U d'/of OTTAWA
39003002548377

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

FRANÇOIS COPPÉE

PROSE — TOME IX

6400. — L.-Imprimeries réunies, B, rue Saint-Benoît, 7. — MOTTEROZ, direct.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

FRANÇOIS COPPÉE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ÉDITION ILLUSTRÉE PAR

ÉMILE ADAN, A. DAWANT, FRANÇOIS FLAMENG
ET TOFANI

GRAVURES AU BURIN

PAR BOISSON, BOUTELIÉ, DUBOUCHET, LÉOPOLD FLAMENG
J. JACQUET, J. MASSARD ET PATRICOT

PROSE — TOME IX

ÉDITION LEMERRE

PARIS
LIBRAIRIE ALDRE HOUSSIAUX
7, RUE PERRONET, 7
1904

BIBLIOTHECA

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa

KB
2511
.C2H5
1870
v.9

http://www.archive.org/details/prosecoppee09copp

LA BONNE SOUFFRANCE

Infirmitas hæc non est ad mortem, sed pro gloria Dei.

S. Joan. XI. 4.

A

MON PIEUX ET SAVANT AMI

MONSIEUR L'ABBÉ BOUQUET

AUMÔNIER DU LYCÉE SAINT-LOUIS

PROFESSEUR HONORAIRE DE LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE

In Christo Patri,
Filius.

F. C.

PRÉFACE

Dans le cours de l'année dernière, après une série de graves accidents de santé qui me mirent, à deux reprises, en danger de mort, je suis revenu aux pratiques de la religion catholique que j'avais abandonnées depuis ma lointaine adolescence.

Je publiais alors dans une feuille parisienne un article hebdomadaire, où je parlais selon ma fantaisie des sujets les plus divers. Pendant ma longue maladie et malgré de cruelles souffrances, je n'interrompis cependant pas ma collaboration au Journal, *et la plupart de mes chroniques datées de 1897 furent écrites par moi d'une main fiévreuse, un coude dans l'oreiller, et en gardant la pose inconfortable*

d'un grabataire garrotté de bandages comme une momie de l'antique Égypte.

Or, la bienveillance du public pour ces articles était due bien moins à leur mérite — en admettant qu'ils en eussent le moins du monde — qu'à leur sincérité. J'y disais, depuis cinq années, tout ce que je pensais, tout ce que je sentais, avec une franchise absolue et que mes amis trouvaient même parfois téméraire. L'influence des nouveaux sentiments qui atteignirent mon cœur au moment le plus critique de ma maladie, et qui, depuis lors, l'ont tout à fait pénétré, ne pouvait donc manquer de se faire sentir dans ces libres écrits.

Quelques personnes, dont l'avis m'est très précieux, me conseillent aujourd'hui de réunir les pages où j'ai confié à mes lecteurs mon retour vers Dieu. De là ce petit livre, où l'on voudra bien ne chercher ni plan, ni composition, car il n'est qu'un recueil d'articles de journal, mais qui éveillera, je l'espère, un peu de sympathie dans les âmes chrétiennes et ne sera peut-être pas inutile à ceux-là — ils sont nombreux — qui, ayant laissé se dissiper les croyances de leurs jeunes années, les regrettent vers la fin de la vie, sans avoir pourtant le courage de demander à Dieu de leur rendre cette force intérieure.

C'est spécialement à l'intention de ces esprits troublés, pour qui le doute n'est pas le mol oreiller dont parle Montaigne, et qui s'arrêtent, pour ainsi dire, au bord de la foi, que je place, au début de ce livre, le simple récit de la révolution morale qui vient de s'accomplir en moi-même. Longtemps j'ai été comme eux et j'ai souffert du même malaise. Je leur offre le remède qui m'a guéri.

Je fus élevé chrétiennement et, après ma première communion, j'ai accompli mes devoirs religieux, pendant plusieurs années, avec une naïve ferveur. Ce furent, je le dis franchement, la crise de l'adolescence et la honte de certains aveux qui me firent renoncer à mes habitudes de piété. Bien des hommes qui sont dans ce cas conviendraient, s'ils étaient sincères, que ce qui les éloigna d'abord de la religion ce fut la règle sévère qu'elle impose à tous au point de vue des sens, et qu'ils n'ont demandé que plus tard, à la raison et à la science, des arguments métaphysiques qui leur permettent de ne plus se gêner. Pour moi, du moins, les choses se passèrent ainsi. Je cessai de pratiquer par mauvaise vergogne, et tout le mal vint de cette première faute contre l'humilité qui m'apparaît décidément comme la plus nécessaire de toutes les vertus.

Ce pas franchi, je ne devais pas manquer de lire en chemin bien des livres, d'entendre bien des paroles, et de voir bien des exemples destinés à me convaincre que rien n'est plus légitime chez l'homme que d'obéir à son orgueil et à sa sensualité; et je devins très vite à peu près indifférent à toute préoccupation religieuse. Mon cas, on le voit, est très banal. Ce fut la vulgaire désertion du soldat las de la discipline. Je ne haïssais certes pas le drapeau sous lequel j'avais servi; je l'avais fui et je l'oubliais, voilà tout.

Aujourd'hui que j'ai retrouvé la foi, je me demande même si je l'ai jamais absolument perdue. On peut rencontrer dans mes écrits quelques rares pages — que je renie et déteste — où j'ai parlé des choses religieuses avec une sotte légèreté, parfois même avec la plus coupable audace; on y chercherait en vain un blasphème.

Quand, par hasard, j'entrais dans une église, le respect m'attendait sur le seuil et m'accompagnait devant l'autel. Toujours les cérémonies du culte m'émurent par leur vénérable caractère d'antiquité, leur pompe harmonieuse, leur solennelle et pénétrante poésie. Jamais je n'ai trempé mon doigt dans l'eau froide des bénitiers sans tressaillir d'un singulier frisson qui était peut-être celui du remords.

Oui, plus j'y songe, plus je crois qu'un peu de foi chrétienne sommeilla toujours au fond de mon cœur. Il y en avait sans doute quelque trace dans la résignation avec laquelle j'ai toujours accepté les disgrâces de la vie. Depuis longtemps, il est vrai, on me range parmi ceux qu'on est convenu d'appeler les heureux; mais ma jeunesse fut très dure. J'ai connu la pauvreté, presque la misère, sans parler de pires chagrins. Jamais je n'ai jeté un cri de révolte.

Beatis mites, *a dit Notre Seigneur sur la montagne. J'ai eu ce bonheur, en effet, que sur le soir de mes jours, quand reparut la souffrance, et bien que j'eusse très mal usé, aux heures prospères, des faveurs dont j'avais été comblé, Dieu a laissé tomber sur moi un rayon de sa miséricorde et m'a rendu les consolations de la prière et de la foi.*

Cette conversion — pour l'appeler comme il convient — fut rapide, sans doute, mais non pas tout à fait soudaine ni accompagnée de circonstances extraordinaires. Cependant je dois l'attribuer à la grâce divine; car, lorsque je compare mon état moral à celui dans lequel je me trouvais il y a seulement quelques mois, je demeure stupéfait devant un pareil changement et il me semble miraculeux. Le bienfait que j'en recueille est à la portée de tous. Pour l'obtenir,

il suffit de le demander avec un cœur humble et soumis.

Bien que je ne sois qu'un poète, un écrivain, et que ma vie intellectuelle ait été remplie presque tout entière par le travail littéraire et le souci de mon art, j'étais parfois tourmenté, comme tout homme qui pense, par l'effrayant mystère qui nous environne et je me demandais : « Pourquoi la vie? Pourquoi la mort? » et surtout : « Pourquoi la douleur? Pourquoi les larmes? » En présence de ces redoutables problèmes, l'esprit humain, on le sait, n'a trouvé que des solutions incertaines et d'ailleurs contradictoires. Aucune ne me satisfaisait. Celles qui écartent la croyance en un Dieu qui nous voit et nous juge et en notre responsabilité au delà de cette vie, me répugnaient tout particulièrement. Devant le spectacle de tant d'injustices, la supposition que le bien et le mal accomplis par l'homme n'auraient de conséquences qu'en ce monde, me paraissait tout à fait absurde.

En d'autres termes, j'ai toujours eu le besoin de Dieu.

Croire en Dieu et en une âme responsable, ce n'est évidemment, comme vie intérieure, qu'un minimum. Si froid et si médiocre que soit, à ce degré, le sentiment religieux, il suffit cependant pour maintenir beaucoup d'hommes dans leurs devoirs évidents.

Mais vivre selon l'honneur, le beau mérite, quand on est fils d'honnêtes gens et qu'on n'a eu, sous ses yeux d'enfant, que de bons exemples. Ma conscience — surtout depuis quelques années — devenait plus exigeante. Chaque fois qu'il m'arrivait de songer à mes fins dernières et d'essayer de me juger comme, un jour, Dieu me jugerait, je n'étais pas content de moi. Quand je récapitulais mon passé, j'avais souvent à rougir, et je sentais peser sur moi le lourd fardeau de mes fautes. Par faiblesse, par lâcheté, je ne réformais pas ma conduite; mais il faut croire, je le répète, qu'il y avait en moi un fond de chrétien, car je faisais souvent, par la pensée, une sorte d'acte de contrition, et qu'il y avait aussi un fond de catholique, car toute mort m'apparaissait épouvantable, qui n'était pas précédée d'un aveu et d'un pardon.

Le Dieu d'indulgence et de bonté me réservait mieux qu'un hâtif et tremblant repentir in extremis.

Au mois de janvier 1897, pendant un séjour à Pau, où, souffrant depuis plusieurs mois déjà, j'avais fui l'hiver, je dus brusquement faire venir de Paris mon chirurgien et subir une redoutable opération. Je me rendis alors parfaitement compte du danger qui me menaçait, je priai même l'excellente sœur dominicaine qui veillait près de mon lit — et à qui j'ai

donné au souvenir dans ce livre — de m'aller chercher un confesseur, au cas où mon état s'aggraverait. Mais mon ami le docteur Duchastelet me sauva la vie une première fois, et je ne pensais plus qu'à la prompte et complète guérison qui m'était promise.

L'avertissement était clair; mais il ne fut pas entendu; et je frémis aujourd'hui en me rappelant ma coupable indifférence et ma folle légèreté. J'ai voulu du reste montrer combien l'oubli de toute idée religieuse était encore profond dans mon âme à cette époque, en plaçant dans ce volume les pages intitulées Cloches et Lilas. *Quand je les écrivis, j'étais revenu à Paris depuis plusieurs semaines, mais j'éprouvais encore la langueur de la convalescence. On verra, en les lisant, que, le jour de Pâques de l'année dernière, je pouvais passer près d'une église sans avoir même le désir d'y entrer, moi qui devais, l'année suivante, à la même époque, communier humblement, comme c'est le devoir de tout chrétien.*

L'amélioration de mon état physique fut de courte durée. Au commencement du mois de juin, une nouvelle intervention du bistouri, plus rigoureuse que la première, m'arrêta encore une fois au seuil de la mort. Cette rechute me condamnait à garder une douloureuse immobilité, et pour de longs jours. Il

y en eut de terribles. Alors seulement mon esprit se tourna vers les pensées graves. M'étant jugé avec une sévérité scrupuleuse, je me dégoûtai, je me fis horreur, — et, cette fois, le prêtre vint, — celui à qui ce petit livre est dédié.

Je le connaissais depuis longtemps, mais peu. En le rencontrant chez des amis, j'avais seulement été charmé par son exquise douceur et sa rare distinction d'esprit. Il est à présent l'un des hommes que j'aime le plus au monde, mon cher conseiller, l'intime visiteur de mon âme et mon père en Jésus-Christ. Je me confessai dans les larmes du repentir le plus sincère, je reçus l'absolution avec un soulagement ineffable. Mais quand l'abbé parla de m'apporter l'Eucharistie, j'hésitai, plein de trouble, ne me sentant pas digne du sacrement. Le danger de mort n'était pas imminent. L'homme de Dieu n'insista pas :

« Priez seulement, me dit-il, et lisez l'Évangile. »

Pendant des semaines et des mois passés au lit et à la chambre, j'ai donc vécu avec l'Évangile ; et, peu à peu, chaque ligne du livre saint est devenue vivante pour moi et m'a affirmé qu'elle disait la vérité. Oui, dans tous les mots de l'Évangile, j'ai vu briller la vérité comme une étoile, je l'ai sentie palpiter comme un cœur. Comment ne croirais-je pas désormais aux

miracles et aux mystères, quand vient de s'accomplir en moi une transformation si profonde et si mystérieuse? Car mon âme était aveugle à la lumière de la foi, et elle la voit maintenant dans toute sa splendeur; elle était sourde au Verbe de Dieu, et elle l'entend aujourd'hui dans sa persuasive suavité; elle était paralysée par l'indifférence, et elle s'élève à présent vers le ciel de tout son essor; et les démons impurs qui la troublaient et la possédaient en sont à jamais chassés!

Vous haussez les épaules, orgueilleux bouffis de vaine science. Que m'importe? Je ne vous demanderai même pas de m'expliquer comment la parole d'un humble artisan de Galilée, confiée par lui à quelques pauvres gens avec l'ordre de l'enseigner à toutes les nations, retentit victorieusement encore, après dix-neuf siècles, partout où l'homme n'est plus un barbare. Tout ce que je sais, c'est que cette même parole, écoutée et comprise par moi en des heures cruelles, eut cette prodigieuse vertu de me faire aimer ma souffrance. Je sors de mon épreuve physiquement diminué et destiné à subir, probablement jusqu'à la fin, l'esclavage d'une infirmité fort pénible. Cependant, parce que j'ai lu et médité l'Évangile, mon cœur est non seulement résigné, mais rempli de calme et

de courage. Il n'y a pas deux ans, ayant encore quelque santé, mais éprouvant déjà les premières atteintes de l'âge, je voyais arriver avec épouvante la vieillesse, la solitaire vieillesse, avec son cortège de tristesses, de dégoûts et de regrets. Aujourd'hui qu'elle m'accable prématurément, je l'accueille avec fermeté, que dis-je, presque avec joie, car si je n'appelle pas les douleurs et la mort, du moins je ne les crains plus, ayant appris, dans l'Évangile, l'art de souffrir et de mourir.

Si j'ai fait un peu de bien au cours de ma vie, — car, en somme, je ne fus pas un méchant, — Dieu m'en a récompensé avec une générosité magnifique en épargnant en moi ce germe d'innocence et de naïveté que j'y sens aujourd'hui refleurir. C'est ce qui m'a permis de lire et de relire l'Évangile comme il doit être lu, c'est-à-dire avec l'intelligence du cœur, mente cordis sui, *selon l'expression de saint Luc. Ayant à recommencer toute mon éducation religieuse, certes, j'ai fait, chaque jour, depuis près d'un an, bien d'autres belles et substantielles lectures, et les saints et les docteurs ont soulevé devant moi le voile des mystères et en ont éclairé les profondeurs avec le double flambeau de la science et de la raison. A coup sûr, ces études m'ont été très utiles, très précieuses,*

non moins que les enseignements du bon et savant prêtre qui voulait bien me rappeler les vérités éternelles. Cependant, je dois en convenir, je n'ai pas la tête théologique. Modeste ignorant, je n'ai pas même essayé de percer les obscurités du dogme, et j'ai surtout relu l'Évangile, en priant Dieu avec ardeur de me donner la soumission des pauvres en esprit. Je me suis rendu pareil à ces petits enfants que Notre Seigneur voulait qu'on laissât venir à lui, et devant lesquels il a dit que le royaume des cieux est pour ceux qui leur ressemblent. J'ai écouté le Verbe divin avec autant de simplicité que les pêcheurs du lac de Tibériade, à qui Jésus parlait sur les flots, assis à la proue d'une barque. Un impérieux désir me poussait vers Dieu. Je n'ai pas résisté, je me suis laissé guider; en un mot, j'ai obéi, et je goûte aujourd'hui les délices de l'obéissance.

Ce fut vers la fin d'octobre, aux approches de la si touchante fête de la Commémoration des Morts, que fut définitivement scellée ma réconciliation avec Dieu. Plein de foi et de soumission, je reçus alors la sainte Eucharistie, en associant à ce grand acte le souvenir des chers disparus qui m'attendent dans la vie éternelle.

« *Mais, depuis votre conversion, rien en vous ne*

semble changé », *me disent quelques-uns avec un sourire incrédule.*

Ils ne font que prouver ainsi, une fois de plus, combien l'homme est impénétrable à l'homme; car je sais bien, moi, que je suis devenu tout autre. Il est clair que le fait de dire mes prières matin et soir, d'aller à l'église les dimanches et les jours de fête et d'accomplir mes devoirs religieux n'a pas sensiblement modifié ma vie apparente. Évidemment on ne lit sur mon front ni les réformes que j'ai pu accomplir dans mes actions et dans mes pensées, ni la résistance que j'oppose maintenant à des tentations auxquelles j'aurais cédé jadis. C'est pourtant l'exacte vérité.

Qu'on ne me trouve pas changé, je ne m'en étonne point, après tout; car mes progrès dans la vie chrétienne, c'est-à-dire vers la perfection morale, sont encore bien faibles. Cependant je suis devenu pour moi-même aussi sévère que possible; ceux que j'aimais, je les aime mieux et autrement *que naguère, et je fais de constants efforts pour devenir plus charitable et meilleur. Oui, malgré de trop nombreuses défaillances dans ma conduite et — ce dont je m'accuse avec encore plus de douleur — malgré quelques derniers accès de doute et de sécheresse de cœur, je me déplais moins qu'autrefois et, très souvent, quand je songe*

aux jours attristés qui me restent à vivre et à la mort qui s'approche, j'éprouve un sentiment de douceur qui me surprend moi-même.

Cette paix de l'âme ne s'obtient que par l'admirable discipline de la religion, par l'examen de conscience, par la prière. Aussi n'ai-je plus de meilleurs instants que ceux où je m'adresse à Dieu, en lui offrant le repentir de mes fautes passées et toute ma bonne volonté pour l'avenir, et où je lui demande cette paix qu'il nous a promise dans l'autre vie et dont sa grâce nous donne, en ce monde, le délicieux pressentiment. Oui, il n'y a de vraiment belle que l'heure où l'on prie, où l'on se met en présence de Dieu. Cent fois bénie soit donc la souffrance qui m'a ramené vers lui. Car je le connais à présent, l'Inconnaissable! L'Évangile me l'a révélé. Il est le Père, il est mon père! Je puis lui parler avec abandon et il m'écoute avec tendresse!

Les feuilles éparses que je réunis aujourd'hui et qui, encore une fois, ne méritent pas le nom de livre, ont été écrites par moi pendant la crise d'âme que je viens de raconter sommairement. Au cours de leur publication dans la presse, leur accent de sincérité a déjà, je le sais, touché plus d'un cœur et ramené vers la Croix quelques âmes qui s'en étaient depuis

longtemps éloignées. J'en ai été très doucement fier, mais non pas surpris ; car beaucoup d'esprits, extrêmement dégoûtés par le matérialisme triomphant et déçus par tant d'autres doctrines philosophiques, qui peuvent contenir une part de sagesse et de vérité, mais dont la meilleure n'est bonne que pour une imperceptible élite, sont attirés, à l'heure présente, vers les bras ouverts du Crucifix. La plupart, cependant, retenus par un reste de mauvais orgueil, s'arrêtent encore sur le seuil de l'Église. Puissent-ils voir dans ces pages combien je suis heureux de l'avoir franchi, et puissent quelques-uns de ces hésitants être entraînés par mon exemple et par mon acte de foi.

LA BONNE SOUFFRANCE

CLOCHES ET LILAS

Cloches de Pâques! Cloches de Pâques! Que vous sonnez mélancoliquement dans le ciel d'avril! Lilas étiolés des faubourgs, pourquoi répandre, sur le passant solitaire, tant de regret et de nostalgie?

Il compte alors les années, les nombreuses années, où il vous entendit, cloches de Pâques, par un jour pareil à celui-ci, aigre et clair, par ce même azur éblouissant, sur lequel ne glisse pas encore une seule hirondelle. Il compte les années, les nombreuses années, où il vous respira, maigres lilas de Paris, en passant devant les grilles

des jardins ou en longeant les murs, dont vos grappes fleuries dépassent le faîte.

Et cette lourde pensée lui tombe sur le cœur :

« Encore un printemps de vécu ! »

Il se souvient de sa jeunesse, quand vous lui versiez la joie, cloches et lilas, et quand, à vous entendre et à vous respirer, il était inondé soudain d'une vague, mais délicieuse espérance.

Sa jeunesse ! Que c'est loin et que ce fut court ! Elle a duré, pour lui, tant qu'il s'est réveillé, chaque matin, en se disant : « Que va-t-il m'arriver d'heureux, aujourd'hui ? » Car c'est bien cela, la jeunesse : l'attente du bonheur, — et du bonheur absolu, complet, absurde. « Demain, je rencontrerai la femme dont le sourire m'ouvrira un éternel paradis... Demain, éclatera la guerre où je deviendrai le héros équestre et victorieux à qui des suppliants apporteront les clefs de la ville... Demain, j'imaginerai le plan et j'écrirai les premiers vers du drame ou du poème qui me doit rendre immortel. »

Amour, gloire, génie ! Celui qui ne vous a pas rêvés, que dis-je ? ardemment et follement espérés, peut-il prétendre qu'il a été jeune ?

Le passant déjà vieux, que berce la voix des

cloches et que caresse la fugitive odeur des lilas, se rappelle sa brève jeunesse. Elle a fini, voilà bien longtemps, le jour où il a reconnu la médiocrité de la vie, où il s'est aperçu que, seul, le désir est bon, que toute jouissance est suivie d'amertume et de dégoût, que le but recule sans cesse devant l'effort. Elle a fini, quand il s'est éveillé, un triste matin, sans plus rien attendre de sublime et d'extraordinaire, quand, relisant la page, écrite par lui la veille, il l'a trouvée froide et par trop inférieure à son rêve, quand il a vu se tordre, dans le coin de tant de sourires, le petit lézard dont parle Henri Heine, l'inquiétant reptile de l'ironie et de la trahison.

Cependant, la vie lui semblait encore savoureuse, mais comme un fruit échauffé par le soleil de septembre. Elle était perdue, et pour toujours, cette fraîcheur d'âme qui rend les sensations pareilles à des cerises cueillies sur la branche et mangées sous l'arbre, dès le matin, quand elles sont encore embuées de l'haleine des nuits.

Parfois il se révoltait, il s'indignait que la puissance de l'espoir et de l'illusion s'affaiblît si vite; et, comme pour le consoler un moment, à chaque printemps nouveau, un peu de jeunesse lui reve-

nait par accès inattendus, par soudaines bouffées.

C'était par des matins comme celui-ci, aux environs de Pâques, alors qu'au jardin, en même temps que les giroflées et les tulipes, s'épanouissaient suavement les lilas, et que, semblables à des monstres captifs dans les campaniles à jour, les lourdes cloches se balançaient et jetaient leurs appels graves au large du ciel.

Il reprenait alors courage à la vie; il se remettait à croire un peu à la gloire et au bonheur. « Aime! » lui conseillaient les tendres fleurs; et, l'héroïque airain lui disait : « Travaille! »

Il les évoque, parmi les meilleurs de son passé, ces vifs et frais matins de fêtes. N'étant pas frileux alors, il ne lui déplaisait point que le vent du nord-est, le vent du temps clair, lui fouettât le visage et tourmentât ses habits.

C'était surtout sur le large boulevard, devant l'église, que ce vent de joie faisait cent malices, paraissant d'abord s'exercer de préférence sur les gens qui allaient à la messe ou qui en revenaient. Quand arrivait la bande des petites orphelines conduites par des religieuses, il faisait flotter les mantelets noirs et les rubans bleus des bonnets et s'amusait à transformer les cornettes des sœurs

en grands papillons blancs. Sur la tête des élégantes paroissiennes, il secouait rudement les plumes et les fleurs. Puis il entortillait les maigres jambes d'un vieux prêtre dans les plis de sa soutane et forçait le pauvre homme à maintenir de la main son vieux chapeau; et il poussait même l'inconvenance jusqu'à taquiner les jupes d'une dévote en deuil, qui, embarrassée par son parapluie, son ridicule et son eucologe gonflé d'images, tournait sur elle-même, dans un affolement scandalisé, et ne parvenait pas à cacher ses tristes mollets.

Mais voilà tout à coup que ce farceur de vent s'apercevait que, dans la maison en face, une persienne était mal attachée. Vite, il y courait, et la faisait claquer contre la muraille. Ensuite, c'étaient les casques d'une paire de dragons en promenade qui l'attiraient, et il se mettait à éparpiller les crinières noires et à les jeter dans les yeux des deux soldats. Enfin, remarquant dans la foule, sur la tête d'un bourgeois à bedaine, le premier chapeau de paille de la saison, v'lan! il découvrait brusquement la calvitie du gros papa et l'obligeait à courir, soufflant comme un phoque et aveuglé par la poussière, après sa coiffure qui roulait devant lui comme un cerceau.

Et, dans ces matins de Pâques de jadis, il n'y avait pas que le vent qui fût de si bonne humeur. Tout respirait l'allégresse. Le ciel était pur et les femmes avaient comme du bonheur dans le regard; c'était le même bleu au firmament et dans les yeux des blondes. Et la verdure! Oh! la fraîche, la tendre, la légère, la délicieuse verdure! Sur le squelette des arbres tardifs, elle commençait à paraître à peine, indécise, flottante, ainsi qu'une vague fumée. Sur d'autres, elle pointait déjà hors des bourgeons, en petites feuilles claires, — si jeunes! — avec quelque chose d'étonné et de ravi comme la physionomie des enfants.

Mais, surtout, il y avait les lilas! Le lilas, l'arbuste qui, dans ce moment de l'année, n'a, pour ainsi dire, pas de feuillage, mais qui éclate en gerbe, en feu d'artifice de fleurs. Des lilas, il y en avait partout. Dans des vases, au bord des fenêtres; en bottes, à l'étalage de la fruitière ou dans la petite charrette de la marchande, le long du trottoir. Les femmes qui passaient en tenaient un gros bouquet avec leurs deux mains; et quelques chevaux de fiacre en avaient aussi une petite branche, piquée près de l'oreille. Quand on s'enfonçait un peu dans la banlieue, les grappes de fleurs débordaient et

pendaient sur toutes les clôtures. Oh! ce lilas, qui fleurit le premier et dure quinze jours à peine, voilà bien la fleur et l'emblème du Parisien, de l'habitant fiévreux de la grande ville, si impatient et si avide, poussé par la hâte de posséder et de jouir.

Le promeneur solitaire évoque ses printemps passés. Combien tout cela l'enivrait, ce vent taquin, ce jeune azur, ces fleurs précoces, cette verdure nouvelle, et, là-haut, l'harmonieux tumulte des cloches de Pâques sur la foule joyeuse et ensoleillée! Naguère encore, comme tout cela lui donnait un revif de jeunesse!

Hélas! Serait-ce décidément fini? Aujourd'hui, faible et maladif, frissonnant au moindre souffle un peu âpre du nord-est, les lilas ne le grisent plus, le concert aérien l'importune. Est-ce bien lui, l'amoureux et le poète — au fond, c'est tout un — lui de qui, jadis, toute fleur avait le baiser, lui chez qui tout rythme éveillait aussitôt mille chansons, est-ce bien lui qui peut rester indifférent à un parfum, à une harmonie? Oh! la cruelle pensée! Est-ce vraiment la fin, et ne connaîtra-t-il plus jamais les enchantements de la nature et de la vie?

En ce moment, à quelques pas devant lui, dans

la longue avenue où s'attarde sa flânerie, il aperçoit un jeune homme et une jeune femme, assis sur un banc, dans la tiédeur du soleil que tamise le grêle feuillage. C'est un ménage d'ouvriers, parmi les plus pauvres; car, bien que ce soit jour de grande fête, la femme est en cheveux et en taille — et quelle robe! — et l'homme a gardé son tricot et sa cotte de travail. Sur la petite voiture d'osier, où repose un nouveau-né, tout près d'elle, la femme a placé une gerbe de lilas, et le tout petit, qui vient de s'éveiller, ouvre des yeux devant cette merveille et porte instinctivement, vers les fleurs, ses mains potelées. L'homme, lui, maintient debout, sur une de ses cuisses, son aîné — deux ans tout au plus — et l'enfant, qui écoute sonner les cloches de l'église voisine, est charmé par la belle musique et incline la tête, en mesure, à chaque vibration de l'airain. Alors, les époux regardent tour à tour leurs deux enfants, du regard des pères et des mères, puis tournent la tête l'un vers l'autre, et, sans rien dire, ils se sourient longuement — oh! du pâle sourire des malheureux — mais d'un sourire où il y a quand même, en ce moment, pour ces deux humbles, un peu de joie et d'amour.

Oh! comme il a honte, à présent, le promeneur

pensif, de son chagrin égoïste et mauvais de tout à l'heure! Qu'importe qu'il vieillisse et que le renouveau lui verse de moins en moins la force! Épanouissez-vous, lilas d'avril! Sonnez à toutes volées, cloches des *alleluia!* Fleuris, printemps, richesse des pauvres! Et sois béni par tous les misérables et par cet homme sur le déclin, dont tu viens de réchauffer le cœur en l'attendrissant devant le bonheur d'autrui!

22 avril 1897

GUIGNOL

C'était à Pau, en février dernier, lorsque m'accabla, pour la première fois, le mal contre lequel je me débats encore aujourd'hui.

Ah! je m'en souviendrai longtemps, de ma chambre à l'*Hôtel de France*, où je m'étais d'abord installé si joyeusement, en ouvrant ma fenêtre sur l'éblouissant panorama des Pyrénées, et où, quelques jours après, je grelottais sous les couvertures, claquant des dents, trempé de sueur algide, et sentant trembler mes doigts brûlants entre les mains affectueuses de la sœur garde-malade, debout et inquiète à mon chevet. Oui, je me les rappelle avec épouvante, ces gerbes de fleurs sur le papier de tenture, que je voyais, dans mon demi-délire, se transformer en têtes de vieux

soldats romains — pourquoi des soldats romains? — si tristes et d'une si horrible laideur sous le casque à mentonnière, qui soulevaient à demi leurs lourdes paupières et me regardaient lugubrement avec leurs yeux blancs d'aveugle.

Mais les aurores, surtout, après les nuits d'insomnie, étaient affreuses.

« Ma sœur, quelle heure est-il?

— Sept heures viennent de sonner, monsieur. »

Les ailes de la cornette avaient palpité, au fond du grand fauteuil où la sœur venait de somnoler un peu.

« Il doit faire jour », disait-elle.

Elle se levait, et, dans son bon regard, un moment fixé sur moi, je devinais une pitié qui me faisait mal. Elle allait alors vers la fenêtre, blanc fantôme à taille épaisse, dans la lueur de la veilleuse, et, brusquement, ouvrait les rideaux. Parmi les nuages sales d'un pluvieux matin, apparaissaient, çà et là, quelques pans de neige sur la montagne; et le ciel ressemblait à des paquets d'ouate souillée.

Non, je ne l'oublierai jamais, l'angoisse et la détresse de mes réveils de malade dans ce logis de hasard, si loin des êtres chéris!

Mais c'est le moins triste de mes souvenirs d'alors que je voudrais raconter aujourd'hui.

Deux semaines ont passé depuis le premier frisson. Le bistouri du chirurgien m'a sauvé — jusqu'à nouvel accident. Je suis toujours au lit, encore bien faible, mais plus calme, sans la moindre fièvre. Les masques hideux de légionnaires romains, sur le papier de tenture, sont redevenus des bouquets de fleurs. C'est l'après-midi. Il fait beau, et le doux climat du Béarn permet de laisser la fenêtre ouverte. Quand, du volume que je lis, le coude dans l'oreiller, je lève un instant les yeux, c'est pour admirer un morceau de la chaîne pyrénéenne et le pic d'Ossau, dont les cimes blanches, légèrement teintées de lilas, se découpent dans le frais azur du ciel. Quel calme! J'entends monter, confondues en une rumeur vague, les conversations des promeneurs, les voix joyeuses des enfants qui jouent, sur le large boulevard, devant l'hôtel. La sœur dominicaine est toujours assise auprès de mon lit, mais je ne l'inquiète plus et je ne la distrais plus, à chaque minute, de ses prières.

Soudain, aux bruits du dehors se mêle le son d'une clochette qu'on agite.

« Ah! sœur Séraphique, il est quatre heures... Guignol va donner sa représentation. »

Nous sommes maintenant une paire d'amis, la sœur Séraphique et moi. C'est une excellente fille, d'humble origine, évidemment, d'âge incertain — quarante ans peut-être — point jolie, le visage congestionné dans ses coiffes blanches, mais portant son habit avec dignité, et d'une telle douceur! En elle, tout est doux : le regard, le geste et la voix, malgré l'*acent*. Au début de ma maladie, elle était assez silencieuse; puis je lui ai inspiré confiance, et elle me raconte, à présent, sans se douter qu'elle est admirable, son train-train de dévouement, toujours le même, de charité monotone.

Comme vous êtes loin, spirituelles « rosseries » et mots cruels des conversations parisiennes, éreintement d'un absent par les camarades, déchiquetage d'une absente entre mondaines! Oserais-je le dire? Je ne vous regrette nullement, entretiens savoureux et empoisonnés; et je me contente très bien, pour dissiper mon ennui de convalescent, des petites histoires de la bonne sœur, où il n'est guère question que d'exercices dévots, de soins donnés à des malades, et d'où semble s'exhaler un parfum combiné d'encens et d'acide phénique.

Vous faites ricaner nerveusement, jolies méchancetés de salon. Mais quel charme, quel apaisement il y a dans les propos qui viennent d'un cœur simple et pur!

Or, un de mes amusements, — et, pour le moment, je n'en ai guère, — c'est — lorsque Guignol commence à faire entendre sa voix enrouée — de voir la sœur mettre son chapelet en poche, baiser à la hâte quelque médaille bénite, puis s'approcher de la fenêtre et là, dissimulée à demi par le rideau, jouir délicieusement du spectacle.

A coup sûr, c'est tout ce que la pauvre sœur a connu et connaîtra jamais, en fait de théâtre; mais l'âme de la sainte fille est aussi naïve que celle de l'auditoire enfantin assemblé devant la guérite des marionnettes; et, rougissant de son plaisir, se voilant parfois le visage avec ses mains pour cacher sa gaieté, qu'elle juge tout de même un peu immodeste, voilà qu'elle rit, la religieuse réservée et si douce, qu'elle rit franchement de toutes les incongruités et de toutes les actions cruelles du petit bonhomme lyonnais.

De mon lit, moi, je n'entends qu'assez vaguement l'organe éraillé de Guignol, ses éclats de joie après chaque nouveau crime, et le bruit sec des

Emile Adan del — Massard

LA BONNE SOUFFRANCE

L'âme de la sainte fille est plus naïve que celle de l'auditoire enfantin

A. HUMBLOT, ÉDITEUR

coups de bâton sur les têtes de bois; mais je connais de reste la parade triviale et féroce qui excite irrésistiblement l'hilarité, non seulement des tout petits installés sur les bancs, mais encore des badauds groupés au delà de la corde.

Car la vieille farce ne varie guère. La femme de Guignol lui reproche d'être un paresseux et un ivrogne, et Guignol lui chiffonne le bonnet du bout de sa trique. Le portier se présente, une quittance de loyer à la main, et Guignol, qui est en train de déménager ses meubles par la fenêtre, coiffe le portier avec le vase de nuit. Le propriétaire intervient, et Guignol rosse le propriétaire. La gendarmerie accourt, et Guignol assomme les gendarmes. La justice humaine est impuissante contre cet indomptable malfaiteur. Quand arrive le magistrat coiffé de sa toque et drapé dans son jupon noir, Guignol l'abat sans pitié, du revers de son rondin, et lui scie le cou sur le rebord du théâtre. Le bourreau lui-même et le diable en personne ne peuvent venir à bout du forcené. Il pend le bourreau à sa propre potence, étrangle le diable avec sa propre fourche. Et toutes ces abominations, Guignol les commet au milieu des éclats d'une effrayante allégresse, en s'ébrouant, en secouant ses épaules,

en jetant aux échos son rire triomphal. Oh! le scélérat!

Quel fonds de perversité fermente donc dans l'âme humaine, pour que ce spectacle, où font explosion tous les mauvais instincts, contienne un comique si puissant et si sûr, constitue une récréation si attrayante précisément pour les innocents, — pour ces enfants qui ignorent encore le mal et pour cette servante de Dieu, qui approche, autant que cela est possible, de la perfection morale?

Je me pose cette question avec tristesse, quand sœur Séraphique — la représentation étant terminée — abandonne son poste auprès de la fenêtre et se rapproche de mon lit, un peu confuse.

« Mais quel mauvais sujet que ce Guignol! » me dit-elle. « Quel coquin! quel garnement!... Mais c'est qu'il bat et qu'il tue tout le monde!... Est-il possible qu'on amuse les enfants avec de si vilaines choses?... Moi-même, je me sens toute honteuse de m'être divertie...

— D'autant plus, ma sœur, — ajouté-je pour la taquiner amicalement, — que vous en avez oublié l'heure de votre méditation. »

Et, vite, la sœur se rassied, reprend son chapelet et son livre, baisse le nez sous sa cornette.

Pauvre sœur ! Elle se fait un scrupule de sa distraction de tout à l'heure, et demain elle s'accusera au confessionnal, je le gagerais, d'avoir regardé Guignol et d'y avoir pris plaisir.

Rassurez-vous, ma sœur. La faute est vénielle. Pourtant, ce fut un étonnement pour moi de vous voir, vous dont la vie est faite d'obéissance et de douceur, vous amuser un instant de cette basse charge de l'homme tel qu'il est au fond de sa nature et tel qu'il peut se montrer soudain, quand il n'est plus maître de ses passions, c'est-à-dire une brute impulsive, capable des plus furieuses révoltes et des pires cruautés.

Dans votre ignorance, ma pauvre sœur, vous avez ri de Guignol; mais, j'en suis certain, vous pleureriez amèrement devant d'autres marionnettes que vous ne connaissez pas, devant les marionnettes de la société, qui sont plus hypocrites, mais non moins méchantes ni moins scandaleuses. Ce n'est pas à coups de bâton que les hommes se débarrassent de leurs ennemis, c'est avec des armes bien plus dangereuses et bien plus perfides; et beaucoup d'entre eux n'hésitent pas à devenir des tortionnaires et des bourreaux, pour la satisfaction de leur égoïsme et de leur orgueil.

Plus j'y réfléchis et plus je songe qu'il n'est pas inutile que cette pieuse fille ait eu cette minute de défaillance, qu'elle ait vu cette caricature d'un scélérat et qu'elle en ait ri. Elle se le reprochera, redoublera de zèle, et comprendra mieux qu'auparavant l'esprit de sa vocation, qui est d'expier pour autrui. Car, quoi qu'en disent les esprits forts, c'est un sentiment sublime et supérieur même à celui de la justice, que cette foi chrétienne qui veut que les prières et les œuvres des plus innocents et des plus purs atténuent et rachètent, aux yeux de Dieu, les propos ignobles, les actions viles et honteuses, et jusqu'aux crimes des méchants.

19 août 1897.

LE PAIN CHER

Le pain cher !... La disette !... Ces mots sinistres, aujourd'hui prononcés de tous les côtés, répandent une émotion profonde. Car nul ne reste indifférent devant cette menaçante nouvelle. Elle fait de la peine à tous les braves gens et, aux pires égoïstes, elle inspire quelque terreur. Les uns sont apitoyés, les autres inquiets ; tous sont troublés. La question du prix du pain est la seule, en effet, que nous ne puissions pas remettre au lendemain, en disant, comme nous le faisons pour tant d'autres problèmes qui nous sollicitent : « Cela s'arrangera plus tard. » Ici, l'optimisme et l'ajournement, qui ne sont souvent que des manifestations hypocrites de la froideur et de la dureté des cœurs, sont absolument interdits. La faim n'admet point de délais. Il y a

urgence, devant les estomacs vides. A l'heure effrayante où les maigres commencent à crier : « Du pain! » les gras sont bien forcés de se souvenir que, quand les affamés n'ont rien à manger, ils sont prêts à mordre.

Qu'on y prenne garde. La taxe du pain, c'est le thermomètre qui indique le degré de patience des pauvres. Sur l'affiche blanche du boulanger, comme sur la pile d'un pont, où sont marquées les crues d'un fleuve et les dates des inondations célèbres, on peut noter le moment précis où la colère des misérables va déborder.

Le fléau vient d'éclater. On a élevé le prix du pain et, demain sans doute, on sera forcé de l'augmenter encore.

Dans une grande partie de la France, la récolte est nulle ; tout a été détruit, haché, pourri par les orages; et, dans les régions que la grêle a épargnées, c'est encore une mauvaise année, une année d'épis médiocres et de mesquines javelles. Notre consommation annuelle est de cent vingt millions d'hectolitres de blé. Il nous en manque, d'après les calculs les plus favorables, trente millions.

Donc, le dilemme s'impose, formidable : ou

maintenir notre régime de douanes, ce qui semble à peu près impossible, car ce serait, à brève échéance, le pain trop cher et, chose encore plus grave, le pain trop rare, — ou rouvrir nos ports aux céréales à vil prix d'Amérique ; et c'est la ruine des cultivateurs. Tout cela sans parler d'un autre danger, encore plus redoutable, c'est-à-dire de la spéculation sur les blés, de l'accaparement, que la Convention dut jadis châtier comme crime capital, mais que les lois actuelles ne poursuivent et ne punissent — assez faiblement, du reste, — que lorsqu'il y a coalition d'accapareurs, coalition toujours facile à dissimuler. Or, si l'accaparement — et c'est, hélas! trop vraisemblable, — vient compliquer et aggraver la crise actuelle, tout est à craindre, même la famine et ses effroyables conséquences.

Parbleu! J'entends bien d'ici la voix onctueuse des éternels rassureurs :

« On exagère. On s'alarme à tort. Il n'y a point péril en la demeure. Ce n'est pas la première fois qu'on voit le pain à cinq sous la livre. Un sou de plus, c'est si peu de chose! D'ailleurs, le pain tient-il, aujourd'hui, une telle place dans le budget des travailleurs? Une aisance relative s'est répan-

due dans les classes laborieuses. Montrez-moi un ouvrier qui ne mange pas de la viande tous les jours, etc., etc. »

Ne croirait-on pas entendre cette grande dame de l'ancien régime, qui, comme on disait devant elle que les pauvres gens manquaient de pain, s'écria : « Eh bien, qu'ils mangent de la brioche ! »

Les personnages qui vous tiennent ces discours émollients ont en général du bien au soleil, de solides rentes ou quelque bonne place. Ils sont vêtus d'imposantes redingotes, s'occupent d'économie politique, et vous fourrent tout de suite sous le nez un in-octavo bourré de chiffres, qui vous prouve, clair comme le jour, que les pauvres sont dans leur tort et que, s'ils restent dans la misère, c'est qu'ils le veulent bien.

Ce sont des gens terribles. N'essayez pas de leur insinuer que, si la plupart des ouvriers se nourrissent en effet de viande, afin de résister à la fatigue, on voit pourtant sur leur table de ménage moins de gigots de mouton et de filets de bœuf que de grosses soupes où la cuiller tient debout et de platées de pommes de terre ; qu'il y a un très grand nombre de pauvres vieux, de veuves chargées d'orphelins, d'ouvrières isolées et ne gagnant qu'un

salaire infime, dont le pain est l'aliment principal et qui ne se permettent comme luxe de bouche que la charcuterie et la salade; qu'un sou est un sou; que cinq centimes par livre de pain et par jour font dix-huit francs au bout de l'année; et que cinq ou six fois dix-huit francs, — et, dans beaucoup de familles populaires, on consomme quotidiennement cinq ou six livres de pain, — cela fait un total très inquiétant pour les petites bourses. N'essayez pas d'avancer de pareilles énormités devant un économiste armé de ses tableaux à deux entrées et de ses statistiques hérissées de reports et d'accolades. Il se fâcherait, vous répondrait que vous n'y entendez rien, vous traiterait enfin de sentimental et peut-être de socialiste.

Cependant, le fait est là. Le pain est cher, et si nous ne nous décidons pas promptement à faire une brèche dans cette muraille de la Chine où nous sommes enfermés par les lois protectionnistes, l'hiver prochain, le prix du pain augmentera encore davantage. Cette dernière supposition n'est pas admissible, car il y aurait là un danger public. Certainement, on finira par se résoudre à diminuer, au moins momentanément, les droits sur les blés étrangers, ce qui sera, d'ailleurs, déplorable

et portera un coup très sensible à l'agriculture française, déjà si profondément atteinte. Mais il le faut.

Hélas! que le monde est peu sage. Il est évident que la vérité de l'avenir, c'est le libre échange, et l'on doit, malgré tout, espérer que, tôt ou tard, les nations adopteront, pour régler leurs rapports économiques, la formule du gamin de Paris : « Donne-moi d'quoi q'tas, j'te donnerai d'quoi qu'jai. » En attendant, elles en sont encore à la concurrence féroce, à la lutte sans pitié. Elles se font moins souvent la guerre à coups de canon, — tout en continuant de se ruiner à fabriquer des canons, — mais elles se font une guerre acharnée à coups de tarifs. Le seul soldat qui serve à quelque chose, en ce temps d'armées inutiles, c'est le douanier. Sans les lois Méline, qu'on doit approuver, en somme, — car notre pays est dans le cas de légitime défense, — les États-Unis nous mitrailleraient avec du blé, nous bombarderaient de sacs de farine, réduiraient nos paysans à la famine en gorgeant la France de froment, nous tueraient avec ce qui fait vivre.

Il n'y a pas à dire, l'humanité est un peu bête.

Enfin, nous y sommes forcés. Résignons-nous

et entrebâillons la porte aux blés d'Amérique et d'Australie. Attention, pourtant! Et, si nous voulons rendre pour de bon aux pauvres gens le pain à quatre sous la livre, méfions-nous des accapareurs.

Mais ici l'optimiste intervient de nouveau :

« Comment pouvez-vous prononcer un tel mot et quels horribles souvenirs évoquez-vous? En vous écoutant, je crois voir passer au bout des piques les têtes de Foulon et de Bertier, avec un bouchon de paille sanglante entre les dents. Accaparer le blé, aujourd'hui, avec la facilité des transports, est-ce possible? Vous voulez rire... Il n'y a plus d'accapareurs... »

Pardon, cher monsieur, il y en a encore. On peut tout faire à force de millions, et la frénésie du gain est sans bornes. Vous connaissez aussi bien que moi, à Paris, dans le monde cosmopolite, plusieurs fortunes colossales, qui assez récemment encore se sont augmentées dans des proportions scandaleuses, et qui n'ont d'autre origine que la spéculation sur les céréales. Vous pourriez nommer ces hommes sans scrupules, car ils sont reçus et entourés de considération dans la meilleure compagnie, et vous-même êtes très flatté de leur serrer

la main, quand vous les rencontrez à la Bourse ou au club.

Ah! pour le coup, l'optimiste se fâche un peu; car je viens d'offenser l'idole éternelle, le veau d'Or.

« Eh bien, où est le mal, après tout? Depuis quand est-il défendu à un marchand de faire provision d'une denrée quelconque et de ne la revendre que lorsqu'elle atteint son plus haut cours? Que reprochez-vous, en définitive, à ces millionnaires? D'avoir joué? Ce n'est pas un crime. D'avoir gagné? C'est une chance. Avec vous, que deviendrait la liberté du commerce?... »

Et ainsi de suite.

Je n'ai rien à répondre, si ce n'est que, de tous les agios, celui qui se fait sur la nourriture des pauvres est le plus abominable, et qu'il est odieux de voir un individu enrichi par la misère de tous. Pour que cet accapareur de blés devienne un des rois de Paris, pour qu'il ait un hôtel princier et de luxueux équipages, pour qu'il habite, dans la même année, son chalet devant l'Océan pendant la canicule, son domaine de chasse en automne, et, l'hiver, sa villa sur la Côte d'azur, savez-vous ce qu'il faut? Il faut que des milliers de travailleurs

n'emportent sous le bras qu'une miche insuffisante, en se rendant au chantier; il faut que de pauvres femmes mettent seulement une trop mince tartine dans le panier des mioches partant pour l'école; il faut que des mères épuisées par les privations n'offrent qu'une mamelle à moitié vide à leur nourrisson débile et pleurant; il faut, en un mot, que tout un peuple souffre de la faim.

Non, non, le blé n'est pas une marchandise, une denrée comme une autre, et le malfaiteur qui, par je ne sais quel infâme négoce, a fait hausser le prix des froments et des seigles accumulés et a transformé en lingot d'or les sous vertdegrisés des pauvres gens, mériterait que chaque morceau de pain qu'il porte à sa bouche eût pour lui un goût répugnant et amer, le goût du sang et des larmes!

Le pain sacré! Quelle honte, pour notre orgueilleuse civilisation, que des créatures humaines puissent en manquer un seul jour!

Panem nostrum quotidianum! Je l'ai répétée bien des fois, tous ces jours-ci, la belle prière; car, au cours de ma longue maladie, je suis revenu à la « vieille chanson », comme dit M. Jaurès; et non seulement elle berce avec une douceur infinie celui qui souffre, mais elle lui donne aussi le courage et

l'espérance. Tout est contenu dans cet admirable *Pater*, même la solution du problème social.

Panem quotidianum! Oui, c'est tout ce que l'homme devrait demander à la vie et attendre d'elle. Si nous nous souvenions mieux des enseignements donnés, voilà près de deux mille ans, sur la Montagne, si nous nous aimions vraiment les uns les autres, comme le voulait Jésus, nous l'aurions tous, ce pain quotidien, et nous serions bien près du règne de la justice, du règne de Dieu.

26 août 1897.

LE FLEUVE

A mi-côte de la colline boisée, le sentier, qui descend parmi les hêtres et les bouleaux, devient soudain plus élastique, et le profond tapis des feuilles mortes du dernier automne s'assouplit sous les pas du promeneur. Certainement, la lisière de la forêt n'est pas bien loin. Déjà, ce n'est plus le terrain poudreux où fleurit la rose et sèche bruyère; ce n'est plus la forêt sévère et silencieuse. Quelle subite fraîcheur! On entre dans le taillis, d'un vert si tendre. Sous les feuillages entremêlés, les herbes folles sont plus hautes, le velours des mousses plus dru et plus épais, et, çà et là, s'arrondit la pâleur malsaine des champignons... Dans le fourré, que de chants d'oiseaux, que de

frissons d'ailes ! Il doit y avoir de l'eau par ici, bien sûr.

Chut ! Un nuage a voilé le soleil. Fauvettes et pinsons se taisent un moment. N'entendez-vous pas ce bruit frais, ce murmure clair ? Pénétrez sous bois. Gare aux branches ! Et faites attention à ne pas glisser sur le sol spongieux. Regardez. Près de ce tas de pierres verdâtres, des cressons frémissent. Et, plus loin, ne voyez-vous pas ce mince ruban d'argent limpide, qui serpente et court comme une couleuvre effrayée ?

Vous y êtes... C'est la source.

Dans quelques jours, cette eau pure et glacée, dont on remplit le creux de sa main et qu'on hume avec la délicieuse sensation qu'on boit de l'innocence, atteindra l'Atlantique et sera mêlée aux ondes lourdes et saumâtres d'un vaste estuaire. Elle glissera contre les bouées qui marquent, de leurs grosses olives peintes en vermillon, les écueils de la rade ; elle clapotera à petits coups sur les flancs encrassés de coquillages des énormes *cargo-boats* mouillés à l'embouchure du grand fleuve.

Combien ce filet d'eau, qui va faire tant de chemin et se corrompre, hélas ! au cours du

voyage, est exquis au départ! Il offre le symbole même de la candeur. Qui de nous, courant à travers les bois, après avoir étanché sa soif, dans une source, n'est pas resté, quelques instants, lié comme par un charme auprès d'elle, et là, — bercé par son babil, admirant son éclat limpide, — n'a pas involontairement rêvé d'enfance et de virginité?

Cependant, tout en descendant la côte, dans sa fuite de reptile sous les herbes, le ruisselet a recueilli d'autres ruisselets, s'est grossi de sources invisibles. Le voici maintenant dans le creux d'un vallon dont il épouse la courbe harmonieuse. Qu'il est faible encore, le petit cours d'eau! Une planche suffit pour le franchir, et, dans les étés de sécheresse, on ne voit guère, par places, dans son fossé, que de la boue et des pierres. Néanmoins, c'est vers lui que vont en secret les eaux souterraines. Il traverse à présent de grasses prairies. Le saule croît sur ses bords, et les vieilles souches, en double ligne, dressent là leurs pâles feuillages. Parfois, une vache des pâturages voisins descend, lourde et maladroite, dans l'eau courante, s'y abreuve, et, après avoir relevé son mufle ruisselant, regarde à l'horizon d'un air étonné.

C'est seulement quelques lieues plus loin, au

carrefour de trois vallées qui lui apportent leur liquide tribut, que l'humble cours d'eau se transforme en petite rivière. La géographie lui a déjà imposé son nom de fleuve, l'illustre nom qu'il gardera pour porter les imposants bateaux de mer et résister à l'impétueux effort des mascarets. Mais il n'est encore qu'un fleuve adolescent, que les vieux ponts de pierre enjambent d'une seule arche et qui conserve sa grâce champêtre. Il coule avec lenteur sous les ormes et les trembles entrelaçant leurs rameaux, et sur son eau calme et assombrie par les frondaisons profondes, le martin-pêcheur, en s'envolant, fait glisser son reflet bleu. Au printemps, c'est un concert sans fin dans les buissons des deux rives; et les libellules d'azur, posées par groupes sur les roseaux, semblent les notes de la musique que chantent tous les virtuoses ailés.

Le jeune fleuve, à peine canotable encore, est très solitaire. Tout au plus, de loin en loin, dans un bachot amarré à quelque tronc d'arbre, on aperçoit une veste de coutil, un bout de barbe grise sous un chapeau de paille, une longue canne à pêche et, au bout de la ligne, un petit flotteur — la seule note rouge dans toute cette verdure —

qui s'en va tout doucement parmi les larges feuilles des nénuphars.

Mais il devient rapidement adulte, le jeune fleuve, et sa masse d'eau, toujours plus abondante, commence à faire son œuvre utile. Quand il passe près d'un village, il entend le rire bavard des laveuses aux bras nus et le bruit des battoirs rythmiques; et il entraîne les bulles diaprées du savon. Ses premiers travaux conservent un caractère innocent et pastoral. C'est avec une sorte de complaisance heureuse qu'il entre dans le bief du moulin, qu'il se jette sur les palettes de la pesante roue pour la faire tourner, qu'il retombe en cascade avec un bouillonnement joyeux, qu'il s'amuse à balancer sur ses flots, un instant agités après leur chute, la coquette escadrille des canards.

Soudain au détour d'un coteau, il reçoit son premier affluent. Deux fois plus large et plus profond, il mérite maintenant d'être appelé fleuve. Il va, calme et laborieux; car désormais il porte bateaux. Sur sa berge, le long des peupliers frémissants, les chevaux de halage tirent à plein collier, en amont, les chalands vides; et, sur les péniches aux vives couleurs, qui descendent en aval, les mariniers chantent. Il va, traçant de gracieux

méandres, parfois serré entre les coteaux à vigne, parfois s'attardant et prenant ses aises à travers les herbages. Le long de ses rives fécondes, se multiplient les villages, et les clochers, tranquilles comme de vieux bonshommes, le regardent passer.

Il va. Il absorbe une rivière, puis une autre encore. Plus loin, là où se dessine sur le ciel la silhouette d'un éclusier, un canal l'enrichit de son torrent captif. Il va, le noble fleuve. Il traverse des cités illustres. Encombré de pontons et d'embarcations de toutes sortes, il coule avec plus d'impétuosité entre des pierres historiques, se rue en grondant sous les arches sonores des ponts monumentaux ; et, par-dessus les quais pleins de foule et de tumulte, les flèches à jour des vieilles églises jettent sur ses flots leur reflet tremblant.

Puis il s'élance de nouveau dans la libre campagne, et présente son miroir à toutes les féeries du ciel. Sous l'ardente lumière de l'été, il pétille d'étincelles. L'aurore le jonche de roses, le soleil couchant le crible de topazes et d'escarboucles; et, par les nuits bleues, il semble suivre un rêve enchanté dans la mélancolie du clair de lune.

Le fleuve est, à présent, dans toute sa force et

dans toute sa majesté. Mais qu'est devenue l'eau claire et pure de sa source?

Depuis le premier lavoir dont il a entraîné la mousse salie, chacun de ses contacts avec l'homme lui fut une souillure. Combien d'égouts se sont dégorgés dans ses flots de leurs fanges et de leurs charognes! Les usines des faubourgs, qui dressent au bord de l'eau leurs hautes cheminées de briques, ont lentement et constamment dirigé vers lui des ruisseaux de poison. A d'anciennes pièces d'or, à de vieux bijoux, à des armes rouillées qu'il a remuées, en passant, dans sa vase, il a reconnu les traces de meurtres vieux de plusieurs siècles. La nuit, du haut des ponts solitaires, des malheureux ont plongé pour toujours dans ses profondeurs noires; et, sur le bas-port, des assassins lui ont jeté les corps ensanglantés de leurs victimes. Quelquefois, comme pris d'une nausée, il vomit sur les herbes de son rivage des débris hideux et putréfiés. Mais il est infecté pour toujours et, pareil à la conscience d'un scélérat, il emporte dans ses eaux, avec quelques trésors ignorés et perdus, des impuretés, des hontes, des désespoirs et des crimes!

Enfin, le fleuve est au terme de sa course. Voici

l'estuaire; et il est si vaste que là-bas, tout là-bas, à l'ancre près de la rive vague et lointaine, les navires qui ont fait le tour du monde, ceux qui ont sillonné des mers d'indigo sous des cieux de flamme, et ceux dont la dure étrave a brisé des glaçons au milieu d'affreuses ténèbres, les sveltes trois-mâts, les puissants steamers, paraissent de fragiles coquilles gréées de toiles d'araignées. La dernière balise est dépassée maintenant et, sur la côte grise, les tourelles blanches des phares, toutes petites, sont à peine visibles. L'énorme masse liquide, que le mouvement des marées repousse et attire tour à tour, tantôt se hérisse de petites vagues irritées par la lutte et tantôt se précipite en avant avec le glissement d'un rapide. Au large, d'où le vent apporte une confuse clameur, les lames de fond, secouant leur chevelure d'écume, accourent en barrant l'horizon brumeux; et de grandes mouettes au vol d'ange planent sur le fleuve avec d'aigres cris et semblent les sinistres messagers de l'abîme qui va l'engloutir.

. . . . . .

. . . . . .

Je sais une âme comparable à ce fleuve. De même qu'il va se perdre dans la mer, elle dispa-

raîtra bientôt dans la mort. Ainsi que lui, en approchant du gouffre, elle se sent grosse de tout son passé, et elle est profonde et amère, — profonde comme la mémoire, amère comme l'expérience. Elle se rappelle sa vie, qui fut, en somme, paisible et plutôt bienfaisante. Pourtant que de souillures n'a-t-elle pas reçues dans son chemin, cette pauvre âme, et emportées à jamais en elle! Pour l'eau qui court et pour l'homme qui passe, il n'y a qu'un moment de pureté absolue, la source et l'enfance. Comme le fleuve roule et cache, dans les fanges de son lit, des immondices et des cadavres, l'âme — même chez les moins coupables — est pleine de honteux secrets.

Rester pur en ce monde, c'est l'impossible et désespérant effort; le redevenir dans une vie nouvelle, quel idéal, quelle sublime espérance! Ce fleuve, que la mer qui descend aspire avec de profonds râles, se purifiera dans le sel de l'immense Océan. Pauvre âme, flétrie par l'existence et profondément troublée au seuil du grand mystère, tu oses rêver, toi aussi, d'innocence immortelle! C'est pourquoi tu songes aujourd'hui, à tous ces vieux clochers d'églises et de cathédrales que le fleuve a réfléchis dans ses ondes et que tu as si souvent

rencontrés sur ta route, sans obéir à leur geste solennel. C'est pourquoi tu réponds enfin au signal de ces antiques flèches de pierre, qui te montrent le ciel avec confiance et t'ordonnent la prière et la foi.

2 septembre 1897.

ADIEUX A UNE MAISON

Le jour où mon chirurgien et ami le docteur Duchastelet, — qui, entre parenthèses, m'a deux fois sauvé la vie depuis le commencement de l'année — m'annonça que je serais désormais un « homme à surveiller », forcé de prendre beaucoup de ménagements et de précautions, et incapable, notamment, de sauter dans un train, au premier signal, et de faire la navette entre la rue Oudinot et Mandres, comme j'en avais pris l'habitude pendant ces derniers étés, je fus accablé, je l'avoue, par un sérieux accès de tristesse.

Un flâneur à qui l'on ordonnait de garder la chambre le plus possible, un errant des rues de Paris que l'on condamnait à devenir sédentaire et casanier, ne pouvait pas, d'abord, être de bien

joyeuse humeur. De plus, la première conséquence de cet ukase médical, c'était la nécessité de me défaire du modeste, mais très gracieux asile de campagne où, vieux citadin, j'ai appris enfin, depuis quelques années, à distinguer un orme d'un tilleul et la brève roulade d'un loriot de la capricieuse vocalise d'une fauvette à tête noire.

J'avais le cœur un peu gros, l'autre jour, en causant avec le notaire de Brunoy et en arrêtant, selon ses sages conseils, le texte de l'affiche et la date de l'adjudication. Mais il faut croire que je n'ai rien de commun, au fond, avec le féroce bourgeois de Gavarni, béant d'admiration devant « son mur » et se préparant sans doute à le garnir de pièges à loups et à le hérisser de tessons de bouteilles, car je me suis assez vite accoutumé à la pensée que, dans quelques semaines, ma maison appartiendrait à un autre et que je ne posséderais plus, comme valeur immobilière, que l'étroit rectangle de terrain situé au cimetière Montparnasse, où j'ai bien failli, vers la fin de juillet dernier, élire définitivement domicile.

Donc — c'est bien sûr — je n'ai qu'à un très faible degré les instincts du propriétaire. En présence du monde extérieur, j'estime toujours que

voir c'est avoir; et je reste tout disposé à jouir aussi pleinement, sur le grand chemin, des beautés de la nature qu'au centre d'un hectare acquis de mes deniers et protégé contre toute invasion moins par des clôtures que par la menace des travaux forcés.

Néanmoins, ce serait une erreur de supposer que je n'aimais pas mon logis champêtre, et que je le quitte sans regret et sans mélancolie, bien que les sentiments qui me pénètrent de plus en plus me rendent désormais tout renoncement moins difficile.

Il doit être cruel d'être obligé de vendre sa maison de famille, et je n'imagine pas de plus douloureuse séparation. Errer pour la dernière fois à l'ombre de vieux arbres que votre aïeul a plantés; cueillir, avant le départ, pour la faire sécher dans le livre d'heures de sa mère, une rose sur le rosier que jadis la pauvre femme a si souvent taillé devant vous de ses mains vénérées; se lever, pour ne plus s'y asseoir jamais, du grand fauteuil, à l'angle de la cheminée, dans lequel le père sommeillait autrefois, pendant les longues soirées d'octobre; visiter, avec le regard circulaire de l'adieu, ces chambres meublées de lits et de berceaux, qui vous rap-

pellent la mort et la naissance de tant d'êtres chéris; fermer — en sachant qu'elle ne sera plus ouverte que par un étranger — cette porte du salon de famille sur laquelle est marquée au crayon votre taille aux diverses époques de votre enfance; quitter ces murailles où vos souvenirs sont attachés plus solidement que les tenaces racines du lierre; abandonner ces fleurs qui semblent vous rendre, dans leurs parfums, un peu de l'âme des bien-aimés disparus, — ce doit être là, certainement, un affreux chagrin, une de ces heures d'agonie sentimentale où l'homme éprouve combien il y a de profondeur et de vérité dans le *sunt lacrymæ rerum* du poète.

Je n'ai pas connu ce déchirement. Mes pauvres parents, laborieuses abeilles de la grande ville, habitèrent tour à tour quelques-unes de ces ruches que sont les maisons de Paris. Ils durent souvent changer d'abri; et tout ce qui me reste d'eux, c'est — reliques bien humbles — deux ou trois très vieux meubles, épargnés par les déménagements. Entre les larmes de l'adieu, qu'on verse sur un foyer de famille, et la peine légère de voir se rapetisser dans l'éloignement les girouettes d'un toit sous lequel on a passé quelques beaux étés, la

comparaison serait absurde et même choquante. Pourtant les deux sentiments sont du même ordre.

Oui, j'y laisse tout de même un peu de ma vie, dans cette jolie Fraizière. J'avais cru pouvoir m'accorder — en récompense de beaucoup de travail — ce petit parc qui semble un coin de Trianon, ces grands arbres où, pendant mai et juin, l'orchestre ailé me donnait de délicieux concerts, ces étroites allées où j'aimais à marcher lentement, à la nuit tombante, dans l'odeur des résédas, ce vaste potager, où le poids des fruits, dans les journées d'or de l'automne, faisait craquer les branches, et où le raisin se dorait, le long des murailles, parmi les feuilles poudreuses et rouillées, ces alignements de rosiers de haute tige où, dans la saison, c'était comme un concours entre toutes ces reines de beauté.

Ces choses m'étaient chères. Je les avais, au passage, pénétrées de mes rêves, je leur avais donné beaucoup de mon cœur. Il faut me séparer d'elles. Un stupide accident de santé m'oblige désormais, à me tenir près de certains secours; et mes œillets et mes fauvettes sont trop loin du bistouri.

Un autre va les posséder. J'espère qu'il s'y attachera, qu'il aura peut-être même cette illusion

que les fleurs qui embaumèrent les promenades d'un poète exhalent une odeur plus exquise, et que les oiseaux qui chantèrent pour le charmer, trouvent des chants plus mélodieux. Je souhaite très sincèrement bon séjour au nouveau maître de la Fraizière. Je souhaite que les ombrages deviennent pour lui encore plus frais, les gazons plus verts, les fruits plus savoureux, les plates-bandes plus éclatantes et plus parfumées. Je souhaite surtout qu'il se prenne d'affection pour le vieux logis. Mais je ne lui promets pas ma visite.

Car j'avoue ma faiblesse. Je serais fâché que, devant moi, le nouveau maître écoutât mon ancienne chapelle de pinsons et de merles et respirât mon harem de « Madame Bérard » et de « Gloire de Dijon ». J'en éprouverais comme une jalousie rétrospective et je souffrirais, une fois de plus, de l'indifférence de la nature, en constatant que les oiseaux chantent pour n'importe qui, comme les poètes de cour, et que les roses sentent bon pour le premier venu.

Encore une fois, j'appelle toutes les félicités possibles sur mon successeur inconnu. Que, dans le cabinet de feuillage, du haut de sa colonne de plâtre, la tête rieuse du jeune faune l'accueille

avec un sourire hospitalier; et, comme la pluie de ce triste été doit certainement avoir rongé le marbre du petit cadran solaire qui est au milieu du potager, et à peu près effacé l'inscription trop philosophique et funèbre qu'on y lisait : *Ultima latet* (la dernière heure nous est cachée), je conseille au nouveau propriétaire d'y substituer celle-ci, expression exacte de mes vœux en sa faveur : *Horas non numero nisi serenas* (je ne compte que les belles heures).

Que le bonheur habite à la Fraizière! Mais je ne passerai même plus devant la porte, au-dessus de laquelle un sureau laisse pendre les raquettes blanches de ses fleurs. Désormais, cette porte close aurait pour moi la physionomie hostile et fermée d'une femme qu'on aima naguère et qu'on rencontre au bras d'un autre; et, en revoyant la demeure quittée, je ne pourrais m'empêcher de murmurer le vers si navrant de la *Tristesse d'Olympio :*

Ma maison me regarde et ne me connaît plus.

Pourtant, je ne deviendrai jamais tout à fait étranger au vieux logis; car quelque chose de

nous — plus et mieux qu'un souvenir — reste dans les lieux où nous avons fait une douce halte et que nous avons aimés.

Qu'on permette à ma fantaisie de chercher quelles traces a laissées le premier habitant qui se fixa dans cet aimable coin de nature, et d'imaginer aussi quels vestiges on y trouvera longtemps encore de celui qui s'en éloigne aujourd'hui.

Quand je passai, pour la première fois, le mois de mai à la Fraizière, je ressentis une grande joie en reconnaissant que mon jardin était plein de rossignols et qu'ils chantaient divinement. Or, de vieilles gens du pays m'avaient conté qu'autrefois, avant 1830, quand il n'y avait là qu'une petite maisonnette et un bouquet d'arbres, ils appartenaient à un excellent violoniste, ancien chef de pupitre à l'orchestre de l'Opéra.

Je ne sais trop pourquoi je me mis à associer dans ma pensée le virtuose et les oiseaux chanteurs. J'inventai pour moi un portrait du bonhomme, vêtu à la mode de son temps, en pantalon à pont, en souliers à boucles, engoncé dans sa cravate blanche à triple tour et dans le haut collet de son habit à la Gœthe; je me le figurai, assis dans sa maison, auprès d'une fenêtre ouverte

sur la verdure, devant un cahier de musique, l'archet à la main, le stradivarius à l'épaule, tâchant de distraire les ennuis de sa retraite par l'évocation de ses anciens succès dans les concerts, et exécutant, avec une admirable maëstria, un morceau à grandes difficultés, un tour de force instrumental, — les fameuses variations sur l'air du *Carnaval de Venise*, par exemple.

Alors cette idée folle me passa par la tête que les rossignols, piqués dans leur amour-propre et poussés par l'esprit d'émulation, avaient voulu prouver au vieil artiste qu'ils étaient aussi forts que lui, que leur chant valait bien celui de son violon et qu'ils étaient capables de renouveler avec leur gosier les prodiges accomplis autrefois sur la quatrième corde par l'illustre Paganini; — et que, dans cette lutte musicale, ils avaient lancé leurs fusées de son avec plus de hardiesse et d'agilité, suspendu plus légèrement leurs « silences », redoublé leurs tendres modulations, prolongé leurs amoureux soupirs.

Sans doute, je me disais bien que le vieux chef de pupitre était mort depuis longtemps et que de nombreuses générations d'oiseaux avaient disparu. N'importe ! Je voulais croire que, dans mes tilleuls,

la tradition s'était conservée, que les petits, à peine éclos, y recevaient une excellente éducation musicale; et je justifiais ainsi ma prétention — bien digne d'un propriétaire — d'avoir, dans mon jardin, des rossignols qui chantaient mieux que les autres.

Il est encore question du vieux violoniste, je n'en doute pas, dans les nids, à la Fraizière. Quant à moi, j'y ai marqué mon séjour en multipliant, autant que je l'ai pu, la très belle rose — de pourpre sombre, si veloutée et répandant une odeur si délicate, — qu'un horticulteur du voisinage a eu la bonne grâce de baptiser de mon nom.

Dans ces fleurs que j'aimais, il reste un peu de mon âme; dans ces branches, où des ailes frémissent, il reste aussi un peu de l'âme de ce virtuose qui rendait jaloux les oiseaux; et, par les beaux matins de printemps, la gloire et la beauté de la rose du poète seront célébrées, en chants éperdus, par ces rossignols extraordinaires, arrière-petits-fils des rivaux du vieux musicien.

19 septembre 1897.

MISSIONNAIRES

Un jeune homme que j'aime de tout mon cœur, et qui, entraîné par une irrésistible vocation, se destine à devenir bientôt prêtre des Missions Étrangères, vient de m'adresser, au moment de recevoir les ordres majeurs et de prononcer le vœu suprême, une lettre qui m'a beaucoup ému. Ce pieux enfant — j'ai rarement rencontré une âme aussi enthousiaste et aussi pure — m'écrit que, dans quelques jours, au moment de ses fiançailles mystiques, lorsqu'il sera étendu, humble et frêle victime, sur les dalles de l'église, il priera pour moi, et il me demande en échange de lui donner un souvenir, en cette heure décisive de sa vie.

Je n'attendrai pas cette heure-là pour proclamer

devant tous et bien haut à quel point mon jeune ami me semble enviable dans l'ardeur et la sincérité de sa foi. Car, même aux yeux de l'incrédule, — et quand je prononce ce mot, ce n'est pas, grâce à Dieu, de moi que je parle, — même aux yeux de l'incrédule, dis-je, le missionnaire est admirable.

En effet, non seulement il accepte, dans toute sa sévérité, la règle imposée aux prêtres et aux religieux, mais, de plus, il renonce, sans espoir de les revoir jamais, à son pays, à ses parents, à tous ceux qu'il chérit. Il s'en va, pour toujours, vivre dans des climats funestes, parmi des peuples barbares et cruels. Il se présente à eux, seul et sans défense, n'ayant pour escorte que son ange gardien, uniquement armé de son courage et de l'Évangile. A ces sauvages tremblants de terreur devant des idoles menaçantes, il parle d'un Dieu d'amour, qui veut qu'on l'adore en esprit et en vérité. A ces êtres gouvernés par leurs seuls appétits, il prétend enseigner la morale chrétienne, qui dompte les mauvais instincts, et inculquer des vertus nouvelles, dont il donne, d'ailleurs, l'exemple. L'esprit de guerre et de haine est l'état normal de ces malheureux ; le missionnaire exige qu'ils pardonnent à leurs ennemis et leur dit d'abord : « La

paix soit avec vous. » Leur premier geste est celui du vol et de la rapine; le missionnaire leur ordonne de faire la charité et de mépriser les biens de ce monde. Ils vivent dans une promiscuité presque bestiale; le missionnaire les invite aux chastes joies de la famille. Ils réduisent les vaincus en esclavage et trafiquent de la chair humaine; le missionnaire leur déclare que tous les hommes sont frères en Jésus-Christ et leur enjoint de briser les chaînes et les entraves.

Que de périls pour ce prêtre plein de douceur, qui ne peut opposer que son crucifix aux armes hideuses, levées à chaque pas sur son front. Souvent, il tombe, frappé dès la première étape de son voyage apostolique, avant même d'avoir pu faire une seule conversion. Mais, depuis longtemps, il a fait le sacrifice de sa vie, il est résigné aux supplices et à la mort. Que dis-je? Il la désire, il l'espère, cette mort glorieuse, et il l'accepte avec ivresse, convaincu que le sang du martyr féconde encore plus une terre impie que l'eau même du baptême, et que le nom de ce Dieu, dont il confesse la foi dans les tortures, ne sera pas oublié par les bourreaux que son héroïsme épouvante et qu'il bénit en expirant!

Oui, même le négateur de toute sa vie future, même celui qui n'a pas d'espérance, — s'il garde en soi du moins le sentiment de la grandeur, — ne peut refuser au missionnaire son émotion et son respect.

Je les retrouve dans le plus profond recul de ma mémoire, ces prêtres des Missions Étrangères; car, en ce coin du faubourg Saint-Germain où je suis né — il y aura bientôt cinquante-six ans — et où je demeure encore aujourd'hui, on les rencontre fréquemment sur les larges trottoirs de la rue de Sèvres ou parmi la cohue de la rue du Bac.

Quand j'étais petit, ils excitaient au plus haut degré mon enfantine curiosité. Je les trouvais si différents des autres ecclésiastiques. Leur teint bronzé, leur grande barbe, leur démarche vive et hardie qui faisait claquer la soutane, et, dans toute leur personne, on ne sait quoi de viril et, pour ainsi dire, de militaire, tout cela me remplissait de surprise. Quelques-uns — on sait que, souvent, ils rendent de grands services à la France, dans leurs missions lointaines — étaient décorés comme des soldats.

Parfois, devant un hôtel meublé d'apparence cléricale, que les envahissantes constructions du

Bon Marché ont fait depuis longtemps disparaître, je voyais descendre de voiture un vieil évêque, avec la ganse verte et or autour du chapeau romain et la croix pastorale qui brillait entre les ruisseaux d'argent d'une barbe de patriarche. Et les bonnes gens du quartier se disaient respectueusement le nom du prélat exotique et celui de son diocèse, chez les noirs, dans la morne Afrique, ou chez les jaunes, au fond de l'effrayante Asie.

A l'aspect de ces prêtres voyageurs, l'écolier que j'étais alors songeait aux vastes mers et aux pays mystérieux indiqués sur son atlas, rêvait de longues traversées, de naufrages dans des îles inconnues, d'aventures extraordinaires chez des sauvages armés d'une massue et coiffés d'un diadème de plumes, comme des volants de raquette.

Les bons Pères ne s'en doutent pas; mais ils m'ont fait vivre en imagination, vers ma douzième année, vingt existences pareilles à celle de Robinson Crusoë ou du capitaine Cook.

Ces prêtres qui longtemps m'apparurent baignés dans la poésie de mes souvenirs d'enfance, je les ai vus de près assez récemment, dans une des heures les plus solennelles de leur vie religieuse, un de leurs élèves, l'excellent jeune homme dont je par-

lais tout à l'heure, m'ayant fait assister à l'émouvante cérémonie d'un départ de missionnaires.

Je n'essaierai pas d'en donner la description après Louis Veuillot, et je ne puis que renvoyer mes lecteurs aux très belles pages sur ce sujet, qui se trouvent dans *Çà et là*. Qu'on me permette seulement de noter ici mon impression, l'une des plus poignantes qui m'aient remué le cœur.

D'abord, ce fut dans le jardin dépouillé, sous le ciel brumeux d'automne. Les hautes fenêtres des vieux bâtiments — nobles logis dans le style de la France d'autrefois — semblaient regarder les prêtres et les laïques qui se hâtaient, dans les allées droites et bordées de buis, à l'appel d'une grosse cloche chinoise, au son de gong, barbare et fêlé. Dans un angle du jardin, l'image de la Vierge se dressait, radieuse parmi les gouttes d'or de nombreux cierges. Devant elle, les dix « Partants » étaient en prières.

Je voyais, de loin, leurs dos et leurs épaules, que tant de fatigues allaient bientôt accabler, et leurs nuques courbées et comme s'offrant déjà au glaive de l'exécuteur. Ils chantaient, agenouillés, les suaves litanies, et l'assistance, debout, répondait en chœur les *Ora pro nobis*. Mais, quand ils

invoquèrent la Reine des Apôtres, la Reine des Martyrs, la Reine des Confesseurs, tous tombèrent à genoux dans les feuilles mortes; et je sentis alors passer sur cette foule et dans mon cœur un frisson sacré. Oui, nous éprouvâmes alors, par action réflexe et par sympathie pour ces jeunes gens qui se dévouaient à la mort, quelque chose de l'angoisse qui accabla Jésus à la veille de son sacrifice, dans la nuit tragique, sous les ténébreux oliviers.

Cependant, ce n'était pas encore le moment le plus pathétique de la solennité.

A la fin des litanies, nous suivîmes les « Partants » dans la chapelle, qui est froide et sans ornements. Sobre et sévère aussi fut la parole du Père Supérieur, qui, au nom de toute la congrégation, leur dit adieu en ce monde — pour toujours. En termes d'une fermeté rare, il insista sur cet adieu, répétant aux voyageurs qu'ils partaient sans arrière-pensée de retour, qu'ils quittaient à jamais leur patrie et leur famille, et que la séparation était définitive, complète, absolue. Dans les stalles et dans les tribunes de l'église, il y avait les parents et les amis des jeunes missionnaires. Mais ceux-ci, debout, impassibles, les yeux baissés, les

bras croisés sur la poitrine avec une mâle énergie, écoutaient sans un geste, sans un soupir, sans même un battement de paupières, l'orateur qui redisait toujours le mot adieu et leur rappelait sans cesse que le sacrifice était irréparable.

C'était très simple, et c'était terrible.

Quand le Supérieur eut terminé son allocution, les « Partants » vinrent se ranger sur une seule ligne, devant l'autel. Ils étaient là, pleins de force et de jeunesse, et semblaient attendre le massacre. Tout de suite, je pensai aux otages de la Commune, faisant face au peloton des Fédérés.

Alors commença l'acte le plus touchant de l'imposante cérémonie. Tous les assistants défilèrent tour à tour devant les missionnaires, les baisant sur les pieds d'abord, puis sur le visage, — sur les pieds, pour leur souhaiter bonne route et large récolte d'âmes chez les infidèles; sur les deux joues, en signe de fraternelle tendresse et d'éternel adieu.

J'étais accompagné d'un jeune poète de mes amis. Nous n'hésitâmes, ni l'un ni l'autre, à accomplir le rite, car ceux qui ont un peu d'idéal dans l'âme courbent le front sans effort devant ce qui est vraiment grand; et tous les deux, nous

avions les yeux pleins de larmes, en sortant des bras de ces paladins du Christ, de ces chevaliers errants de la Foi, qui nous avaient serré sur leur cœur avec un heureux sourire, en se recommandant à nos prières.

Mes prières! Vous me les demandez à votre tour aujourd'hui, cher enfant qui allez vous engager au service de Dieu par des promesses éternelles et à qui, l'an prochain, si je suis encore là, j'irai donner l'accolade dans l'église des Missions! Mes prières! Je les avais depuis longtemps oubliées, et il m'a fallu de longs mois de maladie et de souffrance pour les balbutier de nouveau, pour repousser avec dégoût toutes les vieilles énigmes posées devant ma raison et pour tendre éperdument les mains vers un Père céleste, dont je veux subir désormais avec obéissance la mystérieuse volonté. Mais, hélas! malgré tous mes efforts pour remplir mon cœur d'humble confiance, je suis destiné, je le sens, à souffrir encore beaucoup par le doute, et, bien des fois, j'aurai besoin de me redire le mot immense que Pascal ose prêter à Dieu lui-même : « Tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais déjà trouvé. »

Mes prières! Ce sont les vôtres dont j'ai besoin,

intrépide et pieux enfant, les vôtres et celles de vos amis des Missions Étrangères, de ces admirables chrétiens qui, dans l'imitation de la vie de Jésus, ont choisi de préférence sa passion et sa mort, et que j'ai vus — en une heure inoubliable — rangés devant l'autel dans l'attitude des victimes, prêts pour la croix et offrant leurs mains ouvertes aux clous du bourreau et leur flanc à la lance du légionnaire.

23 septembre 1897.

AU-DESSUS DU NUAGE

Il y a de cela pas mal d'années, dans le cours d'un mois de janvier exceptionnellement brumeux, je dus passer une semaine à Genève.

C'est en hiver, sous un ciel triste et sombre, que la Rome calviniste prend sa véritable physionomie, et ce n'est pas la connaître que de l'avoir rapidement visitée dans la belle saison, comme font les touristes. Quels souvenirs en gardent-ils, en effet? Le décor sans pareil du lac et des montagnes, les luxueux hôtels des quais, les élégants magasins de la Coratterie, le ramage cosmopolite des passagers sur le pont du bateau de Lausanne. C'est à peu près tout. La mémoire de Calvin n'a rien d'attrayant. Peu de gens sont tentés de rechercher les traces du terrible sectaire dans les ruelles escar-

pées de la vieille ville et sous les ogives de Saint-Pierre; et le voyageur n'emporte de Genève que l'impression superficielle d'une riche et belle cité, située dans un paysage grandiose et enchanteur.

Pour sentir la poésie froide, mais intense, de l'ancienne citadelle de la Réforme, il faut s'y trouver, au contraire, en plein cœur d'hiver, quand la rigueur de la température est d'accord avec celle des mœurs locales, et quand souffle la bise, aussi aigre qu'une controverse. Le Léman se cache dans le brouillard, comme si son azur voluptueux craignait d'offenser la pudeur huguenote, et les squelettes des arbres sont secs comme un prêche. C'est alors qu'il faut grimper dans les rues noires et humides de la ville haute. Il y a là de petites places solitaires, où se hérisse un orme dépouillé, en haut d'un vieil escalier de pierre; et, sans avoir beaucoup d'imagination, on peut se figurer qu'on va voir paraître Calvin lui-même, en robe et en bonnet noirs, serrant une grosse bible à fermoirs sous son bras décharné, et marmonnant, dans sa barbe en pointe, quelque malédiction contre les libertins et les hérétiques.

Dans ce sombre quartier se trouve aussi la rue des Granges, le faubourg Saint-Germain genevois,

où, dans de vieux hôtels, habitent des momiers très riches et très dévots, qui, tout le long de l'année, font des prières et des économies.

Si l'on descend ensuite dans la partie moderne de la ville, et si l'on se mêle à la foule active des rues commerçantes, on retrouve, sur beaucoup de visages, le même caractère d'austérité revêche. Les femmes, emmitouflées de fourrures et de voilettes, semblent dissimuler leur beauté comme un objet de scandale, et, sur le seuil de la Bourse, on remarque des messieurs à l'air grave et recueilli, qui sont des banquiers et parlent entre eux du cours des valeurs, mais qu'on prendrait volontiers pour de savants docteurs en exégèse discutant l'interprétation d'un texte sacré.

Que les bons Genevois me pardonnent l'innocente malice de ce croquis. Je n'oublie pas le cordial accueil qu'ils me firent autrefois, quand je vins leur dire mes vers, et les précieuses sympathies que j'ai recueillies parmi eux. Qui n'estimerait et n'admirerait, d'ailleurs, la ville hospitalière et studieuse, la ville d'intelligence et de liberté, asile naturel de tant de proscrits?

Mais les citoyens de Genève en conviendront, l'hiver est farouche au bord du Léman. Mon fris-

son et ma détresse physique furent donc excusables, ce matin de janvier où je constatai, dès mon réveil, à travers les carreaux de ma fenêtre, une atmosphère de désespoir et de suicide, un abominable brouillard qui sentait la suie et qui pénétrait jusque dans les appartements.

Soudain, l'ami dont j'étais l'hôte entra dans ma chambre et me dit avec gaieté :

« Voulez-vous voir le soleil? »

Je crus d'abord à une mauvaise plaisanterie. Mais non. Rien n'était plus facile. Il n'y avait qu'à monter en voiture, à se faire conduire jusqu'à une certaine hauteur, sur le flanc du Salève, à gravir ensuite à pied quelques lacets de montagne, et l'on se trouverait au-dessus du brouillard, on verrait le soleil et le ciel bleu.

Soyons justes. Voilà un plaisir qu'on ne saurait s'offrir en plein hiver, à Paris et même à Montmartre, du haut des tours du Sacré-Cœur.

J'acceptai avec joie, vous le pensez bien, la séduisante proposition et, une demi-heure après, nous étions installés dans un landau très confortable, mais dont une buée opaque aveuglait les vitres, nous isolant ainsi du monde extérieur.

Nous roulâmes pendant assez longtemps, d'a-

bord au trot, puis au pas, n'ayant conscience de la montée que par l'effort des chevaux, qu'on sent si bien du fond d'une voiture. Quand la nôtre fit halte, nous mîmes pied à terre, en plein nuage.

Le froid pinçait ferme. A dix pas devant soi, l'on ne voyait rien. D'ailleurs, il fallait regarder le sol, pour ne pas trébucher dans les ornières et dans la boue à demi gelée. A droite et à gauche, les troncs d'arbres se dressaient, vaguement estompés et comme enveloppés d'ouate. Quoique je fusse, en ce temps-là, un assez solide piéton — hélas ! je n'en pourrais plus dire autant — l'ascension me sembla rude. On suait sous les paletots, on haletait, et nous poussions, mon compagnon et moi, par la bouche et par les narines, un triple jet de fumée, qui se dissipait aussitôt et se mêlait au brouillard. Cependant, pesant sur la canne et marchant avec lenteur du pas allongé de l'alpiniste, nous allions et nous nous élevions peu à peu, parmi la vapeur blanche.

Enfin, elle devint moins épaisse, se colora d'une légère teinte rose, sorte de pressentiment du soleil. Le but se rapprochait. Maintenant, nous distinguions l'herbe humide des talus, l'écorce

vermiculée des chênes, la verdure des buissons à feuilles persistantes. Enfin, devant nous, des cimes de sapins surgirent de la brume, et, au-dessus de notre tête, se répandit une lumière d'un bleu tendre et exquis.

C'était le ciel. Nous étions au-dessus du nuage.

Je pourrais vivre cent ans — ce que je ne souhaite pas et ce qui serait, du reste, absurde et scandaleux — sans oublier la joie, l'enchantement, l'ivresse qui m'envahirent et me pénétrèrent alors devant le merveilleux spectacle.

Nous nous trouvions à la pointe d'une sorte de promontoire, et, de toutes parts, s'étendait et se développait devant nos yeux un golfe immense, couleur de lait, qui était le nuage que nous venions de traverser et au fond duquel il y avait Genève et son lac. De cette mer vaporeuse montaient des cris, des appels, des roulements de voitures, parfois le sifflet aigu du chemin de fer, toutes les rumeurs d'une grande cité. J'ai rêvé là de l'Atlantide mystérieuse, et je me suis rappelé la légende de la ville d'Is, engloutie dans les flots du Morbihan, et dont les marins en détresse croient entendre sonner les cloches.

En face de nous et, pour ainsi dire, sur l'autre rive, émergeait des nuées la chaîne du Jura, toute blanche, tandis que, sur notre droite, l'océan laiteux se perdait à l'horizon et se fondait, par d'insensibles nuances, avec le pâle azur du ciel. Parfois, une mouette du Léman surgissait brusquement du brumeux abîme, volait, pendant une minute ou deux, à grands coups d'ailes, en pleine lumière, puis se précipitait et rentrait dans le nuage avec un cri aigu, comme pour railler les habitants de la grande ville qui rampaient au fond du gouffre; et rien n'était plus fantastique que cette mer blanche, d'où jaillissaient et où plongeaient sans cesse des oiseaux. Sur toutes ces merveilles, un soleil d'hiver, clair et froid, planait triomphalement au milieu du ciel, répandant au loin, sur les cimes neigeuses, une lueur mauve, d'un ton adorable, et faisant étinceler autour de nous, comme des émaux, les verdures mouillées.

Oui, je me les rappellerai toujours, mon délicieux battement de cœur, mon profond soupir d'enthousiasme, quand, après cette pénible course à travers le brouillard sombre et malsain, je fus tout à coup mis en présence de cette féerie de la

nature et restai tout ébloui par tant de splendeur et tant de pureté!

. . . . . .

Pourquoi donc le souvenir, si lointain déjà, de cette sensation admirable et peut-être unique dans ma vie, me hante-t-il, aujourd'hui, avec tant de persistance?

Ah! c'est que je viens de souffrir cruellement, et que je souffre encore, chaque jour, dans ma chair; c'est que voici, pour moi, l'hiver de la vie, la vieillesse et ses infirmités. Il n'y a pas bien longtemps, cette décadence me désespérait, et j'étouffais dans un brouillard de ténèbres. Heureusement, la main d'un paternel et pieux ami s'est alors posée sur la mienne, et il m'a ordonné, avec une ferme bonté, de me mettre en route et de monter vers la lumière. Que je suis heureux d'avoir retrouvé, au fond de moi-même, un peu de mon âme et de mes prières d'enfant! Oh! la douceur d'être humble, d'avoir confiance et d'obéir! A peine ai-je gravi la première étape, et déjà se dissipe la brume d'orgueil et d'impureté qui me cachait le bon chemin.

Plus haut, mon âme! Toujours plus haut! Au-dessus de tout ce que nous voyons du ciel!

Quel souvenir ai-je évoqué tout à l'heure? Sur la montagne, je ne montais que vers le soleil. Aujourd'hui, je m'élève vers une clarté incomparablement plus éblouissante; car, selon la belle parole de Michel-Ange, le soleil n'est que l'ombre de Dieu.

28 octobre 1897.

SOUVENIR FILIAL

Hier, en essayant de mettre un peu d'ordre dans le fatras de ma bibliothèque, j'ai retrouvé le vieux livre dans lequel ma mère m'a appris à lire.

Cette *Vie de Saint Louis*, publiée au début de la Restauration, ce volume, grossièrement relié en basane, fut donné, comme prix, à ma mère, quand elle allait à l'école. Ce souvenir de mon enfance fut aussi le témoin de la sienne. Je parcours les feuillets jaunis, sur lesquels j'ai commencé à épeler — avec quelle lenteur et quel effort! — les mots qu'elle me désignait du bout de son aiguille à tricoter, et, soudain, je me mets à songer que, sur ces mêmes pages, il y a très longtemps, une petite fille inclinait son front studieux, et que cette petite fille était ma mère.

Chose étrange! Cette pensée que ma mère a été une enfant me vient pour la première fois de ma vie et me surprend au moins autant qu'elle m'émeut.

Ma mère approchait de la quarantaine, quand elle me mit au monde. Elle avait eu, dans sa jeunesse, m'a-t-on assuré, beaucoup de fraîcheur et d'éclat; mais le seul portrait qui existe d'elle fut fait peu d'années avant sa mort, et, dans les plus lointaines profondeurs de ma mémoire, son visage bien-aimé ne m'apparaît que déjà touché par l'âge. Ceux qui ont connu leur mère jeune et belle éprouvent-ils une douceur particulière à se la rappeler ainsi? Je ne sais. Pourtant, selon moi, ceux-là sont privilégiés dont les premiers regards virent, penché sur leur berceau, un front marqué par la fatigue de vivre, et à qui leur mère sembla toujours une vieille mère. Le souvenir qu'ils gardent d'elle est, sinon plus cher, du moins plus sacré, et ce que la vieillesse a de vénérable s'y ajoute à ce que la maternité a d'auguste.

Ce méchant bouquin, dont se servit ma mère pour m'enseigner l'art si difficile de la lecture, ce livre qu'elle-même possédait déjà, du temps qu'elle était écolière, me fait donc songer qu'elle

a été une petite fille. Mais je ne puis m'imaginer ses jeux et ses travaux d'enfant, pas plus que ses rêves de jeune fille ou ses joies d'épouse bien-aimée. Je ne veux voir en elle que ma maman, ma vieille maman.

Il me semble que je manquerais au quatrième commandement du Décalogue : « Tes père et mère honoreras », et qu'un peu du tendre respect dont ma pensée enveloppe la chère image de ma mère s'évanouirait, si je me la représentais un seul instant hors de sa fonction maternelle et sans les premiers cheveux gris et les quelques rides qu'elle avait déjà, quand j'étais tout petit.

Il faudrait une plume exquise et légère, que je n'ai pas, il faudrait choisir des mots aériens pour exprimer ce sentiment pieux et jaloux, ce scrupule délicat, cette nuance d'âme. Je n'en puis donner une idée qu'en rappelant le mystère de la foi chrétienne, si touchant et si profond, qui entoure la Mère de Jésus d'une idéale pureté.

Oui, pour celui dont le cœur est vraiment filial, sa mère est une immaculée.

D'ailleurs, n'est-il pas tout naturel que je l'évoque seulement sous les traits d'une mère, celle pour qui je ne fus jamais qu'un enfant?

Quand elle mourut, elle avait soixante et onze ans, et j'en avais trente-trois. J'étais donc un homme, — un homme ayant vécu, travaillé, joui, souffert, traversé vingt fois la flamme des passions, un homme resté fidèle, sans doute, à ses devoirs principaux, mais coupable de bien des fautes, hélas! et sans innocence. Certes, ma mère le savait. Elle avait connu mes efforts pour me donner du courage, mes faiblesses pour les excuser; elle avait pris sa part de mes joies, m'avait consolé dans mes heures de détresse. Mais si, femme de virile intelligence et de jugement haut et sûr, elle me parlait comme à un homme quand je lui demandais son conseil, je redevenais pour elle — adorable illusion! — son enfant, son pauvre petit enfant, quand je n'avais besoin que de son amour.

Je ne me souviens pas seulement ici des instants où je défaillais sous la peine et où je ne trouvais de soutien qu'en embrassant ma mère et en séchant sur sa joue mes yeux brûlés de larmes, comme au temps où elle me portait dans ses bras. Non, c'était encore dans le cours ordinaire de la vie, c'était dans les mille riens de chaque jour que mon excellente mère me traitait comme dans mon

premier âge et m'en attribuait naïvement l'imprudence et la maladresse.

« Fais attention à la marche, en bas de l'escalier... Prends garde d'attraper froid... Je suis sûre que tu as encore oublié ton mouchoir... »

Je plains ceux qui reçoivent avec impatience, sans un sourire attendri, ces recommandations puériles. Elles m'ont toujours ému jusqu'au fond du cœur. D'ailleurs, plus qu'un autre peut-être, je fus l'objet de ces menus soins. Car, dans ma jeunesse, j'éprouvai à plusieurs reprises d'assez graves accidents de santé; et ma mère s'inquiétait alors de moi non seulement comme d'un enfant, mais comme d'un enfant malade.

Un hiver, les médecins m'envoyèrent dans le Midi; mais je trouvai ma pauvre maman si changée après quelques mois passés loin d'elle, que, l'année suivante, étant encore souffrant, je restai quand même à Paris, et j'y vécus en prisonnier pendant la mauvaise saison. Ma mère, déjà bien caduque, bien affaiblie, ne quitta pas, pour ainsi dire, ma chambre.

Qu'on me permette de transcrire ici un très vieux dizain. Je ne relis jamais mes anciens vers; mais ceux-ci restent pour toujours gravés dans ma

mémoire. Ils me rappellent des heures si douces, des heures de parfait bien-être, dans cette atmosphère de tendresse maternelle.

J'écris près de la lampe. Il fait bon. Rien ne bouge.
Toute petite, en noir, dans le grand fauteuil rouge,
Tranquille auprès du feu, ma vieille mère est là.
Elle songe sans doute au mal qui m'exila
Loin d'elle, l'autre hiver, mais sans trop d'épouvante;
Car je suis sage et reste au logis, quand il vente.
Et puis, se souvenant qu'en octobre la nuit
Peut fraîchir, vivement et sans faire de bruit,
Elle met une bûche au foyer plein de flammes.
Ma mère, sois bénie entre toutes les femmes!

Tout à l'heure, je murmurais ces vers, en feuilletant le livre où ma mère m'a montré mes lettres, en y cherchant, en y baisant la trace de ses doigts. Cependant que d'angoisses, que de chagrins je lui ai causés, à l'admirable femme! Non qu'elle ait jamais pu douter une seule minute de mon respect et de mon amour, grand Dieu! Mais on est jeune, on se rue dans la vie, poussé par l'âpre vent du désir, et l'on oublie qu'il y a, près du foyer de famille, abandonné trop souvent, une pauvre vieille maman, — oh! pleine d'indulgence infinie, qui ose à peine adresser à son grand fils un timide

reproche — mais qui s'alarme des dangers qu'il court, qui souffre de lui voir perdre sa candeur et sa pureté, — et qui pleure!

Puisse cette page tomber sous les yeux d'un jeune homme et l'arrêter au bord d'une sérieuse défaillance!... S'il savait quelle amertume c'est pour l'âme, plus tard, sur le déclin de la vie, de songer qu'on n'a pas été un mauvais homme, qu'on n'a rien d'essentiel à se reprocher, et pourtant qu'on a fait pleurer sa mère!

Voilà plus de vingt ans que la mienne est morte, et j'avais tout de même le cœur d'un fils; car, ce jour-là, quelque chose de délicieux s'est éteint en moi et, depuis lors, je ne me suis plus senti jeune.

Jamais je n'ai si souvent évoqué la mémoire de ma mère que pendant cette maladie et cette longue convalescence qui m'ont inspiré de si graves méditations. C'est en balbutiant, après tant d'années, les prières que ma mère m'apprit dans mon enfance, que mon âme a tenté de s'élever vers Dieu. C'est dans l'espérance de revoir ma mère que je veux croire à la vie éternelle. Oh! comme je pensais à ma mère, le jour où, pour mériter cette récompense de la retrouver au ciel, je me suis promis que le temps qui me reste à vivre serait

rempli par des rêves plus purs et par des actions meilleures !

Jésus, qui a fait triompher sa Mère, auprès de lui, dans son divin royaume, bénira la prière d'un fils et d'un chrétien.

Patrie mystique! Séjour des Justes! Glorieux foyer de lumière et d'amour! On prétend que nos faibles intelligences ne peuvent concevoir l'étendue et la perfection des félicités que tu réserves aux élus! Mais il me semble, à moi, humble d'esprit, à moi, pauvre pécheur, que j'ai eu le pressentiment du Paradis, jadis, lorsque j'étais un petit enfant plein d'innocence et que je m'endormais, les deux bras à ton cou, ô ma sainte mère et ma bonne nourrice!

11 novembre 1897.

POUR CELLE QUI PRIAIT

Dans la plupart des églises de Paris, excepté aux jours de fêtes solennelles, il y a peu de monde à la grand'messe. Elle est dite à une heure assez matinale, et les Parisiens se lèvent tard; elle dure longtemps, et les Parisiens sont très occupés. Et puis, pour les femmes, n'oublions pas le gros obstacle, la toilette. Le Bon Dieu est raisonnable; il ne peut pas exiger que madame soit prête à neuf heures du matin.

Pour ces diverses raisons, l'assistance est, en général, peu nombreuse, les dimanches ordinaires, même dans les paroisses les plus fréquentées. A partir de dix heures et demie, pour les messes tardives, la foule se pressera dans l'église. Mais, à présent, sauf un groupe assez compact

autour de la chaire, voici des rangs entiers de chaises vides, et l'on compterait aisément les fidèles clairsemés.

C'est pour les trois ou quatre vieux fabriciens qui somnolent au banc d'œuvre, c'est pour quelques douzaines de dévotes et de servantes, c'est pour les sœurs et leurs petites orphelines dont moutonnent là-bas les bonnets ronds, c'est pour les pauvres qui se tiennent debout au bas de la nef, la casquette sous le bras, que l'office divin est célébré avec toute sa pompe, que le prêtre et les deux diacres, revêtus de riches ornements, exécutent devant l'autel les gestes et les évolutions hiératiques, que les voix des chantres et des enfants de chœur lancent sous la voûte sonore les mélopées majestueuses de la liturgie, que le grand orgue s'émeut, que tour à tour il gronde, pleure, rêve, soupire, et qu'il verse, par larges ondes, la prière et l'extase sur toutes ces têtes inclinées.

J'assistais à la grand'messe, un de ces dimanches-là. Il n'y a pas bien longtemps. C'était en septembre dernier. A cette époque de l'année, le faubourg Saint-Germain est à peu près désert. Les bourgeois ne sont pas encore revenus de la

campagne ou des bains de mer, et dans les hautes maisons, un ou deux étages sur cinq ouvrent seulement leurs volets. Quant aux logis aristocratiques, ils sont tous fermés. Les maîtres chassent, sont dans leurs châteaux, en province; et à la porte des vieux hôtels, personne ne touche plus à l'anneau qu'une tête de lion tient dans ses crocs de bronze.

Toutes ces absences se font sentir à la grand'-messe. Personne n'occupe les chaises aux plaques de cuivre, — Madame la Marquise par-ci, Madame la Duchesse par-là, — ni les prie-Dieu capitonnés. Rien que de petites gens, des boutiquiers, des domestiques.

Ce dimanche-là, l'Église n'en déployait pas moins la magnificence de ses cérémonies; car elle est, quoi qu'on dise, la grande école d'égalité. Quand il reçoit un parent pauvre, ce féroce démocrate, qui rêve de tout courber sous le même niveau, n'allume pourtant pas le lustre du salon et ne descend pas à la cave chercher un panier de vieilles bouteilles. Le prêtre chrétien, lui, accueille toujours les fidèles, si humbles qu'ils soient, avec tout le luxe dont il dispose, ainsi que des frères bien-aimés.

J'étais donc là, et je priais. Hélas! pour bien

prier, pour prier, non des lèvres seulement, mais du fond de mon cœur, je dois faire un effort. Il est si chétif, si débile, le dernier reste de foi que je croyais avoir perdu pour toujours et que m'a rendu la souffrance. C'est comme un tison noir et presque éteint, où courent seulement quelques étincelles et que je ranime éperdument de mon souffle. Dans le désert de mon âme, desséché par toute une vie d'indifférence, il me faut arracher à chaque pas les mauvaises herbes de la négation et du scepticisme. Heureusement, vous coulez encore, ò mes larmes! Vous fécondez ce sol aride, et déjà j'y vois poindre le blé vert de l'espérance !

Je priais donc — de mon mieux — lorsque je remarquai, à quelques pas de moi, une femme agenouillée.

Les coudes au dossier du prie-Dieu, le menton sur les mains jointes et crispées, elle se tenait dans l'attitude antique et traditionnelle de l'adoration, et son profil était aussi immobile que s'il eût été peint sur le panneau d'un triptyque ou cerné par le plomb d'un vitrail. Pas toute jeune — trente ans et plus — sans beauté — mais quelle douceur et quelle pureté dans ce maigre visage ! — c'était une de ces ouvrières de Paris qui ont tant de goût et

BIBLIOTHECA Havensis

mettent un peu d'art dans la plus simple toilette. Ses gants étaient frais, sa robe de toile lui allait bien, les rubans du chapeau étaient gentiment chiffonnés. Aucune coquetterie cependant. L'élégance instinctive de ma voisine — d'ailleurs obtenue à si peu de frais — s'atténuait encore de modestie et de parfaite décence. On devinait que la pauvre fille s'était habillée de son mieux seulement par politesse pour le Bon Dieu, parce que c'était dimanche et qu'elle allait à la messe.

Elle priait. Avec quelle ardeur! Elle ne faisait aucun mouvement; mais sa tête légèrement rejetée en arrière, son regard fixé sur l'autel, ses lèvres entr'ouvertes comme pour livrer passage au pieux effluve qui s'échappait de son cœur, tout en elle exprimait l'élan de l'âme vers les horizons infinis.

Que demandait-elle à Dieu? Le pain quotidien, tout au plus, j'en suis sûr. Car elle n'implorait pas, elle adorait, simplement. Et sa muette oraison était désintéressée, comme tout ce qu'inspire le véritable amour.

Pourtant elle était pauvre, bien sûr, car je ne lui voyais aucun bijou, et, probablement aussi, très solitaire dans la vie, puisqu'elle venait seule à l'église. Une vieille fille certainement. Je l'imagi-

nais tirant l'aiguille toute la journée dans quelque chambre haute, devant un triste horizon de toits et de cheminées. Point jolie, ayant passé l'âge des rêves romanesques, elle ne pouvait plus attendre qu'un sentiment partagé, qu'un heureux mariage vinssent changer sa destinée. Oui, c'était bien cela. Une existence comparable à un cadran solaire dans un pays de brumes; à peine quelques heures sereines. Le passé plein de deuils, comme pour nous tous, le présent terne et médiocre, et la certitude d'un monotone avenir. Ce devait être un événement pour elle que de renouveler sa branche de buis bénit, le jour des Rameaux.

Comme elle priait! Et comme elle était heureuse de prier! Je ne pouvais détourner mes regards de ce mince et délicat profil, qu'immobilisait, que pétrifiait, en quelque sorte, le ravissement mystique, ni de cette bouche entr'ouverte par le faible et délicieux sourire de l'extase.

Comme elle priait! Non, elle ne demandait rien. Sa vie de misère et de travail, elle l'avait depuis longtemps acceptée, et avec une entière résignation. Non, non! Rien en ce monde! Mais, avec la sublime confiance et l'admirable espoir des cœurs simples, elle était sûre d'une vie meil-

leure, d'un bonheur éternel, et elle en jouissait même déjà, tandis qu'elle laissait son âme s'exhaler et se répandre dans les harmonies et dans les parfums, avec la poignante musique de l'orgue et l'enivrante fumée des encensoirs!

Foi des humbles! Dernier trésor de consolations pour la pitoyable humanité! Combien ceux qui te combattent et te détruisent sont malfaisants et coupables, et combien je le fus moi-même, qui me reproche plus d'une page dictée par l'ironie et par l'orgueil!

Je viens précisément de lire, avec une amère tristesse, l'écrit récent d'un célèbre doctrinaire de l'anarchie. Après une âpre satire — toujours facile et cent fois faite — de la société des hommes, ce théoricien révolutionnaire nous prophétise — pour quel lointain avenir et au prix de quelles sanglantes convulsions! — l'avènement d'un état social où tous recevront équitablement la nourriture du corps et de l'esprit, le pain et la science, et seront heureux, autant qu'on peut l'être, en présence de la douleur et de la mort. C'est un idéal — relatif — au triomphe duquel nous devrions tous contribuer sans doute.

Mais des milliards d'hommes ont vécu sans

en soupçonner l'aurore, et d'autres milliards d'hommes l'attendront sans doute encore bien longtemps, en proie à une impatiente fureur. Car le progrès ne s'accomplit qu'avec une lenteur décourageante, et l'on ne voit pas distinctement, à l'heure qu'il est, en quoi le prolétaire moderne est beaucoup moins malheureux que l'esclave antique.

En attendant, le nombre des suicides augmente sans cesse, des cris de désespoir retentissent de toutes parts, et jamais, chez les hommes qui pensent, l'horreur de vivre ne fut plus manifeste qu'aujourd'hui. Aussi beaucoup se réfugieront encore aux pieds du Christ, qui, lui, du moins, nous rend indulgents envers la douleur et nous montre, au delà du tombeau, l'espérance de la vérité, du bonheur et de la justice. Quant à moi, pour reconquérir la foi dans toute son intégrité et telle qu'on me la donna dans mon berceau, je m'efforce de retrouver la candeur de mon enfance et de t'imiter, pauvre fille du peuple qui priais avec tant d'ardeur dans l'église à demi déserte, naïve chrétienne, ô ma sœur, qui m'as fait envie et qui m'as donné l'exemple.

25 novembre 1897.

NOËL IMPÉRIAL

(1811)

C'est la veille de Noël de l'année 1811, et, depuis dix heures du soir, Napoléon travaille, seul, dans son cabinet, au palais des Tuileries.

La vaste pièce est presque tout à fait obscure. Çà et là, dans l'ombre, luisent vaguement quelques objets dorés, le cadre d'un tableau invisible, les deux têtes de lion ornant les bras d'un fauteuil, un lourd gland de rideau. Sous leurs abat-jour de métal, les bougies de cire des deux candélabres n'éclairent que la large table encombrée d'atlas et d'épais registres reliés en maroquin vert et timbrés de l'N et de la couronne.

Voilà près de deux heures que le Maître travaille et que, sur les cartes géographiques et sur

les états de situation de ses armées, il penche son front formidable que traverse une mèche noire, son front lourd de pensées, lourd comme le Monde dont il médite la conquête.

L'atlas ouvert présente une carte d'Asie; et la main de l'Empereur — nerveuse, féminine, charmante — cherche lentement de l'index, là-bas, là-bas, à travers la Perse, une route vers l'Hindoustan.

Oui, les Indes! Par la voie de terre? Pourquoi pas? Puisque sa marine est vaincue et détruite, le conquérant n'a plus que ce chemin pour aller, sous les palmes des forêts fabuleuses, suivi de ses aigles dont l'or étincelle parmi l'acier des baïonnettes, frapper l'Angleterre au cœur même, c'est-à-dire dans son empire colonial, dans son trésor.

Il a déjà la grandeur de César et de Charlemagne, il veut encore celle d'Alexandre. Il fait ce rêve sans s'en étonner. Il connaît déjà l'Orient; il y a laissé, derrière lui, une légende immortelle. Le Nil le vit, un jour, maigre général aux longs cheveux, monté sur un dromadaire. Aux bords du Gange, pour le pesant Empereur en redingote grise, il faudra l'éléphant de Porus. Il sait comment on entraîne les peuples et comment on les

fanatise. Il commandera, là-bas, à des soldats au visage de bronze, en turban de blanches mousselines; il verra, mêlés à son état-major, des rajahs rutilants de pierreries; et il interrogera sur sa destinée les monstrueuses idoles érigeant leurs dix bras au-dessus de leur mitre de diamants, puisque, naguère, en Égypte, le sphynx de granit à la face camuse, devant lequel il rêvait, les deux mains appuyées sur son sabre courbe, ne lui a pas livré son secret.

Empereur d'Europe! Sultan d'Asie! Voilà les deux seuls titres qu'on gravera sur son mausolée.

Un obstacle : l'immense Russie!

Mais puisqu'il n'a pas pu fixer la flottante amitié d'Alexandre, il le vaincra. Et la petite main de l'Empereur feuillette avidement les gros volumes verts, les listes qui lui disent, à un homme près, les effectifs de l'énorme armée qui se masse déjà vers le Niémen. Oui, il vaincra l'autocrate du Nord et l'entraînera, tsar vassal, suivi de ses hordes de cavaliers sauvages, à la conquête de l'Orient.

Empereur d'Europe! Sultan d'Asie! L'œuvre n'est pas supérieure à son désir et à son génie. Et quand il l'aura fondé, son prodigieux empire ne

risquera pas d'être, un jour, partagé entre ses lieutenants, comme celui du Macédonien. Depuis le vingt mars, Napoléon a un fils, un héritier de sa gloire et de sa puissance; et les lèvres de l'Empereur se détendent en un beau sourire, à la pensée de l'enfant qui dort, si près de lui, dans le palais silencieux.

Mais, soudain, il dresse la tête avec un mouvement de surprise. Dans le cabinet si bien clos et dont les épais rideaux sont baissés, d'où vient cet étrange et profond murmure? Il semble que les grosses abeilles d'or, brodées sur la soie des tentures, se mettent toutes à bourdonner. L'Empereur écoute, plus attentif, et voici que, dans cette rumeur, il distingue des vibrations d'airain.

« Ah ! oui... Noël... La messe de minuit. »

Ce sont, en effet, les cloches de toutes les églises de Paris qui célèbrent la naissance de Jésus — ces cloches que Bonaparte a, naguère, rétablies sur les tours et dans les clochers, alors que, consul pacificateur, il réconciliait, en France, tant de frères ennemis.

Combien de fois ne se sont-elles pas ébranlées en son honneur, pour les glorieux *Te Deum!* Et comme on les lançait, une fois de plus, à toute

volée, il y a quelques mois à peine, le jour de la naissance du Roi de Rome, date mémorable où le ciel, en accordant un fils au héros, semblait être d'intelligence avec lui, reconnaître la légitimité de son œuvre et lui en promettre la durée !

Cependant, ce soir, aussi joyeuses, aussi triomphales que pour Austerlitz ou pour Wagram, elles sonnent, dans la nuit froide et claire, pour l'humble enfant, pour le fils du charpentier né sur la paille d'une étable, il y a si longtemps, tandis que des voix mystérieuses clamaient dans les espaces du firmament étoilé : « Gloire à Dieu et paix sur la terre ! »

L'Empereur écoute les cloches de Noël. Il rêve, il se rappelle son enfance obscure et sauvage, la messe de minuit de son oncle l'archidiacre dans la cathédrale d'Ajaccio, le retour de la nombreuse famille dans le vieux logis, témoin de tant de pauvreté fièrement subie, et la beauté de matrone de sa mère présidant le frugal réveillon, où l'on mangeait des châtaignes. Son fils, à lui, le fils du victorieux Empereur et de l'archiduchesse d'Autriche, ne connaîtra pas ces misères, sera maître du monde.

Au dehors, dans la nuit glaciale, les cloches sonnent toujours pour Noël.

A la porte des Tuileries, le grognard en bonnet à poil, qui marche à grands pas furieux devant sa guérite pour se réchauffer les pieds, se souvient peut-être, en ce moment, d'une prière ou d'un cantique qu'il a jadis appris par cœur, au village, sur les genoux de sa mère, et sourit avec tendresse, sous sa rude moustache, à la pensée de l'Enfant-Jésus dans sa crèche. L'Empereur, lui, n'entend pas le pieux appel des cloches; il ne songe qu'à son fils, et, soudain, il est pris d'un irrésistible désir de le voir.

Il se lève, frappe dans ses mains. Aussitôt, s'ouvre une porte dérobée dans la tapisserie. Roustan paraît. Sur un signe du maître, il prend un des candélabres; et l'Empereur, éclairé par le fidèle mameluck, à travers les corridors déserts, va droit à l'appartement du petit roi, y pénètre, congédie d'un geste la nourrice et les femmes soudain réveillées, et reste debout devant le berceau du prodigieux nouveau-né.

Le Roi de Rome est profondément endormi. Dans la blancheur du linge et des dentelles, que traverse le grand cordon de la Légion d'honneur,

le mignon visage aux yeux clos, à demi plongé dans l'oreiller, et l'une des mains, toute petite, potelée, adorable, qui repose sur la couverture, mettent deux taches de chair enfantine; et, sur cette candeur, sur cette pureté, sur cette innocence qu'est un enfant au berceau, le large ruban de moire écarlate passe comme un ruisseau de sang, comme le fleuve de sang qu'on va répandre, dans l'espoir que cette tête encore si frêle porte, un jour, la plus lourde des couronnes et que cette petite main, à présent délicate et jolie comme une fleur, saisisse plus tard tout un faisceau de sceptres.

Napoléon considère son fils. Il songe — et jamais l'orgueil humain ne caressa plus délicieusement un cœur — que les grands dignitaires de sa cour, que ses généraux plus illustres que les héros d'Homère, ses ministres et ses sénateurs chamarrés d'or s'inclinent devant ce berceau avec un tremblement de respect, et que les Jacobins rénégats eux-mêmes, les vieux régicides, qui portent maintenant la livrée impériale, oseraient à peine ambitionner la faveur de baiser cette main enfantine.

L'Empereur rêve, et, dans la confuse rumeur

des cloches qui sonnent la messe de minuit, il croit entendre la marche cadencée des troupes et le roulement des caissons, là-bas, sur les routes glacées de l'Allemagne et de la Pologne. Enivré d'ambition paternelle, plus que jamais il pense à la Grande-Armée et à la conquête de la Russie et des Indes; et il se jure de laisser à son héritier tous les trônes du Vieux Monde. Il lui a déjà donné la ville de saint Pierre pour hochet; le nouveau-né aura bientôt, parmi ses joujoux, d'autres cités saintes.

Émir de la Mecque! Rajah de Bénarès! Voilà des titres dignes du Roi de Rome!

Ah! pourquoi les femmes de France ne sont-elles pas plus fécondes? Que n'a-t-il sous ses ordres, l'invincible capitaine, un million, deux millions de soldats? C'est l'univers tout entier, c'est le globe du monde qu'il mettrait dans cette petite main!

Il rêve, sourd à la voix des cloches saintes, sans une pensée pour Celui qui règne dans les cieux et qui regarde les plus grands empires comme des fourmilières. Il rêve, sans voir, dans l'avenir, son immense armée ensevelie dans les neiges de la Bérésina, sans voir le dernier trophée de ses

aigles fauché par la mitraille anglaise avec le bataillon sacré de Waterloo, sans voir, au milieu de l'Océan, le rocher où l'attendent les tortures de Prométhée, sans voir surtout, dans le parc de Schœnbrünn, sous un ciel d'automne, ce pâle et triste jeune homme, avec la plaque d'un ordre autrichien sur son uniforme blanc, qui tousse en marchant dans les feuilles mortes.

Et tandis que l'Empereur poursuit sa monstrueuse chimère, imagine le règne de son fils et des successeurs de son fils sur tout l'univers, et se suppose enfin lui-même, Napoléon, devenu, au fond des temps et de la légende, un mythe fabuleux, un nouveau Mars, un dieu solaire triomphant au milieu du Zodiaque de ses douze maréchaux, — les cloches sonnent toujours joyeusement, triomphalement, éperdument, en l'honneur du pauvre petit enfant né à Bethléem, qui a vraiment conquis le monde, il y a dix-neuf cents ans, non avec du sang et des victoires, mais avec le verbe de paix et d'amour, et qui régnera sur les âmes dans tous les siècles des siècles.

23 décembre 1897.

LA MEILLEURE ANNÉE

Encore quelques tours de l'aiguille sur le cadran de la pendule, et elle sera finie, cette année que j'ai passée presque tout entière dans les souffrances, où j'ai vu la mort de si près, et au bout de laquelle je me trouve dans un état d'infériorité physique qui m'annonce l'arrivée définitive de la vieillesse.

Derrière les vitres froides de ma fenêtre, où sont à peine fondues les blanches arabesques qu'y traça la nuit glacée, le morne ciel de décembre m'invite aux souvenirs sévères.

Quelle année! Je me revois à Pau, en janvier dernier, puis à Mandres, au mois de juin. Deux fois, je m'étends sur la table d'opération, entouré des praticiens en tablier blanc, dont les visages

deviennent brusquement si sérieux; j'aspire l'écœurante odeur de pomme du chloroforme, et j'entends dans mon cerveau, avant de perdre connaissance, un bruit de marteaux lointains. Deux fois, on me rapporte vers mon logis parisien, inerte masse, secouée par la trépidation du wagon, ballottée sur les sangles de la voiture d'ambulance. Combien de temps suis-je resté sur le dos, dans une immobilité douloureuse? Le tiers de cette année maudite. Oh! la persistante puanteur des antiseptiques! Oh! les interminables nuits d'insomnie ou de cauchemar!

Une heure surgit surtout, affreuse, dans ma mémoire.

Par la fenêtre ouverte de ma chambre de torture, pénètre la chaleur lourde, pâteuse, écrasante, d'une matinée de canicule. J'ai eu la fièvre toute la nuit, je n'en puis plus. Je suis arrivé à ce degré de fatigue, de prostration, où l'on renonce à tout, où l'on consent à mourir. Mais ma vieille sœur est là qui me regarde, en faisant pour me sourire un navrant effort; je vois trembler un peu ses doigts sur la barre de fer, au pied de mon lit; — et, assise à mon chevet, une autre femme, une amie bien chère, est inclinée sur la main que je

lui abandonne et y applique éperdument ses lèvres brûlantes et gonflées par les larmes.

Oh! cet instant-là, je ne puis me le rappeler sans frémir; ce fut, dans le cours de ma longue maladie, celui où je me sentis le plus malheureux. Car la douleur physique, il faut bien s'y résigner; la mort, on la demande, on l'appelle dans les supplices. Mais la pensée qu'en souffrant on fait mal à ceux qu'on aime et dont on est aimé, et qu'en disparaissant, on va les réduire au désespoir, est une pensée intolérable. Je connais bien les deux cœurs qui saignaient, ce jour-là, auprès de mon lit de souffrance, je suis sûr d'eux; et, me considérant alors comme perdu, je me demandais avec angoisse ce qu'ils allaient devenir, ces cœurs aimants qui ne battent que pour moi; et, malgré mon accablement, j'essayais de trouver, pour les deux pauvres femmes, quelques douces paroles qui les habituassent un peu à l'idée de mon départ, leur disant qu'après tout, si je mourais, ce n'était pas de ma faute, et leur en demandant presque pardon.

Oui, elle me fut cruelle, cette année 1897. N'est-elle pas, je me le demande, la pire de toute ma vie?

Non pas, ô mon Dieu. C'est la meilleure !

Car un de vos prêtres est venu, il m'a simplement montré votre croix, il m'a rappelé votre sublime enseignement : que la douleur est inéluctable; que, s'il faut la soulager chez autrui, de tout son pouvoir, on doit l'accepter sans plainte pour soi-même; et, depuis lors, fortifié par votre grâce et par votre exemple, j'ai subi ma peine, non seulement avec courage, mais avec je ne sais quelle satisfaction intime, me rappelant que j'avais été ce qu'on appelle un heureux, que j'avais beaucoup plus joui et beaucoup moins souffert que tant d'autres, trouvant juste que l'équilibre pût se rétablir, et, — lorsque tout danger immédiat eut été écarté, — vous remerciant de m'accorder ce délai, mais résigné d'avance à tous les maux qui me sont réservés, heureux de ne plus offrir bientôt, dans ma personne, un témoignage de l'injustice de la nature et de l'inégale répartition des choses de ce monde, et nourrissant enfin l'espoir de n'arriver à la mort qu'après avoir eu toute ma part de malheur.

Voilà des sentiments qui feront sans doute hausser les épaules à beaucoup de mes contemporains; car je n'entends que des voix qui clament

vers le bonheur, et, de tous les côtés, me parvient ce cri :

« La vie! Nous demandons, pour tous, le droit à la vie, à toute la vie. Nous réclamons la vie intégrale, avec toutes ses jouissances et toutes ses joies, l'épanouissement complet de l'individu », etc.

Loin de moi la pensée de décourager les efforts de ceux qui veulent rendre les conditions de l'existence tolérables pour tous et qui rêvent de diminuer, sinon de détruire, la misère et l'ignorance. Mais peut-on prononcer de bonne foi ce mot, qui semble une ironie à quiconque n'est plus un enfant, « la joie de vivre »?

Où la cherchons-nous, en effet? Dans les sens? Mais chaque volupté, immédiatement punie d'ailleurs par la tristesse de la chair assouvie, est un pas vers notre destruction. Dans l'intelligence? Mais la science aussi est décevante et peut se comparer à une infranchissable chaîne de montagnes, où le voyageur, du haut de chaque pic durement gravi, voit à ses pieds se creuser de plus profonds abîmes, et, devant lui, se dresser de plus inaccessibles sommets.

Dans la vie — dure pour beaucoup, médiocre pour la plupart, et pour quelques privilégiés seu-

lement, semée de quelques beaux jours — il n'y a vraiment qu'un bonheur et qu'une joie : aimer. Mais telle est l'infirmité de la nature humaine que nous n'aimons, c'est-à-dire que nous ne faisons à autrui le don de nous-mêmes qu'avec le désir d'un don réciproque. Or, rien n'est plus rare qu'un sentiment tout à fait partagé, et tel qui aime jusqu'au dévouement, jusqu'au sacrifice, ne rencontre souvent que l'indifférence, et parfois l'ingratitude et la trahison, — de sorte que le sentiment qui nous inspire nos meilleurs espoirs est aussi, presque toujours, la source de nos pires déceptions et de nos plus amers chagrins.

Qu'y faire ?

Ici encore — comme pour la souffrance — le Christianisme a trouvé la solution. Certes, il nous ordonne d'aimer. Que dis-je ? Il est la plus grande école de fraternité que le monde ait connue, puisqu'il veut que nous aimions notre prochain comme nous-mêmes. — Vous entendez bien, *comme nous-mêmes*. — Mais il prétend que nous aimions sans exiger de retour, avec un entier désintéressement, enfin — comme dit le peuple dans son langage naïf et profond — que nous aimions pour l'amour de Dieu.

Savoir souffrir ! Savoir aimer ! Voilà le précieux secret que j'ai découvert dans l'Évangile pendant ma maladie ; et voilà pourquoi, dans cette veillée de décembre, disant adieu à l'année qui s'en va et me laisse encore bien faible et condamné à des soins pénibles, je proclame hautement que, plus que toutes les autres années de ma vie, elle me fut propice et bienfaisante.

Ah ! si les malheureux savaient mieux souffrir et si les heureux savaient mieux aimer, quelle aurore de paix et de bonté se lèverait sur le monde ! Ceux qui ne croient pas aux miracles doivent au moins désirer celui-là. Mais est-il permis de l'espérer ? Faut-il se fier à quelques favorables présages ? A ce souffle religieux, par exemple, qui traverse les œuvres récentes de quelques écrivains et que je retrouve jusque dans les feuilles éparses de la presse ? Ou bien encore à l'évidente inquiétude des ennemis de Dieu, qui semblent, à l'heure qu'il est, effrayés eux-mêmes par les conséquences de leur œuvre funeste ? Ah ! qu'il vienne, le Semeur de la parabole, et qu'il jette à pleines poignées la semence de résignation et de solidarité chrétiennes sur cette société moderne, si lugubre et si caduque, où nous

voyons, en haut, tant de corruption et de sécheresse de cœur et, en bas, tant de révolte et de désespoir !

Quelle noble tâche — et quelle gloire ! — ce serait pour un jeune poète de génie, de se manifester, nouveau Chateaubriand, comme le précurseur d'une renaissance de la foi ! Hélas ! je ne puis qu'exprimer ce vœu, moi, pauvre homme sur le déclin, qui embrasse la Croix comme un naufragé étreint une épave.

Je considère avec tristesse mon âme en lambeaux, ayant vergogne d'offrir à Dieu un si misérable présent. Mais je prends confiance en cette pensée que sa miséricorde est pareille à l'ingénieuse charité de ses admirables servantes, les Petites Sœurs des Pauvres, qui, avec quelques haillons et le rebut des cuisines, habillent et nourrissent des vieillards indigents.

Qu'elle soit donc bénie, l'année qui s'enfuit ; car elle fut pour moi l'année de l'épreuve, l'année de la grâce, où j'ai pu recueillir les ruines de mon cœur et où j'ai rallumé, dans ce vase fait de débris, le grain d'encens de la prière !

30 décembre 1897.

UN DIALOGUE DES MORTS

Quand on eut recloué les cercueils et refermé les tombeaux, quand les fonctionnaires, les savants, les reporters et les photographes se furent retirés, quand enfin la crypte du Panthéon resta vide, les ombres de Voltaire et de Jean-Jacques Rousseau, qui avaient assisté, invisibles, au viol de leurs sépulcres, devinrent subitement apparentes.

Car l'usage des ombres est de ne reprendre figure humaine que lorsqu'elles se trouvent hors de notre présence, attendu qu'elles n'ont aucun goût pour la compagnie des grossiers personnages de chair et d'os que nous sommes. C'est ce qui explique, entre parenthèses, pourquoi les spirites ne sont jamais parvenus, — du moins que je sache, — à évoquer une ombre authentique, un

spectre pour de bon, comme ceux que j'ai vus jadis, au théâtre du Châtelet, dans un mélodrame imité de l'anglais. C'étaient, je vous assure, de très « horrifiques » fantômes, qu'un personnage de la pièce traversait de son épée sans qu'ils donnassent le moindre signe d'émotion. De là ma méfiance contre nos sorciers en redingote, qui n'arrivent même pas, avec toute leur magie, au résultat obtenu par un simple machiniste au moyen de quelques miroirs ingénieusement disposés.

Donc, quand les caveaux du Panthéon furent retombés dans le silence et la solitude, Voltaire et Rousseau — « spectres vivants et impalpables », comme disait autrefois l'affiche du *Secret de Miss Aurore* — surgirent devant leurs propres tombes, avec l'apparence qu'ils avaient dans les dernières années de leur vie. Le Patriarche de Ferney était facilement reconnaissable à sa canne, à sa perruque, à son profil de casse-noisette et à la paire de tibias en bas de soie qui lui tenaient lieu de jambes. Quant à l'illustre Genevois, il était vêtu du costume arménien — caftan *alla turca* et bonnet de mamamouchi — qui lui valurent, dans les rues du vieux Paris, un succès comparable à celui de notre député musulman.

Au premier coup d'œil, les deux philosophes se reconnurent et, chose remarquable, leurs regards ne se chargèrent pas aussitôt de haine et de fureur. Entre tant d'excellents effets, la Mort a ceci de bon qu'elle réconcilie les pires ennemis, même les hommes de lettres, et que, de l'autre côté du Cocyte, les gens de plume font trêve aux mesquines querelles et aux basses rivalités qui, de leur vivant, les couvrent de ridicule et, souvent même, les déshonorent.

Avec une grâce tout à fait aristocratique, le père de *Candide* s'avança vers l'auteur des *Confessions*, et, tirant du gousset de sa veste brodée une tabatière enrichie de diamants et ornée de la miniature du roi de Prusse, il la tendit à Rousseau, qui, sans témoigner de répugnance, y puisa une large prise de macouba et la renifla bruyamment.

Soudain, se rappelant ce qu'elles venaient de voir, les deux ombres exprimèrent par leur physionomie, chacune à sa manière, les sentiments qui les préoccupaient. Voltaire exécuta son « hideux sourire » — ce célèbre sourire sculpté par Houdon et chanté par Alfred de Musset — et Rousseau, grimaçant de la lèvre inférieure, fit sa moue la plus misanthropique.

— Mon cher Jean-Jacques, dit alors le vieil Arouet, il faut convenir que nous venons d'assister à une ignoble cérémonie.

— Certes, répondit Rousseau... A un spectacle fait pour combler de dégoût le cœur d'un homme sensible.

— Et nos admirateurs actuels, reprit Voltaire, sont des maladroits. Pour bien établir que Louis XVIII... un fin lettré, s'il vous plaît, un poète de mon école... Vous connaissez le galant quatrain écrit par lui sur l'éventail de Marie-Antoinette?...

Au milieu des chaleurs extrêmes,
Heureux d'amuser vos loisirs,
Je ne veux appeler vers vous que les zéphirs;
Les amours y viendront d'eux-mêmes.

Charmant, n'est-ce pas?... Pour prouver, donc, que Louis XVIII avait permis d'outrager nos tombeaux et de disperser nos cendres, voilà que ces niais de tout à l'heure viennent de détruire une légende qui leur était chère, d'absoudre d'un gros péché la Restauration et les Jésuites, et de déchirer une page de Victor Hugo, notre voisin

dans cet édifice... Si je suis bien au courant de l'argot moderne, c'est ce qu'on peut appeler une gaffe.

— D'autant plus, continua le philosophe de Genève, que, sous le rapport du respect des sépultures, nos disciples ont, dans leur passé, quelques fâcheux souvenirs...

— Oui, interrompit Voltaire, en se prenant le menton d'un air réfléchi, le pillage de la basilique de Saint-Denis, le viol des tombeaux, les ossements des rois de France jetés à l'égout!... De Louis XIV, notamment, dont j'ai écrit le panégyrique, et d'Henri IV, à la louange de qui j'ai composé tout un poème, qui n'est pas, entre nous, ce que j'ai fait de mieux... Oui, il est clair que, ce jour-là, la populace a été abjecte, a montré son fond de férocité, ses instincts de chacal... Mais à qui la faute? N'est-ce pas vous qui, le premier, avez dit au peuple qu'il était souverain et, par conséquent, avez autorisé d'avance toutes les explications et toutes les excuses en faveur des excès de la canaille?

— Point de reproches, Voltaire! Vous êtes, autant que moi, responsable de ces horreurs. Si j'ai poursuivi une impossible chimère, si j'ai bâti

sur les nuages, vous fûtes, vous, l'infatigable destructeur de l'idéal et du respect. L'opinion ne se trompe pas, quand elle associe nos deux noms et nous place avant tous les autres parmi les auteurs de cette Révolution, pendant laquelle, on peut le dire, le monde assista à l'explosion de la méchanceté humaine, et dont les résultats, d'abord si fanatiquement admirés, semblent aujourd'hui des bienfaits très contestables... Pourtant je ne rêvais que la justice, le bonheur de tous... Pouvais-je prévoir de tels crimes? Pouvais-je prévoir que moi, l'homme constamment attendri jusqu'aux larmes, moi, le paisible promeneur, l'ami de la nature, le buveur de lait, j'engendrerais tous ces cœurs de rocher et tous ces buveurs de sang, et que, se souvenant que j'ai proclamé la légitimité de la peine capitale au nom du pacte social, Robespierre, mon affreux élève, couvrirait la France d'échafauds?... Ah! j'ai parfois la pensée que, le jour où j'ai écrit cette page fatale, j'ai signé des milliers de sentences de mort.

— Jean-Jacques, mon compère, dit à son tour le maigre vieillard, qui ne souriait plus, apprenez, si cela peut vous consoler, que moi aussi, je doute très souvent de l'excellence de mon

œuvre. Elle offre bien pourtant l'image de mon siècle, si léger et si corrompu, qui prononça pour la première fois, en badinant, des paroles formidables. En vérité, j'ai bien peur d'avoir été aussi téméraire que l'élève du sorcier, qui savait bien le mot pour faire sortir le diable d'un alambic, mais qui avait oublié la formule cabalistique pour l'y faire rentrer; et, le jour où j'ai vu les prêtres massacrés et une fille publique adorée comme déesse de la Raison, en pleine cathédrale de Paris, je me suis demandé sérieusement si la bonne compagnie de mon temps avait eu raison d'applaudir de si bon cœur à mes accès de cynisme et d'impiété, et si je n'aurais pas mieux fait de garder pour moi toutes les polissonneries du *Dictionnaire philosophique*.

— Si encore, reprit Jean-Jacques, on pouvait se dire que la Révolution a passé comme une tempête, que le ciel s'est ensuite rasséréné et que l'ordre et la paix ont succédé à tant d'horribles convulsions. Mais il n'en est rien. Depuis lors, toutes les nations civilisées demeurent dans un état de trouble permanent. Des guerres effroyables ont éclaté; l'on a poussé les unes contre les autres des armées comme on n'en avait pas vu depuis l'inva-

sion des Barbares, et, à l'heure où nous parlons, toute l'Europe est en train de fondre des canons, de construire des vaisseaux cuirassés et de faire l'exercice... Hélas ! moi qui rêvais pour l'humanité l'avènement prochain d'un Age d'Or, d'un Paradis pastoral où l'innocente jeunesse aurait formé des rondes en chantant les airs du *Devin du Village* et où les vieillards, pleins de sagesse, auraient fait de la botanique !

— Que voulez-vous ? soupira Voltaire. Il faut croire que les ombres ne sont immortelles que pour perdre, à la longue, leurs dernières illusions... Poursuivons donc notre examen de conscience... Que pensez-vous, s'il vous plaît, des fameuses conquêtes de la Révolution ?... De l'égalité entre les citoyens, par exemple ?

— ... Qu'elle existe dans les lois, mais non dans les mœurs ; que l'aristocratie de la naissance, qui donnait lieu, sans doute, à de graves abus, a été remplacée par celle de l'argent, qui constitue une bien plus scandaleuse iniquité ; et qu'il suffit de jeter un regard sur le monde moderne pour ne pas attendre de si tôt le triomphe de la seule aristocratie qui devrait être reconnue par tous, celle du mérite et de la vertu.

— Et votre opinion sur la soumission de l'Église à la société civile?

— Je constate qu'il en est résulté l'établissement d'une sorte d'athéisme officiel, ce qui semblerait déplorable même à mon Vicaire Savoyard... Nous sommes bien seuls, n'est-ce pas? et il n'y a pas ici de conseiller municipal, qui, s'il nous entendait, « désaffecterait » nos tombeaux et ferait pour de bon, cette fois-ci, enfouir nos restes dans quelque terrain vague... Eh bien, je vous dirai tout bas que depuis qu'on a détruit, par tous les moyens possibles, la foi religieuse dans le peuple français, il est beaucoup moins moral et beaucoup plus malheureux.

— Reste à examiner les avantages de la liberté de la presse, dit alors Voltaire, et ceci me regarde; car je suis, en un certain sens, le père du journalisme. Or la presse ressemble à mon œuvre, que je juge aujourd'hui, sévèrement. J'y ai tout dit, et, surtout, je m'y suis contredit. On y trouve, par-ci par-là, une page où vibrent la vérité et la justice, mais l'on peut y recueillir aussi une remarquable collection d'injures, de mensonges et d'obscénités.

— Voltaire, mon ami, vous avez pendant

toute votre vie, prêché la tolérance... Eh bien, apprenez que, l'été dernier, on a donné la croix à un maire qui a fait disperser par la gendarmerie une procession de petites communiantes... Qu'en dites-vous?

— Rousseau, mon camarade, vous eûtes toujours de grandes prétentions à la morale, et vous vouliez décider les duchesses en falbalas à nourrir elles-mêmes leurs enfants... Eh bien! sachez que, maintenant, nous avons de belles féministes qui impriment tout cru que l'allaitement maternel doit être considéré comme un reste de barbarie... Que vous en semble?

Ici les deux philosophes se regardèrent, comme disent les bonnes gens, entre quatre-z-yeux, puis s'écrièrent l'un après l'autre :

— O Rousseau, la Révolution que nous avons préparée n'aurait-elle pas, par hasard, fait banqueroute?

— O Voltaire, la Déclaration des Droits de l'Homme, qu'on a puisée dans nos ouvrages, ne serait-elle qu'une mystification?

— Ce qu'il y a de plus grave, reprit le défenseur de Calas, ce n'est pas que nous nous posions des questions pareilles dans ce souterrain

solitaire, en ombres désabusées que nous sommes, mais c'est que beaucoup d'intelligences, éprises de justice absolue, se les adressent impérieusement à elles-mêmes, et se désespèrent, et se dégoûtent de toutes les solutions médiocres et évasives que leur proposent les politiciens, et concluent carrément par l'anarchie.

— A qui le dites-vous? continua l'ancien amant de Mme de Warens. J'en suis assez affligé; car c'est dans mes écrits que les gens dont vous parlez ont trouvé des arguments. N'ai-je pas lancé, un jour, ce beau paradoxe, que, toute société étant fondée sur l'usurpation des uns et sur la lâcheté des autres, toute société est mauvaise? De sorte qu'aujourd'hui, ayant renoncé à toutes mes chimères, j'ai le chagrin de voir les anarchistes les plus impatients allumer la mèche de leur bombe avec un feuillet arraché au *Contrat Social!*

Voltaire et Rousseau auraient sans doute longtemps continué leur conversation, si, alors, un bruit de pas ne s'était fait entendre dans le lointain de la crypte. C'était un des violateurs de tombeaux qui avait oublié son parapluie et qui revenait le prendre, accompagné du gardien. Et, comme les purs esprits, ainsi que nous l'avons dit

plus haut, n'aiment pas à se compromettre avec les simples mortels, les deux ombres se vaporisèrent en une seconde et disparurent comme par enchantement.

6 janvier 1898.

SAINT VINCENT DE PAUL

Si, pour changer de conversation, — car, en vérité, nous sommes, en ce moment, gorgés de choses violentes et haineuses, et jusqu'à la nausée, — si donc, comme on purifie l'atmosphère d'une chambre en brûlant du sucre, nous parlions un peu d'un brave homme! Voulez-vous?

Le *Saint Vincent de Paul*, que vient de publier M. Emmanuel de Broglie, nous en fournit précisément l'occasion.

Il existe déjà, vous vous en doutez bien, sur cet admirable serviteur de Dieu et des pauvres, de nombreux et importants ouvrages, et l'on en pourrait garnir plusieurs rayons d'une bibliothèque. Cependant, M. Emmanuel de Broglie a pensé qu'il n'était pas inutile d'écrire, sur ce beau sujet, un

récit simple et court, mais émouvant et substantiel, et il y a tout à fait réussi. Son petit volume — qu'on trouve chez l'éditeur Victor Lecoffre — offre cette originalité que, sous une forme très pure et très distinguée, il s'adresse à tous, au grand public. C'est au peuple directement qu'est destinée cette histoire de son grand ami.

Constatons-le avec joie. Malgré tout ce qu'on a pu faire pour inspirer à la foule le mépris de la religion et la haine de ses ministres, saint Vincent de Paul est toujours resté populaire. Les gens en blouse demeurent fidèles à ce bonhomme en soutane; et l'insolent voyou qui vient d'imiter le croassement du corbeau en passant à côté d'un ecclésiastique, s'attendrira, un instant après, s'il aperçoit, à la devanture d'un marchand de bric-à-brac, la gravure où Vincent de Paul est représenté dans une rue de Paris, par un temps de neige, ayant déjà recueilli un enfant abandonné dans un pan de son manteau et se penchant pour en ramasser un second dans l'angle d'une muraille.

Il est trop facile, hélas! d'égarer l'esprit du peuple; mais il est heureusement moins aisé de corrompre son cœur. Pourquoi n'est-il pas possible de mettre cette nouvelle vie de saint Vincent de

Paul sous les yeux de tous les prolétaires? Ils apprendraient dans ce petit livre, je veux le croire, à comparer les promesses jamais réalisées dont les bercent leurs ambitieux flatteurs, et les bienfaits solides et durables qu'ils doivent au grand chrétien.

Ces bienfaits sont aussi nombreux que variés, et l'on peut affirmer hardiment que, en matière d'institutions charitables, on n'a rien créé de nouveau depuis saint Vincent de Paul.

J'en donnerai quelques preuves.

Nous sommes fiers, et avec raison, de notre œuvre de l'hospitalité de nuit, œuvre très récente, comme on sait, et j'ajouterai, œuvre très insuffisamment développée, puisque les malheureux qui ne savent où coucher n'ont encore à leur disposition, dans l'énorme Paris, qu'un très petit nombre de refuges, et toujours situés dans des quartiers excentriques. Or, Vincent de Paul avait déjà ouvert, non seulement dans la capitale, mais dans plusieurs villes de province, des asiles pour les passants, où on leur donnait à souper et à coucher, et le lendemain matin « deux sous pour continuer leur route ».

N'allez pas non plus vous imaginer que nos

œuvres d'assistance par le travail datent d'hier. Chaque fois qu'il installe une de ces maisons qu'il appelle des « charités », non seulement Vincent de Paul recommande de séparer avec soin les pauvres valides qui peuvent travailler des infirmes qui en sont incapables, mais il veut qu'on ouvre là des ateliers où les enfants, les convalescents et même les hommes en bonne santé trouvent une besogne facile et gagnent leur vie.

Philanthropes contemporains, apprenez encore que Vincent de Paul alluma bien avant vous des fourneaux économiques. Et toi, Petit-Manteau-Bleu, sache que tu n'as pas été le premier à distribuer des soupes.

D'ailleurs, on ne sait ce qu'on doit le plus admirer, dans les œuvres établies ou rêvées par saint Vincent de Paul, de l'ardente charité qui en inspire le dessein ou du génie pratique qui préside à leur règle.

En veut-on un exemple? S'il est un abus scandaleux, c'est assurément l'exploitation de l'enfance, et l'on sait trop que, dans certaines industries et dans certains commerces, les apprentis et les jeunes employés, qui rendent déjà de grands services, ne reçoivent, pendant plusieurs années,

qu'un salaire dérisoire. L'État a bien fondé, pour combattre cet abus, des écoles professionnelles; mais, sauf quelques favorisés, les enfants doivent y payer une pension.

Dans les ateliers de saint Vincent de Paul, la question était fraternellement résolue. On y entretenait et on y instruisait pour rien les apprentis, à la seule condition qu'ils s'engageassent à instruire à leur tour gratuitement, quand ils sauraient leur métier, les enfants pauvres qui les remplaceraient.

Ces œuvres d'hospitalité et de travail n'ont pas survécu à leur fondateur, et la bienfaisance a attendu deux cents ans avant de les reprendre assez timidement et avec un succès médiocre. Elles n'étaient, du reste, qu'une faible partie de la prodigieuse entreprise de ce vieillard en soutane râpée et en vieux chapeau, qui passait au milieu du respect et des bénédictions de tous.

Le « bon Monsieur Vincent », si peu prestigieux d'aspect et de mœurs si rustiques, fut, en effet, pendant plus de la moitié de sa très longue existence — il mourut âgé de quatre-vingt-quatre ans — quelque chose comme le ministre tout-puissant de la charité en France. Il dépensait des millions,

il construisait des édifices imposants, tels que la Salpêtrière et les Incurables. Il commandait à des phalanges de prêtres et de religieuses. Il était présent, soit en personne, soit par la pensée, partout où l'on secourait les pauvres, où l'on recueillait des orphelins et des nouveau-nés jetés à la borne, où l'on soignait les malades, où l'on instruisait les enfants, où l'on consolait les prisonniers, où l'on veillait sur les fous, partout en un mot où l'on faisait du bien.

Il avait enrôlé dans son armée de la bienfaisance non seulement la reine, les grands, toute la cour, mais aussi les gens des faubourgs et de la campagne. Aux uns il demandait de l'or, aux autres leur bonne volonté. Un jour, pour aider ses Dames de Charité dans leurs visites aux malheureux, il engageait quelques filles des champs, quelques servantes ayant le cœur chrétien, et partait de là pour instituer la sainte et admirable famille des Sœurs Grises, qui sont aujourd'hui, au nombre de vingt mille, répandues dans le monde entier.

Son action s'étendait sur tout le royaume. Au premier appel, il prenait son vieux manteau de voyage, pour aller dans une province lointaine prêcher une mission devant des paysans ou visiter

un bagne. La guerre éclatait-elle, répandant les deuils et la misère? C'était lui qui trouvait et distribuait les secours. Et cette prodigieuse besogne de charité ne suffisait pas à son zèle. Il était à la tête de la renaissance religieuse qui illustra le dix-septième siècle. Il fondait, avec M. Ollier, l'œuvre des séminaires, et, seul, celle des Missions, envoyant ses Lazaristes dans toute la France et jusqu'en Barbarie, comme on disait alors, chez les Infidèles, pour leur porter la parole de Dieu.

Tout cela avec une bonne humeur, une modestie, une simplicité délicieuses.

Ce directeur de tant d'œuvres et de tant d'âmes, ce chef accablé de soucis et d'occupations, ce grand personnage, en somme, que consultaient les rois et les premiers ministres, n'oublia jamais que le plus noble devoir du prêtre est de servir les pauvres et de toucher de ses propres mains ces « membres souffrants » de Jésus-Christ; il se souvint aussi toujours qu'une des plus touchantes vertus du chrétien est l'humilité. En quittant une compagnie aristocratique à laquelle il venait de recommander ses enfants trouvés, Vincent de Paul allait voir, dans une des horribles prisons d'alors, les galériens déjà rivés à la chaîne, non seulement pour

les exhorter à la résignation, mais pour les soulager dans leurs souffrances physiques, poussant la bonté jusqu'à enlever la vermine dont ils étaient couverts. Et, dans sa maison de Saint-Lazare, où il logeait les prêtres en retraite, on l'a vu, peut-être le matin même du jour où il devait aller au Louvre s'asseoir au conseil de la régente, décrotter les souliers de ses hôtes, le nombre des domestiques n'y suffisant pas.

Je sais bien que nous avons « laïcisé » tout cela, et que de tels actes, bons pour un saint, provoqueront plus d'étonnement que d'admiration même chez les meilleurs d'entre nous, dont la pitié est tiède et passagère et dont la modestie est rarement de bon aloi. N'importe, on ne saurait trop redire que, en fait de charité, il n'y a encore de solide et de bon teint que la charité chrétienne; et puis, je tenais à remercier M. Emmanuel de Broglie de m'avoir fait passer quelques si bonnes heures en compagnie de saint Vincent de Paul; car cet homme-là est tout de même plus intéressant que la belle madame d'un certain âge, qui, lorsqu'elle a fondé quelques lits dans les hôpitaux, veut être décorée comme un vieux brave, ou que le banquier milliardaire qui n'a qu'un ordre de Bourse à donner

pour empocher un monstrueux bénéfice, et qui, lorsqu'il fait, par prudence, quelque largesse aux pauvres, l'annonce à son de trompe dans tous les journaux.

13 janvier 1897.

LA FÊTE DE JEANNE D'ARC

Nous allons donc avoir — est-ce bien sûr? — une fête de Jeanne d'Arc, j'entends une fête périodique et officielle, car maintes fois dejà l'Église de France honora le souvenir de l'héroïne par de pompeuses et touchantes cérémonies.

Comme il ne saurait être question, sous peine d'intolérable ridicule, de « laïciser » la bonne Lorraine, « qu'Anglois bruslèrent à Rouen », les fêtes seront en même temps patriotiques et religieuses. Il y aura, sans doute, le matin, messe solennelle à Notre-Dame; dans l'après-midi, revue de l'armée de Paris; et, le soir — la date choisie est en mai — après avoir chanté les cantiques de la Vierge, auxquels on ajoutera bien une

belle prière pour Jeanne, les fidèles du Mois de Marie se dirigeront vers le feu d'artifice.

Il faut nous réjouir de cet heureux accord. Nous n'avons pas si souvent l'occasion de voir tous nos compatriotes vibrants d'un sentiment unanime; et en est-il un plus vibrant, plus profond, que notre vénération attendrie pour Jeanne d'Arc?

C'est un culte, à proprement parler, que nous avons voué à l'humble paysanne de Domrémy, qui, agenouillée dans le verger de la maison paternelle, à l'ombre du clocher de l'église, ne songeait qu'à la « grande pitié » qu'il y avait alors dans le royaume de France et prêtait l'oreille aux voix mystérieuses qui lui annonçaient que Dieu l'avait choisie pour chasser les envahisseurs. Elle représente et symbolise pour nous l'inébranlable espérance dans le triomphe définitif de la patrie; et plus nous sommes malheureux et attristés dans notre vie nationale, plus le souvenir de Jeanne d'Arc nous devient cher.

Nous traversons des temps bien laids et bien sombres. Vaincus, il y a vingt-sept ans, après une résistance qui fut honorable et obstinée, mais —

avouons-le franchement — peu glorieuse, nous ne sommes pas sortis, comme on aurait pu l'espérer, meilleurs et plus sages de cette cruelle épreuve. Non seulement nous n'avons pas fait le moindre effort pour reconquérir nos frontières perdues, mais, dans notre pays diminué et se résignant à la défensive, nous n'avons pas su établir la prospérité, l'ordre et la concorde. L'avenir jugera très sévèrement, — j'en ai la ferme conviction, — ce quart de siècle de notre histoire, où retentirent seulement tant de paroles stériles. Mais l'heure présente est particulièrement sinistre; et tout Français digne de ce nom songe en ce moment avec épouvante, devant le spectacle des discordes fratricides qui nous menacent pour demain d'un cataclysme social, à nos ennemis qui se réjouissent et à notre unique allié qui, peut-être, s'inquiète et perd confiance.

Dans notre angoisse, nous reprenons pourtant un peu de courage en tournant nos regards vers le passé, en nous rappelant que notre pays a connu de bien pires détresses; et c'est une consolation pour nous de voir, au fond des sanglantes ténèbres du quinzième siècle, dans une France épuisée par cent ans d'invasion et de guerre, surgir cette pure

et radieuse figure de la Pucelle, qui n'eut qu'à brandir l'éclair de son épée pour éblouir et consterner les ennemis et pour ramener et fixer la victoire dans nos rangs. Quand on considère l'état lamentable du royaume, au moment de l'apparition de Jeanne d'Arc, et quand on constate que peu d'années après, à la fin du règne de Charles VII, les Anglais n'avaient plus, en France, que la seule place de Calais, on demeure accablé d'admiration et l'on refuse aux plus pessimistes le droit de désespérer d'un pays où a pu s'accomplir un tel miracle.

J'ai dit le mot et je le maintiens; car rien de pareil n'existe dans l'histoire d'aucun peuple. Je viens de relire, dans Michelet — qui n'est point suspect de mysticisme — le récit de cette prodigieuse aventure; et plus j'y réfléchis, plus j'y découvre une intervention surnaturelle.

Un miracle! Naguère encore, en prononçant ce mot, j'aurais sottement haussé les épaules. Parce que je n'ai jamais vu, de mes yeux vu, se produire un miracle, je niais tout, au mépris de cette vérité élémentaire que, s'il est un Dieu — et de son existence je n'ai jamais douté — s'il est un Dieu tout puissant, créateur des choses

visibles et invisibles, il est supérieur aux lois du monde physique, son ouvrage, et que rien ne lui est impossible. Maintenant mon orgueil a rendu les armes. Un jour, j'ai senti sur mon front le souffle de la mort, et en moi se sont réveillés l'horreur du néant et le besoin d'une vie éternelle. Alors, j'ai relu l'Évangile. Je l'ai lu comme il faut le lire, avec un cœur simple et confiant, et, dans chaque page, dans chaque mot du livre sublime, j'ai vu resplendir la vérité. Et je crois fermement aujourd'hui à tous ces miracles, d'ailleurs racontés, décrits, attestés par les évangélistes avec une sûreté et une précision de détails où éclate la plus évidente et la plus complète sincérité.

Oui, Jésus a rendu l'ouïe aux sourds, la vue aux aveugles, le mouvement aux paralytiques, la vie aux trépassés. Il a répandu en prodigue, pendant son court passage en ce monde, ces bienfaits merveilleux pour prouver qu'il était le Fils du Dieu vivant et pour fonder la religion qui, depuis dix-neuf cents ans, donne la paix de l'âme à tous les hommes de bonne volonté. Cette foi en Jésus-Christ que j'ai retrouvée, — car mon enfance fut chrétienne, — je veux la garder

en moi et désormais l'augmenter sans cesse, constamment, patiemment, sans me décourager aux heures de défaillance. Car si, parfois, je chancelle et j'ai peur, comme saint Pierre, en marchant sur les flots, vous voyez pourtant que je vous obéis, Seigneur, et vous êtes là pour me soutenir!

Cette force miraculeuse qui émanait de la personne de Jésus, quand il était parmi nous, il l'a communiquée à ses disciples. Il peut toujours la donner à ses élus, dans une proportion moindre, sans doute, mais encore surnaturelle; et je crois reconnaître le signe de cette puissance supérieure dans la mission et dans les actes de Jeanne d'Arc.

Quoi qu'en pensent les esprits forts d'hôpital et les philosophes de clinique, il ne s'agit point ici de maladie nerveuse. Toutes les paroles de Jeanne qui nous ont été transmises respirent la plus ardente pitié, mais sont empreintes aussi d'un bon sens exquis, d'une raison parfaite. En elle, rien d'une hallucinée. Elle a des apparitions, elle entend des voix; mais « monsieur Saint-Michel » et « madame Sainte-Marguerite » lui parlent un langage très clair, lui donnent des

ordres formels : quitter son pays et sa famille, aller trouver le Dauphin, délivrer Orléans, mener le roi à Reims et l'y faire sacrer. Et cette entreprise, impossible, absurde, — si l'on songe à ce qu'est la pauvre enfant, — elle l'exécute avec une persévérance et un courage qui sont, en vérité, surhumains.

Certains actes de la Pucelle tiennent encore, positivement, du miracle. Elle va droit au roi qu'elle n'a jamais vu et qui se dissimule dans une foule de trois cents gentilshommes. Elle commande qu'on aille lui quérir une épée cachée sous un autel, dans une église et dans un pays qu'elle ne connaît pas. Elle manifeste, de plus, son don de prophétie. Non seulement elle prédit le succès de sa mission, mais, après le sacre, quand on veut qu'elle continue à guerroyer, elle n'y consent qu'avec répugnance — car ses « voix » ne lui ont rien ordonné de plus que de faire sacrer le roi — et elle prévoit dès lors les malheurs qui la menacent, annonce sa mort prochaine.

Incrédules qui souriez au seul mot de miracle, faites attention à ceci : toute la vie de Jeanne d'Arc en est un.

Sa sainteté, d'ailleurs, est, pour ainsi dire,

contagieuse. Les capitaines qui combattent auprès d'elle, Dunois, Xaintrailles, La Hire, hommes de sang, de pillage et de débauche, deviennent, à son contact, bons, pieux et chastes; et il en est de même de leurs rudes soldats.

Ce n'est pas, je l'espère, manquer de respect aux Saintes Écritures que de se les rappeler, à chaque instant, en lisant l'histoire de Jeanne d'Arc. Quand Dieu lui donne sa redoutable mission, elle obéit sur-le-champ, sans hésiter, comme Marie à l'ange Gabriel. Elle semble dire, elle aussi : *Ecce ancilla Domini*. A Poitiers, interrogée par les subtils théologiens qui craignent qu'elle ne soit une sorcière, elle a réponse aux questions les plus embarrassantes, les plus dangereuses, et, à son tour, comme l'adolescent de Nazareth dans le sanhédrin, elle confond les docteurs. Quand, avec son bâton, elle chasse les ribaudes qui suivent l'armée, je reconnais le geste de Jésus brandissant des lanières sur les changeurs et les marchands de bestiaux et de colombes indécemment installés dans l'enceinte du temple.

Comment, surtout, ne pas évoquer les scènes de la Passion, devant la captivité, le procès et le supplice de Jeanne? Elle aussi, elle est vendue

et reniée. Comme dans la main de Judas, l'or de Winchester a sonné dans la paume du sire de Ligny, qui dispose d'elle comme de sa prisonnière de guerre et qui, en l'abandonnant au duc de Bourgogne, la livre effectivement aux Anglais; et, par une lâcheté aussi coupable que celle de Pierre dans le corps de garde du prétoire, celui qui détourne les yeux et ne semble plus la connaître, quand elle est en péril de mort, est ce roi Charles à qui elle a rendu son royaume.

La suivrons-nous dans toutes les stations de son calvaire? L'évêque de Beauvais vous semble-t-il moins hideux que Caïphe?...

Mais n'insistons pas sur le crime de Rouen; car il fait honte, hélas! à deux grandes nations; car si l'Angleterre le commit avec perfidie et férocité, le roi de France en fut complice par son ingratitude; et l'épaisse et noire colonne de fumée qui s'éleva, le 30 mai 1431, de la place du Vieux-Marché, souilla en même temps les léopards et les fleurs de lys.

Une fête de Jeanne d'Arc! Certes, nous applaudissons.

Ce jour-là, sous le ciel du printemps, le peuple se réjouira, en songeant avec fierté que le même

sang que le sien a coulé dans les veines de la pure, de l'intrépide bergère de Domrémy.

L'armée fera le salut des armes à la statue de la Pucelle bardée de fer, et les drapeaux s'incline-ront devant l'image de la jeune fille, morte à dix-huit ans, qui porta avec tant de vaillance et planta si haut sa bannière libératrice.

Quant à nous, les chrétiens, nous irons nous agenouiller devant la Croix que la pieuse victime baisait avec tant d'ardeur sur son bûcher, et nous demanderons à Jeanne, vierge, sainte et martyre, de prier Dieu pour la grandeur et pour la gloire de la France!

3 février 1898.

LES CENDRES

Dans le cimetière d'Elseneur, Hamlet, après avoir rejeté avec un « pouah! » de dégoût le crâne du pauvre Yorick, poursuit le cours de ses funèbres rêveries, et, par l'imagination, il accompagne la poussière d'Alexandre le Grand jusqu'à ce qu'il la trouve bouchant la bonde d'une barrique.

« Voici, dit-il à Horatio, à quoi nous arrivons : Alexandre mourut, Alexandre fut enterré, Alexandre retourna en poussière; la poussière est de la terre, de la terre nous tirons l'argile, et pourquoi cette argile en laquelle il fut converti, ne serait-elle pas employée à fermer un baril de bière? L'impérial César, mort et retourné en terre glaise, bouche peut-être un trou pour nous préserver du vent. Oh! dire que cette poignée de terre qui

tenait le monde sous son obéissance, rapièce peut-être un mur pour fermer passage à la bise d'hiver! »

Ces pensées que Shakespeare prête au mélancolique prince de Danemark sont de celles dont il est permis de se souvenir, en ce premier jour du Carême, où le prêtre trace, avec de la cendre, une croix sur le front de tous les fidèles, en adressant à chacun d'eux ces paroles : « Souviens-toi, ô homme, que tu es poussière et que tu retourneras en poussière. »

Cérémonie d'un symbolisme admirable, comme toutes celles de l'Église, d'ailleurs! Elle n'a pas seulement pour but de nous rappeler que la vie est brève, la mort prochaine, et que le peu qui restera de nous, eussions-nous été des conquérants fameux et de puissants empereurs, servira peut-être un jour à boucher la lézarde d'une muraille ou la bonde d'un tonneau, — encore que cette vérité banale soit toujours utile à redire et salutaire à méditer. Les cendres répandues sur la tête du chrétien ont une autre signification. Elles lui recommandent d'être humble, quand il songe au mérite qu'il peut avoir, à la place, si considérable qu'elle soit, qu'il occupe dans le monde, aux

bonnes actions même qu'il a pu faire. Elles lui ordonnent aussi de réparer le mal qu'il a commis ou, tout au moins, si la faute est irrémédiable, de la regretter amèrement, et de toutes les forces de son âme.

Même en dehors du sentiment religieux, même pour celui qui n'attend du tombeau qu'un anéantissement définitif, ce sont deux beaux états de l'âme que l'humilité et le repentir. Car, à moins de vivre comme une brute, pour la seule satisfaction de ses appétits, l'homme exige de lui-même un progrès moral, désire devenir plus sage et meilleur. Toujours il s'imagine y réussir, et c'est la prétention des vieillards d'avoir été instruits et perfectionnés par l'expérience. Ils se consolent ainsi — peu et mal — de leur décadence physique et se félicitent de l'empire qu'ils ont pris sur leurs passions, alors que, souvent, — il faut bien le dire, — ils ne sont que vaincus par la fatigue de leur sensibilité. En somme, chez les meilleurs d'entre nous, l'amour-propre et la vanité décroissent avec les années, et le regret augmente des actions mauvaises dont nous nous sommes rendus coupables.

Méfiez-vous de l'homme mûr qui répète sans cesse : « Je puis marcher la tête haute... Je n'ai

rien à me reprocher. » Il est possible qu'il ait toujours satisfait aux lois de la probité et même à celles de l'honneur, telles que la société les a fixées. Mais devant sa conscience intime, il ment, ou du moins, il révèle, avec une pitoyable ignorance de lui-même, une âme dépourvue de scrupules, un cœur sans délicatesse et sans vraie bonté.

Car aucun de nous n'a le droit de lever le front avec tant d'assurance et de se proclamer irréprochable. Aucun de nous ne peut considérer son passé sans y découvrir bien des torts envers autrui, bien des défaillances en présence du devoir. Tous nous avons commis de graves fautes, sinon par perversité, au moins par égoïsme, par admiration et amour de notre chère personne. Oui, tous, même les plus purs. Et ce sont les plus purs, que ces importuns souvenirs font souffrir davantage.

Donc, aux yeux du croyant que soutient une sublime espérance, aussi bien qu'à ceux de l'incrédule — j'entends celui pour qui la vie morale existe — un sens profond se dégage de cette cérémonie des Cendres, qui rappelle à l'homme que la mort le menace sans cesse et qu'il doit souvent s'examiner et se juger, humblement, sévère-

ment, avec un esprit de pénitence et de réparation.

L'humilité est une grande, une très grande vertu. Seule, elle est capable de rapprocher les distances que la nature et les lois mettent entre les hommes : car elle inspire aux supérieurs la douceur et la charité, et aux inférieurs le respect et l'obéissance. Seule, elle peut atténuer et rendre plus légères les inévitables injustices de la vie et de la société, détruire, chez les forts, l'instinct de tyrannie et, chez les faibles, l'instinct de révolte. Mais combien ils deviennent rares, les humbles de cœur! Et qu'il est triste d'assister, comme aujourd'hui, au stérile et misérable triomphe de l'orgueil et de l'envie qui réclament l'absurde égalité de tous devant les jouissances.

Hélas! L'égalité absolue n'existe que dans la mort. Et quand je lis ce mot si décevant « égalité » au front de tous nos monuments, j'en arrive à regretter la sombre sagesse du moyen âge, qui peignait sur les murailles un squelette jouant du violon, avec un fémur pour archet, et menant au même abîme le roi couronné, le pape avec sa tiare, le capitaine armé de toutes pièces, la belle dame souriant à son miroir, le docteur chargé de gros livres, le paysan avec sa bêche et sa pioche,

l'ouvrier son marteau sur l'épaule, et le loqueteux clopinant sur ses béquilles.

Oui, une « Danse des morts » moderne, une farandole macabre au goût du jour, cela ne serait pas inutile et nous ferait un peu réfléchir sur quelques-unes de nos chimères et de nos vanités. Elle n'aurait pas, je le crains fort, la valeur artistique de la fresque peinte, à Bâle, par Hans Holbein, dans le cloître des Dominicains; mais, en revanche, nous pourrions multiplier la philosophique image au moyen de l'affichage et des impressions polychromes.

Ne peut-on se figurer, placardée sur tous les murs de Paris, une composition aux vives couleurs, au dessin sommaire, dans laquelle on verrait la Mort, élégante et maigre, avec son crâne chauve, ses yeux caves, son nez pincé et ses côtes en brandebourgs, soufflant dans un tibia en guise de flûte et conduisant à la tombe et à l'éternel oubli les représentants de la société contemporaine? Ne reconnaîtriez-vous pas aisément, dans cette sinistre procession, Rothschild et son milliard, Eiffel et sa tour, un prolétaire lisant le journal qui lui promet, pour demain, la fin de ses misères, un député brandissant son chèque, un

anarchiste avec sa bombe sous sa blouse — et même un académicien en habit brodé de palmes vertes, armé de son glaive inoffensif et portant sous son bras ses œuvres complètes en plusieurs tomes?

Mais j'ai tort de plaisanter, en ce jour qui nous invite aux pensées sévères; et, d'ailleurs, mieux que l'épouvantail un peu puéril de la Danse macabre, n'avons-nous pas, pour nous rappeler combien la vie et l'œuvre de l'homme sont peu de chose, cette fête, si imposante dans sa funèbre simplicité, que l'Église célèbre le mercredi de la Quinquagésime?

C'est dans un quartier populaire, dans une église de faubourg, à l'une de ces messes très matinales où ne se rencontrent que de très pauvres gens, que je voudrais conduire, pour y voir donner les cendres, un homme d'aujourd'hui, un incrédule, — hélas! presque tous le sont, — en qui je sentirais un amour sincère du peuple.

Sous la voûte faiblement éclairée par les cierges de l'autel, il ne trouverait là que peu de monde et du tout petit monde, — car on les compte, dans les classes laborieuses, ceux à qui l'on n'a pas encore ravi les consolations de la prière. Des

ouvrières, des servantes agenouillées auprès de leur panier, quelques vieilles gens, et quatre ou cinq artisans à la figure campagnarde, récemment arrivés de leur village, écoutant l'office avec leur sac d'outils à leurs pieds, telle serait la modeste assemblée.

L'ami des travailleurs reconnaîtrait en ceux-ci les doux, les simples, les « pauvres en esprit », les préférés de Jésus enfin, ceux à qui il a promis et il réserve une place choisie dans son royaume. Le spectateur serait ému. En voyant répandre sur leur front cette poussière qui, selon le mot d'Hamlet, contient peut-être un atome d'Alexandre et de César, et présente, en quelque sorte, l'image de tant de civilisations détruites, de tant de peuples disparus, il se souviendrait que l'histoire n'est qu'un long cri de douleur, que partout et toujours le sort des faibles et des petits fut à peine supportable, et qu'ils n'ont jamais trouvé de meilleur soulagement à leurs souffrances qu'en levant les yeux vers le ciel.

Dans cette atmosphère religieuse, devant ces pauvres gens en prière, l'incrédule se dirait alors, je suppose, que ce fut une folie et un crime de combattre, chez les humbles, la foi qui les faisait

s'aimer les uns les autres et espérer en un Père Céleste. Il penserait à l'Évangile, à ce livre unique au monde, qui a changé l'âme de l'univers et qui a, depuis dix-neuf siècles, inspiré les vertus les plus pures et donné la paix du cœur à d'innombrables chrétiens. Et alors — qui sait? — considérant l'œuvre prodigieuse de Celui qui parla sur la montagne et qui mourut sur la croix, et s'affirmant que la bouche d'où tombèrent tant de vérités éternelles n'a pas pu mentir, il croirait en Jésus-Christ, fils de Dieu tout-puissant, du Dieu aux yeux de qui les planètes et les étoiles sont moindres que les grains de cette poudre distribuée par le prêtre, du Maître éternel qui, au fond du mystère infini, règne sur une poussière de mondes et sur une cendre de soleils !

24 février 1898.

RENAISSANCE CHRÉTIENNE

Qu'un assez grand nombre d'esprits, dégoûtés par le grossier réalisme du monde moderne et se révoltant à la fin contre leur propre raison qui ne peut qu'élargir et reculer indéfiniment les limites du mystère sans jamais l'atteindre et le pénétrer, aient été pris d'un besoin éperdu d'idéal et de foi et soient revenus d'eux-mêmes et librement à la religion de Jésus, à sa sublime morale et à ses fortifiantes pratiques, c'est là un fait qui n'est plus niable.

Un de mes amis, charmant poète au cerveau plein de rêves métaphysiques, qui s'est fait une doctrine pour lui tout seul — une sorte de bouddhisme, autant que j'ai pu comprendre —

m'avouait tout récemment sa déroute philosophique.

« Oui, me disait-il, j'ai passé dix ans de ma vie à me persuader que tout n'était qu'illusion et néant, et mon système marchait à merveille... Mais, l'autre jour, quand ma petite fille était si malade, je me suis mis tout simplement à implorer un Dieu bon, un Père céleste, qui pouvait me la conserver en ce monde ou, tout au moins, me la rendre dans l'autre. »

Dès aujourd'hui, je le considère, celui-là, comme une recrue assurée et prochaine pour la grande famille du Christ. Et bien d'autres y rentreront. Car il faut que l'athéisme officiel s'y résigne. On commence à déserter ses écoles de mensonge, où il n'y a rien pour le cœur. On s'aperçoit enfin qu'elles sont en train de peupler la France d'orgueilleux et de désespérés, et, de toutes parts, des signes éclatants nous permettent de présager une victorieuse Renaissance de l'Idée chrétienne.

C'est, par exemple, bien plus qu'une indication et qu'un symptôme, c'est — tranchons le mot — un acte de foi que vous trouverez dans les paroles prononcées, à Besançon, il y a peu de jours, par

M. Ferdinand Brunetière. Je ne dis pas « discours », car il s'agit d'un « speech » assez bref, adressé à une compagnie peu nombreuse. Mais il est impossible de dire plus de choses en aussi peu de mots.

Après avoir constaté la débâcle de cette plate philosophie qu'on appelle la « religion naturelle », après avoir établi qu'on ne peut dépouiller une religion de son surnaturel, de son dogme et de sa discipline, après avoir rappelé cette vérité évidente que ce qui nous reste de vertu nous vient, par hérédité ou par éducation, du christianisme, le ferme orateur a encore ajouté, à toutes les raisons philosophiques et morales qui nous ramènent vers la foi, une raison patriotique, en faisant très justement observer que, dans le monde entier, les intérêts du catholicisme et de la France sont étroitement unis ou, pour mieux dire, sont les mêmes.

Il est très regrettable que, distraits par les scandales en quelque sorte périodiques dont nous sommes affligés, nous n'ayons pas prêté plus d'attention à ce discours, véritable modèle d'éloquence concise et médullaire. Tout indique, d'ailleurs, que M. Brunetière développera bientôt le

plan tracé dans cette belle page et nous donnera, sur ce sujet, quelque étude magistrale.

Mais si, dans ce renouveau chrétien, M. Brunetière, par la force et la méthode de son raisonnement, est appelé peut-être à exercer, sur les hommes graves et studieux, autant d'influence qu'un Bonald, les esprits avant tout épris d'art — ils sont très nombreux aujourd'hui — resteront enveloppés et pénétrés d'une atmosphère pieuse, après avoir lu le livre infiniment intéressant et — je me hâte de l'ajouter — profondément sincère de J.-K. Huysmans, *la Cathédrale*.

Si, comme dit le proverbe, qui trouve ici sa juste application, tout chemin mène à Rome, Huysmans a certainement pris par le plus long. Il y a quelques années, un attrait malsain lui faisait étudier les mystérieuses abominations du satanisme; et, à lire de suite *Là-bas* et *En route*, on pourrait croire — si l'on ne savait que le premier de ces deux récits est tout à fait imaginaire — que Durtal, c'est-à-dire Huysmans, courut se réfugier à la Trappe au sortir de quelque Messe noire. Ce qui est vrai, c'est que cet incorrigible dédaigneux, cet homme si difficile à satisfaire en toutes choses, aussi bien en matière de style que de cuisine, en

arriva un jour au dégoût de soi-même. Ce sentiment, qu'il a souvent exprimé avec la plus énergique franchise, devait prendre finalement, dans une conscience scrupuleuse, la forme du repentir. Quiconque se repent éprouve le besoin d'être pardonné; et il n'existe qu'un tribunal où l'indulgence soit infinie et l'absolution parfaite, c'est le confessionnal. Durtal se rua donc dans la pénitence — vous trouverez dans *En route*, sur cette crise d'âme, des pages d'une singulière et pénétrante émotion — et il fut désormais un chrétien.

Or, au cours de ses dévotions, ce chrétien, qui reste un artiste rare et qui se double d'un savant, est positivement tombé en extase devant la cathédrale de Chartres. De là son nouveau livre, presque entièrement consacré à la gloire de la merveilleuse église, ici, transfigurée par les plus extraordinaires caprices d'imagination et, là, décrite avec la méticuleuse exactitude d'un guide.

La Cathédrale est aujourd'hui dans toutes les mains, et je ne suis pas chargé, dans ce journal, de la critique littéraire. Je n'ai donc point à me demander si les juges furent équitables ou non, qui reprochèrent à Huysmans certains mots et certaines comparaisons rappelant trop ses anciens

ouvrages naturalistes, et qui le blâmèrent d'avoir vidé, dans son volume, toutes les étrangetés de sa bibliothèque mystique.

Nous savions bien quel artiste très particulier est Huysmans, à la fois trivial et raffiné, introduisant volontiers un mot cru dans une pensée délicate, grand fouilleur de bouquins où l'on découvre des bizarreries, et n'hésitant jamais à choquer, pourvu qu'il étonne. Ne prendrons-nous donc jamais cette bonne habitude d'accepter un écrivain tel qu'il est, quand nous reconnaissons en lui un tempérament original et un talent supérieur? D'ailleurs, les plus sévères passeront condamnation sur les quelques excentricités un peu trop fortes qui déparent *la Cathédrale*, en y lisant tant de choses vraiment belles sur l'art du Moyen Age, sur l'architecture gothique, sur les vitraux, sur les primitifs, sur la musique sacrée, et aussi tant de scènes d'intérieur d'une bonhomie exquise, tant de tableaux en plein air du pittoresque le plus savoureux. Je vous recommande notamment la messe basse dans la crypte. C'est un petit chef-d'œuvre.

Mais laissons de côté la littérature.

Où Huysmans m'émeut, c'est quand il est

humain; c'est quand, nouveau converti, ayant vécu jusqu'à l'âge mûr presque uniquement par les sens et n'ayant guère employé sa pensée qu'à la pénible, mais si amusante gymnastique des lettres, il souffre d'avoir tant de difficulté à se créer une vie intérieure; c'est quand il déplore, avec des accents d'une poignante sincérité, le peu d'ardeur de sa piété et la sécheresse de son cœur dans la prière.

Je me rappelle, alors, le mot effrayant : « Dieu vomit les tièdes. »

Car je connais de pareilles souffrances, juste punition de ceux qui ne sont épouvantés que sur le tard du vide de leur âme et y cherchent avec angoisse, pour les recueillir précieusement, quelques débris d'espérance et de foi. Hélas! dès la première heure, nous nous sommes éloignés de la Croix; pendant la chaleur du jour, nous avons vécu loin d'elle, et ce n'est que vers le soir que son ombre s'allonge et nous atteint. L'instant, sans doute, est propice, car tout va nous manquer. Nous retournons alors vers cette Croix tutélaire, nous l'embrassons dans un geste de détresse, et nous essayons de prier. Mais nous n'avons pas impunément passé de longues années dans l'indif-

férence des choses éternelles, et il nous semble que les suaves oraisons de notre enfance se flétrissent en passant par nos lèvres impures.

Courage, cependant! Vous avez dit quelque part, mon cher Huysmans, avec ce tour humoristique qui vous appartient : « Il faut que Dieu ne soit pas difficile pour se contenter de gens comme moi! » Et comme moi donc! ajouterai-je. J'ai entendu railler cette parole, que je trouve, au contraire, touchante. Pourtant, elle est trop découragée, et il ne faut pas parler ainsi. C'est manquer de confiance, et tout l'Évangile proteste. Rappelez-vous la femme de Samarie, Marie-Madeleine, les ouvriers tardifs, l'enfant prodigue, la brebis égarée, la préférence accordée au repenti sur le persévérant.

Prions donc, sans jamais douter de l'inépuisable miséricorde. Si arides que soient nos prières, elles ont tout de même leur vertu. Ne sommes-nous pas déjà débarrassés de bien des bassesses et des turpitudes qui nous obsédaient? Ne nous sentons-nous pas moins injustes, plus résignés, plus humbles, et surtout plus charitables?

Où donc ai-je lu, l'autre jour, parmi des malices qui vous étaient adressées, mais dont je

prends ma part, qu'il n'y avait dans notre état d'âme qu'une fatigue de vieux garçons blasés? Et, d'abord, pourquoi pas? Ce n'est pas déjà si mal de vouloir finir proprement; et je ne sais rien, pour ma part, de plus indécent et de plus grotesque qu'un vieux jeune-premier. Les hommes du dix-septième siècle — que vous avez tort de traiter légèrement, mon cher Huysmans, car ce furent de grands chrétiens — avaient cette sage coutume, sur le soir de leurs jours, de se retirer du monde, de mettre, comme ils disaient, un espace entre leur vie et leur mort et de consacrer leur vieillesse à songer à l'éternité. Il n'est pas de fin plus digne. N'avons-nous pas le droit de les imiter?

Pourtant, croyez-moi, il y a autre chose. Un souffle a passé — *Spiritus flat ubi vult* — et des paroles religieuses ont été dites par des bouches d'où l'on ne s'attendait pas à les entendre sortir. Le pauvre Verlaine a commencé. Souvenez-vous des admirables plaintes de repentir qui sont dans *Sagesse*. Plus tard, vous avez écrit vos deux braves et curieux livres. Moi-même, dont l'œuvre ni le passé n'ont rien d'édifiant, j'apporte à mon tour à cet effort chrétien ma chétive contribution. Par un autre chemin, mais vers le même but, voici

que M. Brunetière se met en route; et celui-là, on ne le traitera pas, je suppose, de poète et de névrosé.

Je le demande à tous les esprits sincères. Ce fait n'est-il pas très remarquable — et peut-on n'y voir qu'une rencontre fortuite — que plusieurs écrivains laïcs, tout à fait indépendants et désintéressés, puisqu'ils ne peuvent attendre immédiatement de leur acte que des moqueries et des injures, confessent ainsi publiquement leur retour aux croyances religieuses? Et n'est-ce pas là une preuve manifeste que, parmi tant de ruines accumulées par la banqueroute sentimentale, philosophique, politique et sociale de cette désastreuse fin de siècle, la Foi reste debout, pareille à ces imposantes cathédrales qui, fermes sur leurs assises depuis tant de siècles, attestent la force inébranlable du Christianisme et la permanence de l'Église?

10 mars 1898.

L'ENFANCE ET LA PRIÈRE

J'ai reçu récemment la visite du fils d'un de mes meilleurs et plus anciens amis, qui est sorti récemment du séminaire de Saint-Sulpice et qui vient d'être placé, en qualité de vicaire, dans une très pauvre paroisse d'un de nos faubourgs parisiens.

Brûlant de zèle, ce jeune prêtre se félicite d'être ainsi jeté en plein peuple, en pleine misère, sûr d'y rencontrer plus souvent qu'ailleurs l'occasion d'exercer son ministère de consolation et de charité et fermement résolu à tout faire pour ramener à Dieu le plus d'âmes qu'il pourra ; mais, au lendemain même de son début, il ne lui est déjà plus permis de se dissimuler l'extrême difficulté de sa tâche. Il m'a fait, entre autres, ce

déplorable aveu. Un tiers seulement des enfants nés dans la paroisse dont il est question ont été baptisés, et c'est une minorité encore plus faible qui fréquente le catéchisme et reçoit quelque instruction religieuse.

Il n'y a donc pas à se faire d'illusions. Bientôt, sur ce point de la France très chrétienne — comme sur tant d'autres, hélas! — il n'y aura plus de chrétiens.

Ceux qui s'intitulent libres-penseurs — par antiphrase, à coup sûr, car leur intolérance est célèbre — peuvent être fiers de ce résultat, obtenu en vingt ans. Car il n'y a guère plus de vingt ans, si j'ai bonne mémoire, que le crucifix fut définitivement supprimé du « matériel scolaire », selon la gracieuse expression de je ne sais plus quel gros bonnet municipal, et qu'on lui substitua — du moins, je le suppose, — le tableau des poids et mesures, objet assez superflu, entre nous soit dit, la plupart des petits faubouriens étant destinés à ne connaître que trop tôt et trop bien ce que c'est qu'un litre.

Quant au catéchisme, vous n'ignorez pas qu'on a également proscrit de l'école un tel monument du fanatisme et de la superstition (vieux style), et

qu'on a répandu, à la place de ce livre réactionnaire, dans lequel il n'est guère question que de vertus à pratiquer et de devoirs à remplir, de petits manuels où l'on parle surtout de leurs droits aux jeunes citoyens qui ne savent pas toujours se moucher suffisamment et dont quelques-uns portent encore des culottes fendues par derrière et laissant pendre un bout de linge.

J'ai feuilleté, par curiosité, quelques-uns de ces opuscules; ils se recommandent, en général, par leur insigne niaiserie.

Dans l'un d'eux, au-dessous d'une image où l'on voit un beau monsieur passer, dans son tilbury, près d'un vieux bonhomme en train d'empierrer la route, j'ai lu cette légende : « Devant le suffrage universel, M. ***, malgré sa grande fortune, est l'égal du cantonnier. »

Cette leçon de choses m'a laissé rêveur, car je sais fort bien que, quand ils auront voté l'un et l'autre à leur guise, le monsieur au tilbury continuera de jouir de sa grande fortune et que le cantonnier cassera des cailloux comme auparavant; et je me demande si le catéchisme n'est pas plutôt dans le vrai, le pauvre vieux catéchisme, qui considère bien, lui aussi, M. *** et le cantonnier

comme égaux devant la mort, mais qui conseille au premier d'être charitable, au second de se résigner, combat chez l'un l'égoïsme et l'orgueil, chez l'autre la révolte et l'envie, et instaure, de cette façon, en ce bas monde un peu de bonheur et de justice, en attendant mieux dans l'autre.

Ces réflexions paraîtront, j'en ai peur, tout à fait choquantes et scandaleuses aux délégués cantonaux, qui font la chasse au catéchisme dans le pupitre des écoliers, comme s'il s'agissait d'un livre obscène, et qui, presque tous francs-maçons, connaissant « l'acacia », et ayant vu la « lumière du troisième appartement », sont, à ce qu'il paraît, mieux renseignés que d'humbles chrétiens sur le mystère de la vie et sur la destinée de l'âme humaine. Mais la colère de ces inquisiteurs à rebours ne m'intimidant point, je ne vois pas ce qui pourrait m'empêcher de dénoncer les ravages qu'a déjà causés, dans les classes populaires, l'enseignement laïque, soi-disant neutre, mais en réalité hostile à toute idée chrétienne.

Ces ravages sont abominables, et le renseignement que m'a donné mon ami le jeune vicaire fait frémir. Oui, il est affreux de penser que, dans

un des quartiers les plus misérables de Paris, dans ce milieu où les bienfaits de la religion seraient le plus nécessaires, les deux tiers des enfants ignorent jusqu'au nom de Dieu et n'ont jamais prié.

Parmi tous les spectacles que peut offrir le genre humain, en est-il un plus aimable, plus doux, plus touchant que l'enfant en prières? Sa mère l'a mis à genoux dans son giron, le tient embrassé et joint ses petites mains sous les siennes. Elle lui fait redire, une à une, les paroles de la courte oraison — s'il est tout petit, quelques mots seulement, par exemple, le cri naïf : « Mon Dieu, je vous donne mon cœur! » et, s'il est un peu plus grand, l'admirable texte du « Notre Père » ou le délicieux appel « Je vous salue, Marie! »

Si c'est le matin, l'enfant lève les yeux vers l'azur du ciel, et ces deux puretés se contemplent. Est-ce le soir, près de la lampe voilée, dans la chambre tiède et calme? Alors il semble que, dans l'ombre, derrière la blancheur des rideaux, un ange se tient immobile et assiste, pour aller en témoigner dans le Paradis, à cet adorable acte de foi.

Sans doute, l'enfant ne comprend pas encore

les mots sacrés qu'il prononce, mais il sait que sa mère est heureuse de les lui entendre répéter; il la regarde et la voit sourire, il sent qu'elle l'enveloppe d'une étreinte plus caressante, et près de ce cœur qui bat, près de ce sein qui palpite, dans cette atmosphère, dans ce foyer d'amour et de piété, un instinct religieux s'éveille en lui. Quant à l'heureuse mère, c'est l'instant le meilleur de sa vie que celui où elle présente au bon Dieu son enfant demi-nu, joignant les mains et gentiment agenouillé dans sa petite chemise. Quelle douceur! Elle prie avec lui, pour lui et par lui! Ce sentiment de crainte respectueuse que nous inspire parfois la grandeur de la Divinité, elle ne l'éprouve pas, à présent. Elle est pleine d'abandon et de confiance. Elle est certaine que Dieu exaucera les vœux que lui adresse une bouche si pure; elle ne doute pas que Celui qui est la Force infinie et la Science absolue, ne soit touché par tant d'innocence et de faiblesse. Et puis, il y a une Mère là-haut, la Sainte Vierge, qui est la source de toutes les grâces et qui saura bien obtenir ce que lui demande une autre mère par la voix balbutiante de son enfant!

Oui, vous êtes agréables à Dieu et vous prenez

un sublime essor vers sa gloire, prières de tous les chrétiens ! Hymnes liturgiques chantés par les prêtres, cantiques en toutes langues lancés à pleine voix par l'assemblée des fidèles, harmonieux orages des grandes orgues qui faites tressaillir la nef des cathédrales, chœurs des pèlerins en marche vers quelque sanctuaire qui éveillez les échos des montagnes, pieux sanglots des affligés auprès des tombeaux, plaintes douloureuses des âmes repenties, paroles enflammées de la religieuse ou du moine en extase dans sa cellule, oui, vous montez jusqu'au trône du Tout-Puissant ! Mais, avant tout, il est le Père ; et, dans l'immense, dans l'éternelle rumeur des voix qui le louent et le confessent, il écoute aussi très tendrement, j'en suis sûr, les candides et presque inconscientes prières des petits enfants pareilles à un confus ramage d'oiseaux !

L'homme qui, dans son enfance, sut prier, ne l'oubliera jamais. Les passions et les luttes de la vie, les révoltes de l'esprit et des sens, peuvent le conduire au doute, à l'incrédulité, que dis-je? au pire excès de la négation et du blasphème. Une trace de la foi de son premier âge reste toujours au fond de son cœur, comme les caractères de l'an-

cien manuscrit sur le parchemin d'un palimpseste. Vienne la grande douleur, la profonde détresse — physique ou morale. Oh ! comme il se rappellera tout de suite l'heure si lointaine où, agenouillé dans son berceau, il sentait, près de sa joue, la chaleur du visage de sa mère qui lui enseignait le *Pater* et l'*Ave*. Et, presque toujours, alors, il s'écroulera sur lui-même, se voilera la face de ses mains et poussera ce cri, qui sort naturellement du fond de l'homme : « Mon Dieu, ayez pitié de moi ! »

Ce cri, pour une âme naufragée, — j'en sais quelque chose, — c'est le phare qui luit dans les ténèbres, c'est le port, c'est le salut !

Aussi j'éprouve une véritable colère contre les malfaiteurs qui, pris d'une démence inconcevable, prétendent — eux-mêmes ont forgé le mot — « déchristianiser » la France. Certes, ils n'y parviendront pas. C'est la destinée de l'Église d'être toujours militante en ce monde ; ses périodes de progrès et de décadence ne sont que des mouvements de flux et de reflux, et, en ce moment précis, nous sentons bien tous que le flot monte. Mais est-il, en vérité, une plus mauvaise action que de ravir au peuple la foi et la prière ? Car elles sont

faciles à ces humbles, à ces simples de cœur — c'est même un de leurs privilèges — et ils y trouvent, mieux que nous autres, en qui repousse toujours la mauvaise herbe de l'orgueil, un admirable viatique pour le dur voyage de la vie. Hélas! à l'heure qu'il est, un mal énorme a été fait, il s'aggrave tous les jours, et l'on nous prépare des générations de malheureux qui s'agiteront entre la révolte et le désespoir.

Comment ne pas s'alarmer devant un pareil avenir? Comment ne pas s'indigner surtout, à la pensée que ceux qui concourent à cette œuvre funeste ne sont même pas tous de bonne foi et que tel politicien bourgeois, prêt à voter tout ce qu'on voudra pour chasser Dieu de l'école, s'étonnerait que sa « dame » et sa « demoiselle » n'eussent pas de religion, comme il dit dans son plat langage?

Puisse le fait que je lui signale aujourd'hui — ces innombrables enfants sans baptême, sans ombre de pensée religieuse, — faire un peu rentrer cet homme en lui-même; et si, un soir, dans l'intimité de la famille, il se surprend à s'attendrir devant le tableau — toujours auguste et charmant — de sa femme faisant apprendre à son

dernier né quelque prière enfantine, puisse-t-il rougir de son hypocrisie et songer avec horreur que ce pain de l'âme qu'il accorde aux siens, il l'arrache aux pauvres gens !

24 mars 1898.

CONFIDENCE ET CONFESSION

En écrivant la première phrase de ses *Confessions :* « Je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple, et dont l'exécution n'aura point d'imitateur », Jean-Jacques Rousseau s'est montré — on peut le dire — historien oublieux et mauvais prophète. Car chacun sait que, dans la primitive Église, le pénitent s'accusait à voix haute devant l'assemblée des fidèles, et l'on n'ignore pas non plus que, depuis le fameux livre du philosophe de Genève, une foule d'écrivains n'hésitent pas à livrer au public les plus indiscrets aveux sur leur vie privée et sur leurs sentiments intimes.

Hâtons-nous d'ajouter que, de toutes les révolutions déchaînées par le génie de Rousseau dans la politique et dans les mœurs, celle-ci du moins a

donné quelques beaux fruits. La littérature en fut renouvelée, et cet appel à la sincérité nous a valu des chefs-d'œuvre. Aucun écrit n'est plus intéressant, plus passionnant, en effet, et n'a plus de chances de durée que celui où un homme de bonne foi s'efforce de mettre son âme à nu et de se montrer tel qu'il est. D'ailleurs, il n'y réussit pas aisément. Entre la tête qui se souvient et la main qui tient la plume et doit fixer le souvenir, il y a un espace presque infranchissable où veillent l'amour-propre et la honte. Méfiez-vous des confessions imprimées. On peut, en général, leur appliquer ce qu'on a dit spirituellement de certaines traductions : ce sont de « belles infidèles ». Le portrait du peintre par lui-même est toujours flatté.

Quel courage il fallait, au contraire, au chrétien des temps héroïques, alors qu'agenouillé devant ses frères, il déclarait humblement ses fautes et en demandait pardon ! Disons-le tout bas. C'était trop beau. Nous ne sommes plus dans les catacombes de Rome, et l'Église a très sagement fait d'instituer l'aveu secret, d'exiger de celui qui le reçoit la discrétion absolue, et de placer le prêtre dans l'ombre du confessionnal.

Chez quiconque a le souci d'un perfectionnement moral, l'examen de conscience est un besoin. Dans je ne sais plus quelle comédie, quelqu'un ayant dit cette banalité : « Je ne vais que chez les gens que j'estime », un homme d'esprit lui répond : « Si l'on n'allait que chez les gens qu'on estime, on n'irait presque chez personne, et même il y aurait des jours où l'on ne pourrait pas rentrer chez soi. » Sous cette ironie, il y a une incontestable vérité. Quand nous établissons — et nous le faisons tous, de temps à autre, — le bilan de notre vie, nous découvrons sans peine — et je parle des moins mauvais d'entre nous — beaucoup de pensées, pas mal de paroles et un certain nombre d'actions, dont nous sommes loin d'être fiers. Non seulement, en songeant au peu de bien que nous avons fait, nous pouvons très souvent nous dire, comme Titus, *Diem perdidi*, mais nous nous rappelons aussi bien des mots et bien des actes qui nous font piteusement baisser le nez. Même en dehors de tout sentiment religieux, cette comptabilité morale donne d'excellents résultats. L'homme qui, chaque jour, s'interroge sans faiblesse sur lui-même et se juge avec sévérité, devient rapidement meilleur.

Néanmoins cet examen ne nous suffit pas, et, après l'avoir fait, c'est une véritable nécessité, du moins pour la plupart d'entre nous, de montrer à quelqu'un l'état de notre âme. On a eu grand tort de se moquer des confidents tragiques. A certaines heures graves et douloureuses de la vie, il faut absolument que nous nous épanchions dans le sein d'un Arbate ou d'un Théramène. Nous lui parlons en vile prose, en style pédestre et familier, et non en pompeux alexandrins, voilà toute la différence. Les plus sages — et encore ne le sont-ils pas toujours en agissant ainsi — ne s'ouvrent qu'à un ami dont ils ont mis la discrétion à l'épreuve; mais certains n'hésitent pas à livrer leurs secrets moraux au premier venu, tant ce besoin est dans la nature humaine.

Comment se fait-il cependant que, presque toujours, ces confidences ne nous soulagent point? Ah! c'est que l'homme est plein de contradictions et qu'au moment même où un impérieux instinct le pousse à tout dire avec une entière franchise, il se sent retenu et tiré en sens contraire par un sentiment de crainte et de vergogne. C'est que, même au compagnon le plus sensible et le plus sûr, nous ne montrons la vérité qu'arrangée et incomplète,

en ayant soin de n'oublier aucune circonstance qui nous soit avantageuse ou qui puisse nous excuser. Un jour, le poids d'une faute nous est trop lourd. Nous demandons à un affectueux confident de partager un instant le fardeau. Il nous écoute avec indulgence, nous adresse des paroles de consolation. A quoi bon, si, en le quittant, nous avons la conscience de lui avoir dissimulé quelque chose de notre malice? Nous n'en sommes que plus tristes et plus honteux, et nous avons un remords de plus, celui d'avoir trompé notre ami.

Ces confessions-là ressemblent à celles des faiseurs de livres, qui, comme je le disais plus haut, demandent à être contrôlées.

Vous vous souvenez de la belle page où Rousseau, avec les accents du plus poignant repentir, s'accuse d'avoir, dans son enfance, étant laquais chez Mme de Vercellis, attribué à une jeune servante un larcin qu'il avait commis. Or, les ennemis du philosophe ont prétendu, depuis la publication de son livre, qu'il ne s'agissait pas d'un ruban sans valeur, mais bien d'une cuiller d'argent. Je n'en veux rien croire, car le passage des *Confessions* est vibrant de douleur et de sincérité; et, d'ailleurs, absolument parlant, la faute resterait la

même. Mais, si Jean-Jacques, dans son récit, a vraiment remplacé la cuiller par le ruban, il ne faudrait voir là qu'une preuve du travers commun à tous les hommes de n'avouer un méfait qu'avec toutes sortes d'atténuations et de palliatifs.

Je le répète, il en va de même dans presque toutes les confidences. On n'y dit pas la vérité toute crue, on n'y appelle pas les choses par leur nom. Très rarement, un homme dira en propres termes à un autre homme : « J'ai manqué à la probité!... J'ai trahi mon ami!... J'ai été ingrat!... J'ai été méchant!... J'ai été lâche!... »

C'est ici qu'apparaissent la force et la grandeur de la confession chrétienne.

Malheureux qui chancelles sous le poids accablant de tes mauvais souvenirs, approche et dépose tout respect humain. Tu n'as pas à craindre d'inspirer l'horreur ou le dégoût à l'inconnu, à l'anonyme que tu vas prendre pour confident. D'ailleurs, pour garder ton secret, ses lèvres sont fermées par le sceau sacramentel. Celui qui t'écoute, dans cette logette, ne distingue même pas ton visage; il ne te verra pas rougir. Parle! Avoue-lui toutes tes hontes! Il ne te répondra qu'avec une indulgence paternelle, ne te parlera

que de miséricorde et de pardon. Il exigera, naturellement, que tu répares le mal que tu as fait; mais, s'il est trop tard, si ce n'est plus possible, il se contentera, de ta part, d'une effusion du cœur, d'un sincère repentir. Alors, il t'imposera pour unique et doux châtiment de te parfumer l'âme avec de belles prières, il lèvera la main vers ton front, il prononcera quelques paroles latines, et tu t'éloigneras, consolé, absous, et te sentant une âme légère comme s'il lui poussait des ailes d'ange!

Mais, pour tout cela, me réponds-tu dans un cri de douleur, il ne faut pas douter de la vertu du sacrement, il faut croire!

Vieil enfant du monde civilisé, est-ce donc si difficile? Ne sens-tu donc plus brûler en toi une seule goutte du sang chrétien qui, depuis tant de siècles, court dans les veines de ta race? N'entends-tu pas toujours retentir la parole miraculeuse qui a guéri le monde antique de sa corruption et dompté la férocité des barbares? N'as-tu donc pas lu et médité l'Évangile, le seul livre où il y ait une réponse pour toutes les angoisses de l'âme?

Pauvre homme! N'écoute pas ceux qui te disent que la foi est morte et que l'humanité s'est affran-

chie de tout son passé, il y a un siècle, c'est-à-dire hier. Pour promulguer la loi nouvelle — j'admets qu'elle soit un effort vers le mieux — il fallut couvrir la France d'échafauds, ensanglanter l'Europe par de longues guerres, sans que se soit apaisée, depuis lors, la plainte de ceux qui souffrent. Jésus-Christ, au contraire, pour faire triompher sa pensée divine, n'a donné que son sang, a voulu subir le supplice des criminels; et son œuvre est intacte, après dix-neuf cents ans, et partout où tu rencontres des hommes moins méchants et moins malheureux, partout où palpite un peu de justice et de bonté, — regarde! — tu vois planer le souvenir que l'Homme-Dieu nous a laissé de son passage parmi nous, et surgir son gibet sacré?

J'ai été longtemps pareil à toi, pauvre pécheur à l'âme troublée, ô mon frère! Pas plus que toi, sans doute, je n'étais un grand coupable. Mais, seul, l'hypocrite Pharisien a l'audace de dire : « Je suis pur! » et Joseph de Maistre a raison, c'est encore quelque chose d'abominable que la conscience d'un honnête homme. Comme toi, j'étais donc très misérable et je cherchais, d'instinct, un confident plein de clémence et de tendresse. Je l'ai trouvé.

Fais comme moi. Rouvre ton Évangile et reviens vers la Croix. Dépouillé de tout orgueil, présente-toi devant le tribunal fondé par Jésus, où siège une miséricorde qui dépasse nos rêves les plus sublimes de justice. Hier encore, nous nous ébahissions devant l'acte de pitié de ces magistrats excusant une pauvre mère d'avoir dérobé un morceau de pain pour son enfant. Le ministre de Dieu, qui t'attend au confessionnal, ne te demande, lui, que quelques larmes pour laver toutes les souillures de ton âme; car il tient son pouvoir du Maître de la bonté infinie, qui, sur le Calvaire, pardonnait au larron repenti et lui ouvrait, par surcroît, le splendide chemin du Paradis et de la vie éternelle.

31 mars 1898.

CONTES

POUR LES JOURS DE FÊTE

CONTES

POUR LES JOURS DE FÊTE

TROIS CONTES DE NOËL

I

LES FIANCÉS DE NOËL

Désiré Muguet, dessinateur et graveur de planches anatomiques, celui qui a reproduit, au pointillé, tant de cerveaux, de poumons, de cœurs, de foies, de rates et d'intestins pour les publications de Testevuide et Cie, les célèbres éditeurs d'ouvrages médicaux de la rue Antoine-Dubois, n'avait pas embrassé la carrière des arts — vous vous en doutez bien — avec l'intention préconçue de choisir cette utile, mais dégoûtante spécialité.

Du temps où, jeune élève de l'École de dessin, au cours du soir, il travaillait, le fusain ou l'estompe en main, d'après l'*Écorché* de Houdon, il n'avait même pas eu le moindre pressentiment de sa destinée, devant ce terrible bonhomme montrant ses muscles à nu et décortiqué comme une orange. Bien au contraire, cet *Écorché* lui était peu sympathique. Enfant timide et bien élevé, il trouvait que ce personnage poussait beaucoup trop loin le déshabillé. Quand, ayant fait des progrès, il fut autorisé par le maître à lâcher l'homme sans épiderme ni derme, et à attaquer l'Apollon du Belvédère et la Vénus pudique, il éprouva un véritable soulagement et copia avec grand plaisir ces deux divinités, qui, bien que dépourvues de draperies flottantes et de feuilles de vigne, avaient au moins la décence de garder leur peau.

Comme tant d'autres, dans sa jeunesse d'artiste, Désiré avait rêvé la gloire. Mais, de ces rêves-là, au prix où est le beurre, il faut en rabattre. J'ai connu autrefois, au fond d'un petit café des Batignolles, un poète qui haussait les épaules quand on prononçait devant lui le nom de Victor Hugo, et qui, maintenant, gagne ses quarante sous par jour en composant chaque matin, devant son miroir

à barbe, un distique-réclame qui préconise un savon. Et il n'est pas à plaindre. C'est un très beau prix, un franc la ligne. Seulement, le « lanceur » du savon n'accepte que deux vers par jour, pas davantage, à cause du tarif très élevé de la publicité dans les journaux. Une fois, le malheureux poète, ayant risqué un quatrain, faillit être cassé aux gages.

Désiré Muguet, qui avait donné des espérances dans son printemps, et qu'on avait pris très au sérieux, un moment, à l'École des Beaux-Arts, n'aurait pas demandé mieux, lui aussi, parbleu! que de vendre sa peinture, comme feu Meissonier, à trois ou quatre mille francs le centimètre carré. Mais voilà! Admis en loge, à vingt-neuf ans — la limite d'âge, — il avait raté son prix de Rome. Un beau sujet, pourtant : *Thémistocle implorant l'hospitalité d'Admète, roi des Molosses*. Sa composition était bonne; seulement — quelle faute! — il avait oublié les chiens, les chiens molosses ! Le jury en conclut qu'il manquait d'imagination et lui préféra Pétraz, qui — pour avoir pensé ce jour-là aux fameux chiens — a fait un chemin superbe, avec les grosses commandes, l'Institut, une brochette de décorations, toutes les herbes de la Saint-

Jean, et brosse aujourd'hui les portraits de nos plus illustres contemporains, tous si blafards sur un fond si ténébreux qu'il semble qu'on les a peints avec de l'amidon au fond d'une cave.

« Pas de chance! » Telle est la devise que Désiré Muguet aurait pu faire imprimer, en caractères noirs et glacés, sur son papier à lettres, si le pauvre diable ne s'était contenté, pour sa rare correspondance, du cahier de deux sous acheté chez l'épicier d'en face.

Il avait eu cependant, le brave garçon, en venant au monde, un très grand bonheur, le plus grand même, à mon humble avis. Son père et sa mère étaient d'honnêtes gens...

Qu'est-ce que vous dites? Que c'est ordinaire, banal? Pas tant que vous croyez. Et ne souriez pas, vous, là-bas, le matérialiste! Il y a assez longtemps que vous nous assommez avec vos lois de l'hérédité. Pourquoi n'admettriez-vous pas que l'amour du bien se transmet comme la goutte et qu'on peut être à la fois, par atavisme, arthritique et vertueux? Je ne défends pas plus que cela ma théorie; elle n'est pas infaillible. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que Désiré tenait des auteurs de ses jours une conscience d'une

bonne et solide étoffe, tissue d'honneur et de bonté, — quelque chose d'inusable, tout laine, — qui devait lui tenir chaud au cœur pendant toute sa vie.

Le père de Désiré Muguet, ancien soldat, exerçait la modeste, mais très respectable profession de garçon de recette dans une maison de banque. Existe-t-il un rapport naturel entre la probité scrupuleuse, d'une part, et, d'autre part, les habits de drap gris bleu à larges basques et les chapeaux à deux cornes? C'est probable. Car vous pouvez confier un portefeuille gonflé de billets de mille francs à tout homme ainsi vêtu et coiffé, bien qu'il n'ait, en général, pour ses voluptés particulières, que très peu de sous dans son porte-monnaie, et vous pouvez le laisser courir, du matin au soir, parmi toutes les tentations de Paris, sans que jamais — ou, du moins, l'accident est extrêmement rare — l'homme en drap gris bleu ait l'idée de filer sur Bruxelles par le rapide. Preuve consolante, en somme, que les fils d'Adam sont beaucoup moins canailles qu'on veut bien dire. Quant au père Muguet, c'était le modèle des garçons de banque et, de plus, une si bonne pâte de mari et de père de famille qu'il supprima héroï-

quement son tabac, quand il vit sa femme, excellente ouvrière en lingerie, travailler jusqu'à minuit et se perdre les yeux sous la lampe pour parer au surcroît de dépense causé par la naissance de leur petit Désiré.

Cette maman, bien qu'elle ne fût qu'une humble ouvrière, avait transmis à son fils une extrême sensibilité, une façon délicate, disons le mot, aristocratique, de sentir et de penser. De telles natures de femmes ne sont pas rares dans le petit peuple de Paris. Celle-ci fut bien heureuse, quand son garçon manifesta de remarquables dispositions pour le dessin. « Il sera peut-être un grand artiste!... » dit-elle alors au père Muguet, un peu inquiété par la vocation de l'enfant, mais tout fier, néanmoins, quand le petit lui offrait, pour le jour de sa fête, deux pages de nez et d'oreilles, et un Vitellius aux deux crayons, d'après la bosse.

Le pauvre ménage s'imposa toutes sortes de privations pour que Désiré fît ses études artistiques, et cela pendant de longues années. La moustache du père devint toute grise et des rides se creusèrent sur le fin visage de la maman, cependant que Désiré restait un simple rapin et ne gagnait pas sa vie. L'honnête garçon en souffrait,

se reprochait d'obliger ses parents à cette vie de sacrifices. Vingt fois il leur proposa de renoncer à ses espérances, de « faire du métier ». Mais les bonnes gens refusaient courageusement, ayant confiance dans l'avenir de leur fils, trompés par ses succès d'école.

Naturellement modeste, Désiré douta de lui-même assez vite. La vérité, c'est qu'il n'avait pas le moindre génie. Rien d'original. Tout au plus aurait-il pu parvenir, à la longue, avec beaucoup d'effort et de volonté, à acquérir un petit talent bien sage, à faire, par exemple, de bons et consciencieux portraits. Mais, comme son dessin était irréprochablement correct, son maître, un élève d'Ingres, surnommé par la rapinaille le « Colonel des Pompiers », citait sans cesse Désiré en exemple aux camarades. Il n'était nullement grisé par ces éloges, en rougissait presque. Ils lui donnaient pourtant quelques illusions, l'attardaient, le figeaient dans les médiocres triomphes du fort en thème, dans les satisfactions du bon élève, contenté par une place honorable au concours, une médaille d'encouragement, le « très bien » du professeur.

Il n'était pas absolument à charge à sa famille,

et, plein de bonne volonté, il cherchait sans cesse, et trouvait par-ci, par-là, une besogne mal payée, un portrait, quelques leçons. Il essaya aussi de travailler pour les journaux illustrés, n'y réussit guère, manquant de facilité, incapable d'improviser vivement un croquis.

Lugubre jeunesse, après tout. Fils exemplaire, il voyait vieillir dans la gêne, à cause de lui, des parents bien aimés, s'abstenait, par devoir, de tout plaisir, de toute distraction, et se demandait parfois, avec un grand frisson, s'il n'avait pas manqué sa vie et ce qu'il allait devenir.

Une catastrophe lui donna la réponse.

Son père mourut subitement, et sa mère, atteinte d'une maladie d'yeux qui la rendit en quelques mois presque aveugle, dut abandonner tout travail. Désiré avait alors trente ans et venait justement de manquer son prix de Rome pour avoir oublié les chiens du roi des Molosses. C'était tous les malheurs à la fois. Mais l'adversité donne un fameux coup de fouet aux gens qui ont le cœur à sa place.

Désiré renonça tout de suite à ses ambitions d'artiste, à ses rêves de gloire, qui, d'ailleurs, avouons-le, ne l'étouffaient point. Avant tout, il

fallait s'occuper de la maman, n'est-ce pas? faire n'importe quoi, gagner sa journée comme un ouvrier. Déjà on lui avait proposé de dessiner et de graver — il maniait un peu le burin — des planches anatomiques. Ici, son mérite de dessinateur exact devenait précieux. Il accepta donc l'offre de Testevuide et Cie. Le pauvre Désiré Muguet, qui portait un nom de fleur, qui avait une âme de fleur, et qui jadis pensait s'évanouir, à la vue du sang, quand il se coupait le pouce en taillant son fusain, surmonta bravement sa répugnance, alla tous les jours aux amphithéâtres, s'installa, le carton sur les genoux, près des tables de dissection, et copia, d'après nature, toute cette triperie.

C'était horrible; mais maintenant Désiré gagnait ses douze ou quinze francs par jour. De huit à onze heures, il était dans les charniers scientifiques, devant un cœur crevé par l'anévrisme, un estomac rongé d'un cancer ou une paire de poumons criblés de tubercules. Il pignochait son dessin, consciencieusement, minutieusement, comme jadis, au Musée des Antiques, quand il dessinait la Polymnie ou le Discobole. Puis, de retour chez lui, rue de La Harpe, dans le petit

logement, au quatrième étage, le pauvre garçon, après déjeuner, courbé sur sa planche de cuivre, devant son transparent de papier, gravait jusqu'au soir un autre cœur hypertrophié, un autre estomac cancéreux, une autre paire de poumons de phtisique. Pour être gai, non, ce n'était pas gai! Mais il y avait du charbon dans le poêle, du pain dans le buffet; un pot-au-feu bouillait tout doucement sur le fourneau de la cuisine; et, près du fils laborieux et dévoué, assise dans le vieux fauteuil, la maman aux yeux malades et protégés par un abat-jour vert, tricotait paisiblement un bas de laine.

Le sentiment du devoir accompli avait-il tué, dans l'esprit de Désiré Muguet, tout regret du passé? Pas tout à fait, il faut le dire. Car, en abandonnant le grand art et en s'établissant portraitiste de viscères et d'entrailles, il n'avait pas renoncé seulement à ses petits succès de l'École des Beaux-Arts et aux compliments périodiques du « Colonel des Pompiers »; il avait dû encore — et c'était bien plus douloureux — s'arracher du cœur un amour naissant.

C'était au Louvre qu'il avait fait la connaissance de mademoiselle Clara, une pauvre artiste comme

lui, qui vivait de copies et de leçons, avec un vieux père paralytique, ancien employé aux Finances, qui grignotait une chétive pension de retraite dans un rez-de-chaussée à jardinet, tout au fond de Neuilly. Quand Désiré Muguet s'était aperçu que mademoiselle Clara avait de jolis yeux, elle avait installé son chevalet devant la *Femme hydropique*. Mais il était si timide qu'elle put achever de reproduire — oh! très imparfaitement! — le chef-d'œuvre de Gérard Dow, avant que le rapin osât lui adresser la parole; et elle avait déjà préparé au bitume, sur une toile neuve, la *Mise au tombeau* du Titien, quand Désiré, sous prétexte de lui emprunter un tube de vert Véronèse, lia conversation avec la jeune fille. Leur idylle fut lente, et elle eut toujours pour fond de décor un tableau illustre. Ils se dirent qu'ils s'aimaient devant le *Buisson* de Ruysdaël; il lui fit accepter une petite bague de fiançailles en présence de la *Joconde;* et Clara venait à peine d'entreprendre une *Cruche cassée*, d'après Greuze, lorsque Désiré lui annonça le désastre qui l'accablait, la mort du père Muguet, la maladie d'yeux de la maman, et qu'ils durent s'avouer l'un et l'autre qu'ils étaient trop pauvres et qu'ils avaient trop de charges pour se marier.

Ils s'étaient alors dit adieu, les honnêtes enfants, en évitant de se regarder dans les yeux pour ne pas voir leurs larmes; et dix ans avaient passé depuis lors sans que Désiré oubliât la gentille copiste dont il n'avait pourtant que de vagues nouvelles, sachant seulement qu'elle avait perdu son père et qu'elle était maintenant maîtresse de dessin dans des pensionnats de jeunes demoiselles.

Enfin, à toutes les tristesses de la vie de Désiré, vint s'ajouter un chagrin ridicule. Bien qu'il eût à peine quarante ans, sa barbe se mit à blanchir. Si elle avait blanchi comme les autres barbes, il n'y aurait même pas fait attention. Mais, par un singulier phénomène, elle ne devint blanche que d'un seul côté, du côté gauche, — celui du cœur, — de telle sorte qu'avec sa barbe mi-partie, pareille au maillot d'un personnage du XVe siècle, le malheureux ressemblait à la réclame d'un parfumeur, inventeur d'une eau ou d'une pommade pour se teindre. Désiré qui, par économie, faisait durer trois ans ses feutres et ses vestons, Désiré qui, en se regardant dans la glace, n'avait jamais trouvé le moindre agrément à son chétif et mélancolique visage, était sans prétention aucune. Mais cette singularité physique, qui lui donnait deux profils,

— à droite, celui d'un jeune homme, à gauche, celui d'un vieillard — l'impatientait. Il avait un peu la sensation d'être un monstre. Tout le monde le regardait dans les rues; il en était énervé, et il se surprenait à souhaiter de nouveaux soucis qui lui blanchiraient enfin le reste de la barbe.

Cependant, peu à peu, son existence s'arrangeait. On était très content de lui chez Testevuide et Cie. Ses dernières planches — un sarcome du rein et un *lupus vorax* de la face — lui avaient valu les compliments de l'éditeur. Il possédait maintenant une petite épargne, pouvait accorder quelques douceurs à sa chère vieille femme de mère, dont les yeux n'allaient pas plus mal. Mais quelle triste vie, tout de même! Aussi, ce soir-là, veille de Noël, dans le logement de la rue de La Harpe où il demeurait depuis vingt ans, après être resté jusqu'à onze heures penché sous l'abat-jour à graver un cerveau d'aliéné, Désiré se tourna vers la maman, qui sommeillait devant le poêle, et, la sachant très pieuse et un peu friande, il lui dit :

« Si tu t'en sens le courage, maman, je vais te conduire à Saint-Séverin, à la messe de minuit... Et en revenant, — tu sais, les charcutiers ne ferment pas, ce soir, — eh bien, nous achèterons

quelque chose de truffé et nous ferons un petit réveillon. »

Mais le bonne femme n'était guère en train, n'osait pas sortir.

« Vas-y tout seul, mon bon Désiré. Tu prieras pour nous deux et je lirai la messe devant le feu en attendant ton retour... Et rapporte, tout de même, un peu de galantine et un sac de marrons. »

Et comme, avant de sortir, il la baisait au front. elle l'embrassa et l'attira sur son cœur.

« Mon pauvre enfant, murmura-t-elle, Noël devrait pourtant te donner un peu de bonheur!... »

L'affreux temps! Un froid noir, humide, pénétrant. De gros flocons de neige tombaient et se fondaient en boue sur le pavé. Mais, dans les ruelles moyenâgeuses qui serpentent autour de la vieille église, plus d'une boutique flambait, à cause du réveillon, et le quartier avait un air de fête. Des ménagères circulaient vivement, le panier sous le bras, entraient chez l'épicier et chez le rôtisseur. A la porte des cabarets, où l'on entendait chanter, il y avait des éboulements de coquilles d'huîtres. Et, dans son bon cœur, Désiré se réjouissait de la joie des pauvres.

Mais une grande fille aux yeux effrontés, en chapeau à panache, qui passait au bras d'un étudiant, dévisagea le dessinateur.

« Tiens! celui-là! — cria-t-elle en éclatant de rire. — Pourquoi n'a-t-il neigé que sur un côté de sa barbe? »

Et, soudain attristé par le souvenir de sa bizarrerie physique, Désiré Muguet entra dans Saint-Séverin.

L'église, — un des bijoux gothiques du vieux Paris, — était grouillante de foule populaire, et d'innombrables cierges la criblaient de gouttes d'or. Tandis qu'au fond du chœur radieux, dans un nuage parfumé d'encens, éclatait l'allégresse du *Venite, adoremus*, Désiré Muguet, debout auprès d'un pilier, dans un des bas côtés, essaya de se rappeler une prière. Car, si, depuis longtemps, il ne pratiquait plus, ce naïf et ce résigné conservait toujours cependant un peu de foi et d'espérance. Alors, il se rappela les paroles de sa mère.

Oui, Noël devrait bien lui apporter une bonne surprise, quelque chose comme le cornet de bonbons qu'il trouvait, le matin, dans son soulier, quand il était petit. Est-ce que, vraiment, il était destiné à vieillir et à mourir sans avoir connu

autre chose de la vie que le travail et le devoir? Il n'était pas exigeant, non; il savait que la plupart des mortels reçoivent moins d'alouettes tombant toutes rôties dans la bouche que de tuiles tombant sur la tête. Mais, franchement, en fait de félicités, on lui en avait fait la portion trop congrue, et le bon Dieu était son débiteur.

Il n'avait rien eu, rien, — pas même un peu d'amour. — Et voilà qu'il se rappelait mademoiselle Clara, et leur pauvre petit roman à tous les deux, devant les chefs-d'œuvre du Louvre, et le jour où, tout palpitant, dans le salon des Sept-Cheminées et sous l'œil sévère du *Cuirassier blessé*, de Géricault, il avait glissé le premier billet doux dans la boîte à couleurs de la jeune fille. Hélas! après l'aveu, après le don de l'anneau de fiançailles, il leur avait fallu renoncer à leurs tendres projets, à cause de leurs devoirs de famille. Et, plus tard, quand Désiré, surpris tout en larmes par sa mère, lui avait avoué son sacrifice, la bonne femme avait pleuré, elle aussi, mais elle avait dit : « Après tout, mon pauvre enfant, tu as bien fait. Ce n'était pas raisonnable. »

Qu'avait-elle pu devenir, la gentille Clara? Un jour, il avait appris qu'elle était orpheline, qu'elle

donnait toujours des leçons de dessin, courant le cachet par les boues de Paris. Ah ! elle devait en avoir, de son côté, de la misère. Pauvre fille ! Elle avait eu un sentiment pour lui, tout de même, — il en était bien sûr, — et, sur ses instances, par amitié, au moment de la séparation, elle avait gardé son anneau, un méchant cercle d'or de douze francs, acheté par lui — il s'en souvenait encore — chez un petit bijoutier juif de la rue Rambuteau.

Cette bouffée de souvenirs navre le pauvre Désiré. Il sort de l'église, entre chez le charcutier, s'y fait couper une tranche de galantine, achète ensuite à l'Auvergnat du coin une livre de marrons chauds à brûler la poche, et remonte ses quatre étages.

Mais que se passe-t-il donc chez lui ? La porte est entr'ouverte et il entend deux voix de femmes, et comme des sanglots. A une heure du matin !... Grand Dieu ! Un accident est arrivé ! La mère est malade, peut-être !... Bien vite, il rentre, et s'arrête stupéfait.

Dans le vieux fauteuil est assise une femme très pâle, en haillons noirs, et à ses genoux, sur un tabouret, la maman Muguet tient les mains de la

pauvresse, comme pour les réchauffer. Mais est-ce un rêve? Il la reconnaît maintenant, la malheureuse créature! Ces traits amaigris, mais si purs, ces yeux si creux, mais si doux, ce sont les traits, ce sont les yeux de Clara, qu'il n'a pas revus depuis dix ans, mais qu'il n'a jamais oubliés!

Désiré pousse un grand cri :

« Clara!... »

Mais déjà la mère Muguet s'est relevée, a mis ses deux mains sur les épaules de son fils :

« Oui, Clara, ta pauvre Clara, — lui dit la brave femme d'une voix tremblante, — ta Clara, qui vient de me raconter sa vie, sa vie de courageuse et honnête fille... Clara qui a perdu son père il y a deux ans, qui a vainement tâché de gagner son pain en donnant des leçons, qui a souffert la pire pauvreté, qui, depuis trois jours... oh! cela fend le cœur!... couchait à l'asile de nuit, et qui, n'y étant plus reçue ce soir, — tu sais, on ne vous y garde que trois jours, — a failli se jeter à la Seine!... Clara qui, désespérée, a eu pourtant une bonne inspiration, s'est rappelé que c'était, ce soir, Noël, le jour où est né le Dieu de charité, et est venue demander secours à la maman de son ancien amoureux, à la vieille femme qui, sans le

savoir ni le vouloir, vous avait séparés, mes pauvres enfants!... N'est-ce pas, Désiré, qu'elle est maintenant chez elle, et que nous allons la bien soigner, la chérie, et que, dès cette nuit, elle partagera mon lit, après avoir soupé avec nous?... »

Ah! Désiré ne sait plus où il est. La voilà, la surprise de Noël! Il embrasse sa mère et tombe aux pieds de Clara, lui prend la main, la couvre de larmes... et, soudain, il y voit briller un anneau.

Bouleversé d'émotion, il lève les yeux vers sa triste amie. Alors celle-ci, essayant de sourire, — oh! le lamentable sourire qui montre les dents! — murmura d'une voix faible :

« Oui... Je serais morte de faim plutôt que de m'en séparer. »

. . . . . .

Inutile de vous dire que Désiré ne dormit pas une minute pendant le reste de cette nuit de Noël, en songeant à la pauvre Clara qui était là, derrière la cloison, sur le même oreiller que la vieille maman. Oh! comme il était content d'avoir quinze cents francs à la caisse d'épargne et trois louis dans la tirelire! Voilà de quoi payer la noce, dès que Clara se serait un peu refait des joues. Et

après?... Eh bien, après, il travaillerait pour trois, voilà tout. Depuis quelque temps, c'était à peine s'il suffisait aux commandes de Testevuide. Ah! l'on pourrait maintenant montrer à Désiré des cerveaux, des poumons, des cœurs, des foies, des rates et des intestins! Et dévorés par des maladies abominables, encore! Il vous en dessinerait et vous en graverait tant que vous voudriez, et il ne ferait même plus la grimace devant les tables de dissection, à l'École pratique!

Heureux Désiré! Noël tenait à le combler, décidément. Car, le lendemain matin, se regardant au miroir, avant de se débarbouiller, il vit que le côté droit de sa barbe avait blanchi pendant cette nuit d'émotion; et quand reparut, donnant le bras à la maman, Clara déjà bien reposée, pas trop changée, pas trop vieillie, en vérité, et presque pareille à la Clara d'autrefois, malgré tant de misère, il put lui présenter un visage qui ne ressemblait plus à l'enseigne d'un fabricant de teintures, un bon et cordial visage à barbe blanche, mais où brillaient des yeux pleins de jeunesse et d'amour.

Décembre 1894.

II

LES QUARANTE SOUS DU BARON

A l'occasion de Noël, l'hiver étant très rigoureux et les journaux socialistes redoublant de déclamations contre les riches, le baron Mufelbach donna cent mille francs aux pauvres de Paris.

Cent mille francs ! Évidemment, c'est un chiffre; et il ne faut pas oublier que le baron est l'homme le plus « tapé » de France. Cependant, ne vous exaltez pas trop vite, s'il vous plaît, sur sa générosité ; car la fortune du baron est énorme, scandaleuse, obscène. Son père ne lui a laissé qu'une misérable cinquantaine de millions, ce qui, jadis, arracha au vieux Rothschild ce cri du cœur : « Ce pauvre Mufelbach ! Je le croyais plus à son aise. » Mais nous sommes autorisés à supposer que la mère du Mufelbach actuel avait eu

un « regard » du chiffre 4, pendant sa grossesse, en consultant la table de Pythagore, puisque son fils, unique héritier du nom et de la célèbre maison de banque, a quadruplé rapidement son patrimoine.

La destinée du baron Mufelbach est, d'ailleurs, peu enviable.

D'abord il n'a pas de santé. Propriétaire d'un des plus illustres « châteaux » du Médoc, il ne peut boire que du lait coupé d'eau de Vichy et, s'il a l'imprudence, à dîner, de redemander des filets de soles, il est sûr de son affaire : le voilà tatoué et dévoré d'eczéma pour quinze jours.

Vous auriez pitié de lui, je vous assure, si vous pouviez surprendre son regard d'envie, quand, le front contre la vitre, dans son magnifique cabinet, il voit, chez le marchand de vins d'en face, les cochers de fiacre de la station dévorer des platées de bœuf aux choux et s'enfiler des litres.

Le baron n'a pas, non plus, une existence sentimentale bien heureuse. Sa femme — une Anglaise, qu'il avait épousée presque par inclination, — cinq millions de dot à peine, une paille! — a été estropiée par sa première couche et, après avoir langui très longtemps sur sa chaise longue,

l'a laissé veuf à quarante ans, avec un grand flandrin de fils, à moitié idiot, la joue gauche salie par une tache de vin, et qui vient d'être réformé au conseil de revision, après une inquiétante grimace du major.

De tempérament peu libertin, le baron n'a pourtant jamais pu se fixer, comme il l'eût désiré, auprès d'une maîtresse, car les femmes les plus désintéressées devenaient aussitôt, par le seul fait qu'il les connaissait, d'une cupidité répugnante. Aujourd'hui, vieillissant, il s'abstient presque tout à fait, le dégoût, chez lui, ayant tué le désir.

Ce n'est pas un méchant homme, non, c'est un insensible. Très sollicité, très exploité même, il se laisse faire. Il donne beaucoup, mais avec indifférence, sans plaisir, sans regret non plus, certain qu'il est de ne jamais tarir sa caisse inépuisable. Juif sédentaire, il est pareil au Juif-Errant, lequel avait toujours cinq sous, mais avec cet avantage sur Ahasvérus que ce ne sont pas des sous, mais des millions que le baron trouve au fond de sa poche, et avec de l'excédent encore, quand la liquidation a été bonne.

Le baron gagne sans cesse de l'argent, sans effort, malgré lui, pour ainsi dire, par cette unique

raison qu'il en a toujours eu beaucoup, qu'il en a maintenant encore plus et qu'il en aura, dans l'avenir, toujours davantage. Il trouve tout naturel d'attirer l'or, comme l'aimant attire le fer, par la seule puissance du capital. Il a lu les économistes, et ces graves farceurs lui ont appris que l'argent n'était pas autre chose que de l'intelligence et du travail accumulés. Modeste au fond de l'âme, le baron n'est pas bien persuadé que, parce qu'il est un des plus riches personnages de l'Europe, il doit en être aussi, par conséquent, l'un des plus intelligents et des plus laborieux. Mais en somme, cela lui semble normal et légitime que les banknotes et les napoléons se multiplient et pullulent comme des lapins dans un clapier. Vous l'étonneriez beaucoup en lui disant qu'il y a, dans le spectacle d'une fortune aussi monstrueuse que la sienne, quelque chose d'indécent et d'immoral.

Cependant, il n'est pas une bête; il sait que l'envie existe et qu'il faut s'en méfier. Aussi, l'autre matin, après avoir lu les feuilles, le coude dans l'oreiller, en attendant le résultat du verre d'Huniady-Janos que son médecin lui inflige une fois par semaine, et après avoir eu, devant tant de prophéties révolutionnaires, la vision d'une bande

de furieux violant son coffre-fort, envahissant son hôtel, brisant les glaces, crevant les tableaux et emportant sa tête au bout d'une pique, le baron a pensé que le moment était opportun de jeter un gâteau de miel dans la gueule aboyante du socialisme; et il a envoyé — comme il le fait de temps à autre — son paquet de billets de mille francs à l'Assistance publique, se réservant d'ailleurs, pour boucher le trou, de faire un bon coup, qu'il médite depuis quelque temps, sur les « Jambons de Chicago ».

Encore une fois, cent mille francs, c'est une grosse somme, et M. Mufelbach n'est pas mécontent de l'effet produit. Bien entendu, les journaux hostiles n'ont pas soufflé mot de sa libéralité; mais elle a été enregistrée par les organes officieux et mondains, en termes discrètement émus, sans trop de « musique », comme il convenait enfin pour faire plaisir à un abonné de la *Revue des Deux-Mondes* et du *Journal des Débats*, ne goûtant, dans ses lectures, que le style sobre et le tour d'esprit centre-gauche.

Or, ce matin, veille de Noël, le baron s'est réveillé tout marmiteux. Son foie lui pèse, il a l'estomac un peu barbouillé, et il vient de cons-

tater, en tirant sa langue devant son miroir à barbe, qu'elle est singulièrement jaune. Faites donc une bonne action, pour être ainsi travaillé par la bile! N'est-ce pas décourageant?

Pourtant, il s'installe à son bureau, devant un chef-d'œuvre de Rembrandt, qu'il a payé les yeux de la tête, et qui ne l'intéresse pas du tout, — car il est incapable de sentir l'intime et profonde poésie du portrait de cette vieille Hollandaise, où se révèle toute une existence, toute une société, tout un milieu, et qui vous confie, en quelque sorte, à quelle heure cette dame disait sa prière, et à quelles époques de l'année elle faisait sa lessive; — et, tout de suite, voici qu'on annonce au baron la visite d'un gros bonnet qui lui apporte les remerciements de l'administration pour son don généreux.

C'est un ancien beau qui poitrine, avec quelques toiles d'araignée dans sa barbe noire en pointe, la patte d'oie du viveur au coin des yeux, et boutonné dès le matin dans la rigide redingote des modèles de Bonnat.

Devant ce superbe exemplaire de l'espèce humaine, le richissime financier, chétif et ratatiné dans son fauteuil, avec sa tête à migraine,

son crâne dégarni, son teint cireux et ses sales petits favoris de portier, a tout simplement l'aspect d'un pauvre vieux qui vient de faire faillite.

Soudain, une curiosité est venue au baron. Il interrompt, d'un humble geste de la main, les félicitations enguirlandées du beau parleur.

« Un renseignement, monsieur, s'il vous plaît... Cent mille francs, combien cela fait-il par pauvre?... »

Évidemment, la question trouble un peu le magnifique fonctionnaire. Il rougit légèrement, ayant honte par avance de la réponse.

« Mais, monsieur le baron... Nous avons, à Paris... oui, inscrits dans les bureaux de bienfaisance... à peu près... cinquante mille indigents... C'est donc deux francs par tête que nous leur avons distribués.

— Deux francs », répète l'homme aux millions, sans que rien, dans sa voix ou dans sa physionomie, permette de soupçonner qu'il trouve que c'est trop ou pas assez.

Puis il ajoute, toujours impassible :

« Cinquante mille indigents, connus et secourus comme tels... Malgré les caisses d'épargne, les Sociétés de secours mutuels, tant d'institutions

de prévoyance... Cinquante mille... c'est beaucoup, en vérité.

— Vous avez mis le doigt sur la plaie, monsieur le baron, s'écrie alors le bel administrateur. L'imprévoyance ! L'insouciance incorrigible du peuple ! C'est là tout le secret de la misère... »

Et il pérorerait, si le financier, qui sait son antichambre encombrée et qui ménage ses minutes, ne se levait, en signe de congé.

Selon le conseil de son médecin et dans l'intérêt de sa digestion, le baron Mufelbach sortait à pied, chaque après-midi, et marchait pendant une heure.

Ce jour-là, comme d'habitude, il s'en alla donc au hasard des rues, frileux sous sa pelisse, dans la brume de décembre. Son ordinaire tristesse redoublait. « Deux francs ! » murmurait-il à chaque instant avec une grimace d'ironie. Une goutte d'eau dans la mer ! Voilà tout ce que cela produisait, sa royale aumône. Il ne s'étonnait plus, à présent, de n'avoir éprouvé aucune joie à la donner. Cent mille francs aux pauvres de Paris, — apprenez ceci, messieurs les philanthropes, qui avez toujours de la charité plein la bouche, — cela fait quarante sous par tête, c'est-à-dire

rien du tout! Quel soulagement veut-on que deux francs apportent à un malheureux? Convenez que c'est dérisoire. Et notez qu'il n'y a peut-être pas à Paris vingt personnes en état de donner une somme de cent mille francs, en admettant qu'elles soient disposées à le faire. Est-ce avec vingt fois quarante sous par indigent qu'on éteindra le paupérisme, qu'on fera faire un pas à la question sociale?

Et, riant tout bas, avec amertune, le baron trottine dans l'épais brouillard.

Le voici arrivé dans un faubourg populaire, où flamboient les boutiques parées pour Noël. A l'étal des bouchers, les aloyaux sont piqués d'une rose artificielle dans un cornet de clinquant; devant les épiceries, on est aveuglé par l'éclat des boîtes de sardines. Et les baraques en bois blanc des marchands de jouets, le long des trottoirs! Que de chiffons éblouissants! Que de papier doré!

Gêné dans sa course hygiénique par la foule toujours plus dense, le baron Mufelbach marche lentement, maintenant, derrière deux pauvres femmes : l'une très vieille, en haillons, toute cassée; l'autre, guère mieux vêtue, mais plus jeune — la quarantaine — se tenant droite, avec

une fillette de cinq ou six ans qui s'accroche à ses jupons.

Et le baron, sans le vouloir, entend ce bout d'entretien :

« C'est-y vrai, mère Jules, qu'on vous a donné ce matin quarante sous au bureau de bienfaisance?

— Mais oui, mame Fournier... Paraît que c'est un homme très charitable... On nous a dit son nom, mais je ne me rappelle plus... Un noble, un « monsieur de », enfin, qui a donné des mille et des cents.

— Et qu'est-ce que vous allez en faire de vos quarante sous, sans indiscrétion, ma pauvre mère Jules?

— Pardine! je vais m'acheter un peu de sucre et de café... car j'en suis lasse, vous savez, de la soupe des fourneaux économiques... Et chez vous, mame Fournier, êtes-vous plus tranquille? Votre homme devient-il plus raisonnable?

— Ne m'en parlez pas... Le dernier samedi de paye, il a encore tiré une bordée, et je n'ai pas eu le tiers de sa quinzaine... Sans le Mont-de-Piété et le crédit chez le boulanger, je ne sais pas comment je m'en tirerais jusqu'à la fin du mois. »

Le baron écoute distraitement cette conversation. Elle est, en somme, très banale. La misère? oui, c'est fort triste. Mais qu'y faire? On jetterait, sans le combler, des millions dans ce puits des Danaïdes. Enfin, avec ses deux francs, la vieille prendra son café pendant quelques matins. C'est toujours cela.

Mais voilà que la petite fille tire sa maman devant une boutique de joujoux :

« Oh! les belles poupées! »

La mère cherche à entraîner l'enfant, essaye de faire la grosse voix.

« Allons, viens, Marguerite... Tu sais bien que, cette année, je ne peux rien te donner pour ton Noël. »

Mais la mère Jules a fait halte, elle aussi. Elle regarde, tour à tour, les yeux de convoitise de la gamine, les yeux de chagrin de la maman; et, avec un sourire si bon, si humble, qui flotte sur sa bouche édentée, elle dit, d'une voix presque craintive :

« Dites donc, mame Fournier... En voilà une bien belle, celle avec la robe jaune... Elle coûte justement quarante sous... Laissez-moi l'offrir à Marguerite... Vous avez eu tant de bonté pour

moi... Depuis le commencement de l'hiver, qui est-ce qui m'a fourni de braise pour ma chaufferette... Je me passerai de douceurs, voilà tout... ou plutôt non... Vous m'inviterez à prendre le café avec vous, quand vous pourrez... »

Ah! c'est un peu fort, par exemple, et le baron reste d'abord suffoqué. La voilà bien, la folle imprévoyance des misérables, dont parlait tantôt le bel homme de l'administration. Il semble à M. de Mufelbach qu'il vient d'acheter pour cent mille francs de poupées!...

Mais, quand le groupe des femmes s'est perdu dans la foule, la petite fille marchant la première et serrant dans ses bras la belle dame de carton en robe jaune, l'homme aux millions, qui n'est, en définitive, ni mauvais, ni stupide, réfléchit un peu et tombe dans un abîme de mélancolie. Il se rappelle l'air enchanté de la vieille quand elle a acheté la poupée; il comprend qu'elle a eu une grande joie à dépenser sa pièce blanche, tandis que lui n'en a éprouvé aucune à donner sa grosse liasse de billets bleus. Sa riche aumône, sèchement faite, par tenue, par vague sentiment du devoir, un peu par peur aussi, lui paraît maintenant bien mesquine; et dans le cerveau embrumé

de chiffres du marchand d'or, cette vérité se dégage confusément qu'un bienfait est peu de chose qui ne coûte pas un sacrifice, et que — par la mystérieuse loi des compensations qui rend tolérables les misères humaines — c'est pour les pauvres seulement que la charité est un plaisir.

Décembre 1896.

III

LE TABLEAU D'ÉGLISE

Quelqu'un de bien étonné, si on lui avait prédit naguère qu'il peindrait un tableau d'église, c'eût été Georges Clémentz.

Vous savez bien, le beau Georges — hors concours, décoré, membre du jury, etc. — le portraitiste à la mode des belles madames et du monde officiel. Au vernissage, vous allez tout de suite, d'instinct, voir ses deux envois habituels : la femme d'un millionnaire-sterling en toilette à tout casser, et un politicien quelconque — presque toujours un ministre — ayant l'air d'un marchand de vins au détail, qui a mis sa redingote des dimanches pour le mariage de sa « demoiselle ». Georges Clémentz ! Vous ne connaissez que lui, aux « premières », ce solide gars de Dunkerque,

qui a profité de son teint de sanguin et de sa barbe blonde pour se faire une tête à la Rubens. Un arriviste, soit, ayant eu une chance énorme, mais très bon enfant, et beaucoup de talent, après tout.

Convenez-en, il ne vous serait jamais venu à l'idée que cet habile garçon, très lancé dans la haute banque et dans l'état-major du « bloc », que ce malin, qui adopta, dès qu'il le put, la spécialité nourrissante du portrait, que ce roublard, qui décrochera la rosette au prochain Salon, en exposant la sale tête d'un des pires caïmans du Sénat, insatiable mangeur de curés, exécuterait un jour, sur une toile de trois mètres de haut sur cinq de large, une *Adoration des Bergers*.

La chose est certaine, pourtant, et voici comment elle arriva.

Il y a dix-huit mois, Georges Clémentz perdit sa mère. C'était la veuve d'un capitaine au long cours, une petite vieille, toujours en noir, très dévote, à qui son Georges servait une pension, et qu'il venait embrasser tous les ans, car elle n'avait pas voulu quitter Dunkerque, ni l'étroit logement, d'où elle voyait les navires dans le port et où elle lisait sa *Journée du Chrétien*, ayant devant elle,

accrochés à la muraille, la photographie de son défunt mari et le petit modèle du trois-mâts qu'il avait commandé pendant vingt ans.

Georges est un bon fils. Pendant la dernière maladie de sa mère, dont il ne quitta pas le chevet, il se rencontra souvent avec le curé de la paroisse, qui venait là presque tous les jours. L'artiste, après un long séjour à Paris, dans un milieu fort anti-clérical, se croyait un absolu sceptique. Il fut néanmoins très ému par la fin chrétienne de sa mère, par les paroles pénétrées d'espérance et de foi par lesquelles l'excellent prêtre consolait la mourante.

Aussi, quelques jours après l'enterrement, quand il alla prendre congé du curé, il lui dit rondement et de tout son cœur :

« Vous avez été si bon pour ma pauvre maman ! Je ne l'oublierai jamais et je ne sais comment vous remercier. Voyons, est-ce que je peux quelque chose pour vous être agréable ? Je serai si heureux de vous prouver ma reconnaissance. »

Le bonhomme l'écouta, les yeux baissés, en maniant son étui à lunettes; puis, brusquement et regardant l'artiste en face :

« Eh bien ! oui, répondit-il, vous pouvez me faire un grand, un très grand plaisir...

— Et lequel ?

— Il y a un pan de mur bien nu, bien vide, bien triste, derrière l'autel, dans notre chapelle de la Vierge. La place est toute prête, tout indiquée pour un beau tableau — une *Nativité*, par exemple — et s'il était signé par un enfant du pays comme vous, ce serait admirable... Excusez-moi, mon cher Georges, si je suis indiscret. Quoique j'eusse ce désir depuis longtemps, je n'osais pas vous en parler. Mais, tout à l'heure, votre offre si cordiale m'a encouragé... Supposons que vous fassiez ce magnifique présent à votre ville natale, à cette église où votre chère maman a tant prié pour son mari, pendant qu'il était en mer, et pour vous qui avez demeuré loin d'elle depuis tant d'années. Est-ce qu'il ne vous serait pas doux de songer que, tous les matins, — c'est à l'autel de la Vierge que je dis la messe de huit heures — le vieux bonhomme qui vous a enseigné jadis le catéchisme donnera un pieux souvenir à vos parents morts et à vous-même?... Mais je n'insiste pas davantage et, encore une fois, si j'abuse...

— Non, non, monsieur le curé, c'est convenu, dit le peintre, qui n'eut d'abord qu'une pensée, c'est que, si sa mère l'entendait faire cette pro-

messe, elle devait être contente. C'est bien convenu. En décembre prochain, vous aurez votre *Nativité* avec le petit Jésus, les bergers, l'âne, le bœuf et tout le tremblement. »

Ravi, le vieux prêtre lui sauta au cou et l'accabla des remerciements les plus tendres. Mais deux heures après, dans le compartiment de fumeurs du rapide, le beau Georges, redevenu pratique et libre-penseur après réflexion, fit un peu la grimace en allumant son cigare.

« Me voilà tout de même tapé d'une grande toile, songeait-il. Une machine comme celle-là, ça représente pas mal de temps et d'argent perdus, sans compter que le style mysticocandard n'est pas du tout dans mon genre de beauté... Enfin, s'il y a un paradis, maman y a certainement sa stalle, et il m'a semblé, tout à l'heure, que je lui aurais fait de la peine en refusant, à la pauvre vieille... Ah ! ce finaud de curé a su faire vibrer à propos ma corde sensible, et, ça y est, j'ai promis... Un tableau de trois mètres sur cinq, et à l'œil ! Un tableau de Bibi, qui est pourtant connu pour ne pas lâcher ses coquilles !... Il n'y a pas à dire, ces messieurs prêtres sont joliment forts. »

*
* *

Dès que le tableau fut ébauché — pas mal, vraiment, comme composition, comme aspect général — ce fut un défilé de visiteurs des deux sexes que reçut, dans son élégant atelier de la rue de Prony, le beau Georges mis à la dernière mode, mais toujours sa palette et son paquet de brosses à la main, ainsi que doit être l'artiste du dernier cri, à la fois chic et familier, combinant adroitement dans sa personne la tenue du snob et le sans-gêne du rapin.

On s'étonna bien un peu, tout d'abord, qu'il eût choisi ce sujet religieux; mais Saturnin Proll, le député panamiste, le rapporteur du budget des beaux-arts, approuva la tentative. Ce franc-maçon, qui vote toutes les lois antireligieuses, acceptait pourtant le christianisme en peinture; car il posait pour l'esthète, pérorait volontiers sur les préraphaélites anglais, citait du Ruskin; et, parmi les richards, les rastaquouères, les parvenus et autres philistins prétentieux qui composent l'aristocratie

du régime actuel, vous savez que l'opinion de ce vieux bavard fait autorité.

Selon lui, Clémentz devait obéir à son tempérament, exécuter largement, fougueusement, son œuvre, à la Rubens, et, puisqu'il était portraitiste, suivre l'exemple des anciens maîtres et prendre pour modèle de toutes les figures de son tableau des amis à lui, des Parisiens aux visages connus. Lui-même, Proll, s'offrait, par exemple, avec sa barbe blanche de vieux beau, et il poserait très volontiers pour l'un des bergers à genoux devant la crèche.

Oh ! l'excellente idée ! Tous applaudirent, et le beau Georges comme les autres. Le succès de son tableau lui semblait assuré d'avance. Ce serait le « clou » du Salon.

Tout de suite Saturnin Proll lui donna une première séance et Clémentz vida tout un tube de blanc d'argent pour peindre cette superbe barbe de Moïse ou de Père éternel.

Puis, sans plus tarder, on s'occupa des autres modèles.

Pour la Vierge, il n'y avait pas à hésiter. Ce fut Rose Clairon, l'ingénue du Gymnase, une petite farceuse qui, à dix-neuf ans, a déjà dévoré un

demi-million, mais dont toute la presse vante le candide regard et l'innocente physionomie. Rose Clairon fut donc peinte en Madone, et son protecteur actuel, Mercerel, le tripoteur d'affaires — le fameux Mercerel de la Compagnie des Graisses et Saindoux de l'Uruguay — devint, grâce à sa demi-calvitie et à son sourire bonasse, un saint Joseph supportable.

Quant aux bergers — il y en avait cinq, deux agenouillés, au premier plan, et, derrière eux, les trois autres, debout, — ils furent représentés par Proll d'abord, qui offrait un petit agneau à l'Enfant Jésus, avec un sourire ravi — comme au bon temps, quand Arton lui glissait un chèque — puis par quatre autres gaillards qui, pas plus que lui, je vous prie de le croire, n'avaient l'air d'être disposés à écouter les anges chanter : « *Gloria in excelsis* » et à suivre une étoile en route à travers le firmament.

Le numéro un — beau brun, très frisé, vague ressemblance avec le buste de Caracalla qui est au Musée des Antiques — s'était enrichi par son physique, en « tombant » une héritière. Le numéro deux — un chauve à la face blafarde, à la barbe d'un noir lilas, d'un noir de teinture — après avoir

débuté dans le journalisme par beaucoup de pornographie et quelques ingénieux chantages, défendait à présent la vermine parlementaire avec un zèle mensuellement réchauffé par les fonds secrets. Le numéro trois — joli blond, profil insolent, tête à gifles — était ce socialiste millionnaire, cet ambitieux féroce, que les incorrigibles jobards du prolétariat ont envoyé au Palais-Bourbon, en mai dernier, et qui va prêcher le collectivisme à ses meurt-de-faim d'électeurs dans une automobile de quinze mille francs. Enfin, le numéro quatre — un magistrat de la nouvelle école, toujours à la sonnette du garde des sceaux et ayant mérité sa robe rouge de conseiller par une série d'infâmes complaisances — avait, en vérité, une tête de forçat. L'artiste, qui comptait sur cet influent personnage pour le gain d'un procès, n'avait pu lui dire non, quand il s'était proposé comme berger de Bethléem, mais, épouvanté tout de même par cette physionomie de scélérat, Georges l'avait reléguée tout au fond de sa composition, dans la demi-teinte.

Clémentz se mit donc à l'œuvre et travailla d'après ces singuliers modèles. Mais, décidément, il est un excellent peintre, car tout de suite sa *Nativité* s'annonça comme une très bonne chose.

D'instinct, il avait corrigé, atténué autant que possible ce que ces divers visages révélaient d'inquiétant, de bas ou de vicieux. Puis, tout cela était admirablement peint, d'une brosse libre et sûre, à la Franz Hals, et baigné dans une couleur harmonieuse et chaude qui, pour ainsi dire, caressait les yeux.

Au bout de trois semaines, le tableau fut presque fini. Un seul morceau restait encore à l'état de vague indication, d'informe ébauche. C'était la place — juste au milieu de la toile — où devait être l'Enfant Jésus.

*
* *

Il arriva enfin, le petit modèle, dans les bras d'un grand-père traînant avec peine une jambe de paralytique, et qui apportait aussi la bouteille de lait et le biberon.

Bien entendu, ce n'était pas tout à fait un nouveau-né. Hélas ! rien n'est plus laid que le roi de la création, quand il vient au monde, et pour

représenter l'Enfant-Dieu, on est toujours forcé de tricher un peu, au point de vue de l'âge. Il n'avait pas loin d'un an, le beau et robuste bébé qui, tout nu sur les genoux de son aïeul, ouvrait ses grands yeux d'un air étonné et frottait énergiquement ses pieds mignons l'un contre l'autre.

« Oh! superbe! s'écria Clémentz en cherchant, du bout de sa brosse, des tons de chair fraîche sur sa palette. Voilà un bonhomme qui va être amusant à peindre. »

Et il se rappelait, égayé par ce souvenir, les petits anges de ses maîtres préférés, au Louvre, la marmaille céleste qui se culbute dans l'*Assomption* de Rubens et qui voltige dans celle de Murillo.

Ce modèle-là, bien entendu, ne posait pas au même titre que les autres, c'est-à-dire un peu par complaisance, un peu par vanité, pour que le tout-Paris du vernissage les reconnût au passage en disant : « Tiens, cette petite rosse de Rose Clairon en sainte Vierge, et ce voleur de Mercerel en saint Joseph... Elle est bien bonne! » Le pauvre petit ne mettait aucun amour-propre à montrer ses membres potelés et son derrière à fossettes. On avait su, tout simplement, dans une famille

presque indigente de Levallois-Perret, par la concierge de Clémentz, que l'artiste avait à peindre un bel enfant. On avait dit : « Grand-papa, allez donc lui montrer le mioche. » Et le mioche avait été agréé. Trois ou quatre séances à dix francs, songez donc, voilà une fameuse aubaine !

Car c'était une misère noire, à la maison, raconta le grand-père à l'artiste, tout en maintenant de son mieux le petit enfant dans la pose voulue. Lui, ancien homme de peine, paralysé — à cinquante-cinq ans, malheur ! — et désormais incapable de travailler. Son fils, au régiment, ayant encore dix-huit mois de service à tirer et demandant en vain son exemption comme soutien de famille. Son gendre, un serrurier-ajusteur, très bon sujet, ouvrier d'élite, un cœur d'or, qui les faisait tous vivre, enlevé en huit jours par une pneumonie, trois mois après la naissance du petit. Pour gagner le pain quotidien, oh ! tout sec, et pour envoyer de temps en temps une pièce de cent sous au soldat, il n'y avait plus que la fille de l'infirme, la mère du bébé, veuve à vingt-deux ans, avec ses trois francs de couturière en journée. La purée, quoi ! Aussi, réduit au métier de nourrice sèche auprès du gosse, il avait été bien heureux

d'apprendre que M. Clémentz avait besoin d'un modèle de cet âge-là.

« N'est-ce pas qu'il est beau, monsieur, et solide et râblé!... Et, vous savez, ne pleurant presque jamais... Sage comme une image... Mais je vous demande pardon... Il va falloir suspendre un instant votre travail, pour que mon Jules boive une goutte. »

Le peintre, tout à son affaire, n'écoutait le bonhomme que d'une oreille distraite. Mais il n'avait pas mauvais cœur, le beau Georges. Sans interrompre ses rapides coups d'œil au modèle et ses vives touches de pinceau sur la toile, il causa un peu avec le grand-père.

« Alors, la maman de ce monsieur-là n'a que vingt-deux ans, et c'est elle qui fait bouillir la marmite?...

— Mon Dieu, oui, monsieur, et je peux le dire, ma Léonie est une merveille d'honnêteté, de résignation et de courage... Et jolie!... Tenez, un peu dans le genre de la dame que voilà, en bonne Vierge, mais... vous m'excuserez, je suis son père... avec quelque chose, dans la physionomie, de plus doux, de plus maman.

— Tiens... je serais curieux de la voir. C'est

demain dimanche... Est-ce que votre fille travaille, le dimanche?

— Non, monsieur.

— Eh bien, amenez-la donc. C'est elle qui fera poser le petit. Elle parviendra peut-être mieux que vous à le faire tenir tranquille. »

Après le départ du modèle, Clémentz posa sa palette, s'assit à quelque distance de son tableau et l'examina avec attention.

Allons, son Enfant-Jésus ne venait pas mal. Le peintre était à peu près sûr, maintenant, de bien attraper le gracieux modelé de ce petit corps, les tons si frais de cette carnation enfantine. Il ne lui mettrait pas d'auréole, non, mais il tâcherait de rendre tellement lumineux les brins de paille sur laquelle l'Enfant était couché qu'il semblerait rayonner comme un soleil.

« Après tout, songeait l'artiste dans sa rêverie, c'est le bon Dieu de ma vieille maman. J'ai cru en lui, dur comme fer, dans mon enfance, et je ne suis pas tout à fait certain que ce soit fini... Dans tous les cas, s'il y a une vie éternelle, je me présenterai avec un casier judiciaire assez chargé devant le bon Dieu, et, à tout hasard, pour qu'il ne me condamne pas au maximum de la peine, il

faut que je mette, en son honneur, de la bonne peinture sur cette toile... Mais c'est singulier, depuis que j'ai ébauché mon Enfant-Jésus, voilà que les autres personnages de mon tableau me déplaisent. J'aurais dû y penser plus tôt, mais, auprès de cet enfant nu, qui représente l'innocence, en définitive, ça ne va plus, ce groupe composé de quelques farceurs et d'une coquine... Ah çà! qu'est-ce que j'ai donc? Voilà que mon tableau me dégoûte, à présent... Oui, j'y vois comme une espèce d'indécence. Si le curé de Dunkerque savait qui sont ces gens-là, bien sûr, il crierait au scandale... Ah! que c'est drôle!... Est-ce que je n'ai pas l'idée de gratter ces figures-là et de tout recommencer?... Mais tout est permis en art, voyons, pourvu qu'on fasse une belle œuvre... Est-ce que Raphaël, par exemple, n'a pas fait poser sa maîtresse en madone?... La Vierge de Dresde, c'est la Fornarina... N'importe, j'ai beau me débattre, ça m'ennuie de reconnaître ici ce vieux chéquard de Proll et cette drôlesse de Rose Clairon... »

Et pour chasser ce scrupule, le beau Georges alluma un cigare et s'en alla dîner en ville.

***

Le lendemain, cependant, la même sensation désagréable importunait encore, troublait même Clémentz, quand le petit Jules arriva pour la séance, toujours accompagné du grand-papa, mais, cette fois, porté par sa mère.

C'était vrai pourtant qu'elle avait du charme, même quelque beauté, cette Léonie, cette toute jeune veuve. Un peu fanée, soit, par le chagrin et par la fatigue; mais comme son sourire douloureux découvrait des dents pures! Et quelle candeur, quelle bonté dans ses grands yeux tristes! Quoique bien usée et ternie, sa robe de deuil lui allait bien, à l'ouvrière ayant du goût, à la Parisienne. Et, pour dévêtir son enfant, pour le poser dans son giron, elle eut des gestes si délicats, si caressants!

« Gardez la pose! cria Georges enthousiasmé. Mais je la tiens, ma bonne Vierge, et en voilà de la vraie tendresse, de la maternité pour de bon!... Vite! un peu d'essence et le couteau à palette, que

je fasse disparaître cette cabotine et sa grimace hypocrite!... Ah! merci, ma petite Léonie... C'est bien votre nom, n'est-ce pas?... Et il faut absolument vous arranger pour me donner quelques séances, hein?

— Monsieur... certainement... on fera son possible, répondit la jeune femme surprise et confuse.

— A merveille! Nous prendrons jour tout à l'heure... Mais, cet après-midi, je vais finir le mioche. »

Joyeux, plein de verve et de courage, chantonnant un petit air entre ses dents serrées, comme il faisait dans ses meilleurs moments de travail, le peintre se remit donc à son Enfant-Jésus, et, tout en travaillant, ses idées de la veille lui revenaient.

Il avait honte de lui-même. Le fait d'avoir donné à la Vierge Marie les traits de la trop galante actrice du Gymnase lui apparaissait comme une sorte de sacrilège. Comment n'avait-il pas protesté, quand ces affreux sceptiques de camarades lui avaient proposé une pareille turpitude? Est-ce que, sans s'en douter, il était devenu tout à fait comme eux, sans respect pour ce qui est respectable, pour ce qui est sacré? Eh! non,

heureusement, et il avait encore un bon fond, il fallait le croire, puisqu'il comprenait à présent son erreur et reconnaissait sa faute. Et, gaiement, il prenait la résolution de la réparer.

« Tant pis, je bouleverserai, je recommencerai mon tableau... Je lui dois bien cela à ce gentil petit bon Dieu, pour me punir de lui avoir donné pour compagnons, sur cette toile, un escroc comme ce Mercerel, un concussionnaire comme ce Proll, et les autres aussi, le coureur de dots, l'écrivain vénal, l'exploiteur du populo, le juge inique et vendu... Parbleu ! Je n'ai pas absolument oublié son évangile, à celui qui est né le jour de Noël. Il a l'horreur des mauvais riches comme ceux que je voulais mettre à côté de lui. Il est, avant tout, le Dieu des humbles, des pauvres gens, des simples de cœur, qui n'ont pas que des vertus, cela va sans dire, mais à qui il a bien raison d'appliquer la loi Bérenger, puisqu'ils font leur purgatoire sur la terre... C'est dit. Je chambarde ma *Nativité* et je ne veux plus y admettre que des figures de braves gens. »

En ce moment même, les yeux du peintre se portèrent sur le vieil ouvrier qui, assis sur une chaise basse, souriait à son petit-fils.

« Encore un nouveau modèle trouvé, songea l'artiste. C'est ce bonhomme-là, avec son regard de grand-papa, qui me posera mon saint Joseph... »

Et, après avoir encore donné quelques coups de pinceau sur la cuisse ronde de son Enfant-Jésus, il murmura, en s'adressant à la gracieuse image :

« Sois tranquille, mon amour de petit bon Dieu, je vais bientôt te débarrasser de toute cette canaille. »

*
* *

De crainte d'être surpris par les gens qui venaient flâner dans son atelier, Georges consigna sa porte, fit dire par sa concierge qu'il avait dû s'absenter subitement de Paris et se claquemura chez lui. Au bout de quelques jours, il avait déjà repeint toute sa sainte Famille. Le grand-père, en saint Joseph, rêvait, au second plan, accoudé sur le dos de l'âne, et Léonie, à genoux près de la crèche et les mains jointes, adorait, avec une expression de visage à la fois virginale et mater-

nelle, son petit Jules devenu, sur la paille blonde et lumineuse, un délicieux *bambino*.

Puis, ayant largement payé ses modèles et après leur avoir dit qu'il avait des amis dans les bureaux de la guerre et qu'il tâcherait d'obtenir le retour du frère soldat comme soutien de famille, il reçut la visite de cinq modestes personnages qu'il avait convoqués par des lettres pressantes et qui vinrent tour à tour lui prêter leur bonne figure pour ses cinq bergers.

C'étaient d'anciennes connaissances, du temps qu'il n'était qu'un pauvre rapin de l'atelier Gérôme, logé dans un garni de la rue Monsieur-le-Prince et dînant à vingt-deux sous. Depuis douze ans qu'il habitait le quartier Monceau et qu'il s'attablait souvent, pour manger des truffes, entre deux dames décolletées, avec cinq ou six verres, grands et petits, devant son assiette, il les avait beaucoup négligés, lâchés même — tranchons le mot — ces compagnons de sa première jeunesse. Mais c'étaient de braves cœurs sans rancune, et tous les cinq furent très contents quand Clémentz leur proposa d'être représentés, houlette en main et vêtus d'une peau de mouton, autour de la crèche.

Deux d'entre eux avaient été camarades de

Georges à l'École des Beaux-Arts, — Radet, le peintre de natures mortes, fameux pour ses panneaux de salle à manger, où il amoncelle les écroulements de fruits d'automne, les énormes pâtés, les appétissantes venaisons, mais qui, marié tout jeune et père de quatre enfants, ne se nourrit guère, dans son modeste logement au fond de Vaugirard, que de bœuf aux choux et de pommes de terre à l'huile, — et Loriot, le paysagiste-animalier, que sa spécialité de coqs et de poules n'a pas enrichi, et qui reste, les trois quarts du temps, chez des paysans, portant comme eux blouse et sabots, à étudier ses volailles.

C'était aussi dans ses années de misère que Georges Clémentz avait connu deux autres de ses modèles volontaires, — Métayer, garçon très jovial et toujours en train de rire, qui, pour faire vivre les siens, était forcé de rengainer sa bonne humeur pendant plusieurs heures par jour, en sa qualité d'employé chez un entrepreneur de pompes funèbres, — et Lauzat, sous-chef à la ville de Paris, un homme de devoir, fait pour le mariage et la paternité, mais resté célibataire afin de soigner une sœur infirme.

Seul, le cinquième berger, celui du premier

plan, était un professionnel ; car Clémentz tenait à peindre une belle barbe blanche, et le père Massue jouissait, à cet égard, d'une grande célébrité dans les ateliers, sous le sobriquet de Vieux-Fleuve. Mais, par un hasard ironique, il se trouva que cet ancien sapeur des grenadiers de la garde, médaillé à Metz, en 1870, avait justement perdu ses petites économies dans le Panama et était victime du chéquart Proll à qui il allait être substitué dans l'étable de Bethléem.

En s'inspirant de ces honnêtes visages, de ces physionomies empreintes de franchise et de bonhomie, Clémentz acheva son *Adoration des Bergers*. Il y dépensa généreusement toutes ses ressources de coloriste, déploya toute sa virtuosité de palette. Mais, de plus, il donna à ses personnages un caractère intime et profond ; et l'œuvre de ce blagueur sans croyance exprima, dans son ensemble, la piété simple et naïve, la foi du charbonnier. L'artiste n'a jamais rien fait d'aussi bon ; il ne fera jamais rien de mieux.

Quand le tableau fut tout à fait terminé, le beau Georges voulut s'accorder une petite distraction. Il n'avait pas encore vu la pièce à succès des Variétés. Il mit son habit et sa cravate blanche,

s'en fut dîner au café Anglais et, de là, au théâtre. Comme il passait devant les baignoires pour gagner son fauteuil d'orchestre, il fut légèrement frappé sur l'épaule. C'était un coup d'éventail de Rose Clairon qui l'arrêtait devant la loge où elle venait de s'installer, en toilette tapageuse, avec Mercerel et Saturnin Proll.

« Vous voilà donc de retour, beau Georges ? dit la comédienne. J'espère que vous allez vous remettre au travail... Avez-vous encore besoin de moi pour votre bonne Vierge ?

— Et de moi pour saint Joseph ?

— Et de moi pour le vieux berger ? »

Surpris par la brusque rencontre, le peintre hésita un peu avant de répondre. Impossible de dire à ces trois Parisiens pourris, pas plus qu'aux autres gens du même monde, qu'il les avait trouvés de trop mauvaise compagnie pour son Enfant-Jésus. C'eût été se brouiller avec toute sa coterie, toute sa clientèle. Hélas ! il avait besoin d'eux. Il se tira d'embarras par un gros mensonge et par une petite lâcheté.

« Ma foi, non, mes enfants... Elle me déplaît maintenant, ma *Nativité*, et j'y renonce... La bondieuserie, ce n'est décidément pas dans mes cordes. »

*
* *

Pas fier de lui du tout, Georges fit emballer son tableau dès le lendemain et l'expédia à Dunkerque, avec une lettre où il priait instamment le curé d'installer la toile dans la chapelle de la Vierge, d'une façon toute discrète, sans qu'on en parlât dans les journaux locaux, même dans la *Semaine Religieuse* du diocèse. Le prêtre, bien qu'assez étonné, se conforma au désir de l'artiste. L'*Adoration des Bergers* de Clémentz est donc là désormais, mal éclairée, ayant l'air de se cacher, d'avoir honte, pareille à la bonne action d'un fanfaron de vice.

Le beau Georges a repris sa vie accoutumée, qui n'est certes pas de nature à lui inspirer de pensée religieuse. Pourtant, ce mois-ci, quelques jours avant Noël, il éprouva le besoin impérieux, nostalgique, si l'on peut dire, de revoir son chef-d'œuvre.

Pour n'être reconnu de personne, il voyagea par le train de nuit, prit un fiacre fermé à la gare, en

arrivant à Dunkerque, et se fit conduire à l'église. Elle était solitaire et fort obscure, par ce matin d'hiver. Du tableau plongé dans l'ombre, à peine visible, on ne distinguait à peu près nettement que l'Enfant-Jésus, les bras ouverts, sur la paille rayonnante.

Georges tomba dans une tristesse où se mêlait un remords confus. Pour la première fois, ce jouisseur, seulement ambitieux d'argent et de vanités, se jugea sévèrement. Il songea que c'était justice, après tout, que ce tableau, le seul dont il aurait pu attendre un peu de vraie gloire, restât inconnu, enfoui dans ce coin. Ce fut comme un réveil de sa conscience. Il se dégoûta. Puis sa mélancolie devint moins amère, s'attendrit un peu. Il se souvint de son enfance innocente, de sa mère si pieuse et si bonne, et, sentant sous ses paupières le picotement d'une larme, il essaya de se rappeler une prière...

Le pas du sacristain qui venait allumer les cierges sur l'autel de la Vierge, pour la messe matinale, tira l'artiste de sa douloureuse rêverie.

« Il faudra que je revienne ici de temps en temps », se dit-il.

Et il s'éloigna.

Georges n'est pas encore mûr pour le repentir, pour la vérité chrétienne. Mais patience. Il s'est promis de revenir et, parfois, dans son existence agitée, il pense à son Enfant-Jésus, qu'il se félicite d'avoir peint entouré d'un groupe de braves gens et qui, là-bas, au fond de cette pauvre église, lui tend les bras.

Décembre 1902.

UN ENTERREMENT CIVIL

CONTE POUR LA TOUSSAINT

Le convoi, très modeste — pas tout à fait celui des pauvres, pourtant — s'en allait vers le cimetière d'Ivry, et le cercueil, tout petit sous le drap noir, était cahoté rudement par le mauvais pavé du faubourg.

C'était un enterrement civil, seulement précédé d'un commissaire coiffé du bicorne et ceint de l'écharpe rouge et bleue. Sur le corbillard sans ornement, étaient posés trois ou quatre petits bouquets de fleurs d'arrière-saison et une maigre couronne de verroterie sur laquelle de fausses perles noires dessinaient ces mots : « A notre fils ! »

Le père — un grand gaillard aux moustaches rousses, à la physionomie dure et comme figée dans de la tristesse — marchait en tête d'une vingtaine de camarades, d'ouvriers endimanchés, portant tous l'immortelle rouge à la boutonnière. Puis venait un plus petit groupe de femmes en vêtements sombres, parmi lesquelles on reconnaissait sans peine la mère désolée qui se traînait au bras d'une voisine et qui pleurait en mordant son mouchoir.

Sous un ciel bas et fuligineux de fin d'octobre, le cortège, ayant franchi la porte d'Ivry, traversait la zone de terrains lépreux qui s'étend autour des fortifications. De ce côté de Paris, elle est particulièrement horrible.

Une herbe rare et pelée, des flaques d'eau croupissante, d'innombrables immondices, des débris de toutes sortes — et, çà et là, quelques sordides demeures de bohémiens, qui donnent, si près de la capitale du monde civilisé, une sensation de vie sauvage. Ce sont des roulottes dételées de saltimbanques, dont la pauvre rosse tâche de brouter on ne sait quoi entre les pierres, ou des baraques en planches pourries, ayant pour couverture une toile goudronnée, au seuil desquelles on voit sou-

vent une vieille femme accroupie devant sa marmite, dans une attitude de sorcière, et faisant sa cuisine en plein vent, de peur d'incendie, ou bien encore des enfants en loques, grattant des deux mains leur tignasse pouilleuse et ouvrant tout grands leurs yeux d'affamés.

De toutes parts, le paysage est hideux. Au delà de ces campements de miséreux et de cette plaine aride, où deux ou trois tonnelles de guinguette et quelques champs de betteraves mettent de rares notes de verdure flétrie, s'érigent de hautes maisons, s'étendent de longs murs, attristant le regard par des tons froids, par des lignes monotones; et partout, même au lointain, sur les collines brumeuses, se dressent des tuyaux d'usines versant dans le ciel gris leurs traînées de fumée malsaine.

Ici, tout fait songer à la dernière classe du peuple, condamnée pour toujours au travail abrutissant, à l'incurable pauvreté — et aux maladies, aux vices, qui en sont la conséquence presque fatale. Le cœur se serre alors, et l'on ne peut se défendre d'un sentiment amer contre Paris, contre la ville de luxe et de plaisir, qui repousse dans sa banlieue toutes ces misères et toutes ces laideurs,

avec l'indifférence d'une ménagère balayant les ordures et les jetant hors de la maison.

L'humble corbillard, flanqué de quatre croque-morts et suivi par les libres-penseurs décorés d'une fleur rouge, qui trébuchaient en marchant sur le pavé boueux, traversait donc, au pas de ses paisibles chevaux noirs, ce quartier sinistre. Déjà le but était proche. Tout le long de la rue, il n'y avait plus que deux sortes de boutiques, celles des marchands de tombeaux et d'objets funèbres et celles des restaurateurs et des marchands de vin. Alternativement, on respirait l'odeur des couronnes de buis et des bottes de chrysanthèmes, puis des bouffées d'alcool et des relents de cuisine.

Soudain, après qu'on eut longé une muraille qui n'en finissait plus, devant une porte cochère largement ouverte, le commissaire à bicorne prit à droite. Une cloche tinta, et le cortège pénétra dans le cimetière.

*
* *

Le corps qu'on allait enfouir dans la terre était celui d'un pauvre petit garçon de dix ans, tordu

par la coxalgie dès le plus bas âge, que les bonnes gens de la rue de la Glacière plaignaient quand ils le voyaient passer en clopinant sur ses béquilles, et qui n'avait guère vécu que pour souffrir.

Il était le fils d'un ouvrier mécanicien, Pierre Tavernier, homme laborieux, pas ivrogne, mais perdant trop de temps à la politique, et de sa femme Noémi, une blonde un peu délicate, qui gagnait pourtant ses trente sous par jour en travaillant chez elle pour la confection. Un heureux ménage, en somme, pour qui la naissance de ce fils avait été d'abord une grande joie et, bientôt après, un gros chagrin.

Quand le médecin, se touchant le menton de son index replié et prenant un air très sérieux, avait fini par leur dire que le petit serait infirme pour la vie, le père, qui, comme tous les gens du peuple, appréciait fort la vigueur physique, avait fait une douloureuse grimace, et la maman avait beaucoup pleuré. Mais quoi? C'était leur gosse, tout de même, et il fallait bien se résigner.

Il était d'ailleurs si gentil, leur Joseph, avec sa figure pâlotte aux grands yeux, et doux comme une fille, et si sensible aux caresses! De plus, il

étonna bientôt ses parents par son intelligence précoce. A quatre ans, il savait lire et, comme il ne pouvait prendre part aux jeux turbulents des gamins du voisinage, il restait pendant de longues heures, assis dans son petit fauteuil de paille, ses béquilles à portée de la main, feuilletant les volumes à images ou les livraisons illustrées que son père lui achetait. Celui-ci qui, dans les premières années, jetait souvent un regard de pitié sur l'infirme et murmurait sous sa moustache : « Quel malheur! », avait été conquis à la fin par les façons câlines, par le babillage amusant du petit bonhomme. Quant à la mère, elle l'adorait à cause même de sa disgrâce.

Déjà Tavernier et sa femme faisaient des projets pour leur fils, songeaient à son avenir.

« Il est très adroit de ses mains, notre Joseph, disait-elle. Nous lui choisirons un métier pas fatigant, sédentaire... Horloger, par exemple... Et il ne sera pas trop malheureux. »

Mais l'ouvrier montrait plus d'ambition.

« Eh bien, non... Puisqu'il est si intelligent, puisqu'il apprend tout ce qu'il veut, pourquoi ne ferait-il pas des études complètes ?... L'instruction ne coûte pas cher aujourd'hui... Et puis, on se

serrera le ventre, s'il le faut... Dis donc, Noémi, s'il pouvait devenir un savant!... »

Mais le beau rêve de ces pauvres gens fut court. Le petit garçon venait d'atteindre sa septième année quand, très rapidement, l'état de sa santé s'aggrava. Il languit encore pendant trois ans, toujours plus chétif, plus souffrant, plus faible. Et l'autre matin, à six heures, comme l'ouvrier se rasait à la bougie avant de partir pour l'atelier et pendant que Noémi préparait le café au lait, voilà que leur petit malade avait crié : « Maman!... Maman!... » avec un accent d'épouvante. Ils n'eurent que le temps d'accourir auprès de son lit, de prendre chacun une de ses mains si blanches, si amaigries. L'enfant les regarda avec des yeux pleins d'angoisse, puis il poussa un profond soupir. Il était mort.

« Hein? Pas d'église, pas de « ratichon », n'est-ce pas? » avaient dit tout de suite à Tavernier ses camarades, tous socialistes féroces et insatiables mangeurs de curés, bien entendu, les pauvres dupes de faubouriens qu'ils étaient.

L'enfant avait pourtant reçu le baptême, à cause de la mère de Noémi, morte à présent, une bonne vieille de la campagne, qui disait encore son cha-

pelet et qui était venue de Normandie exprès pour être la marraine de son petit-fils. Mais le mécanicien, dans les derniers temps, était devenu un fidèle habitué de ces « métingues » où tous les discours sont ponctués du cri de : « A bas la calotte ! » Il était anticlérical, parbleu, comme les amis, et la pauvre Noémi, abrutie de chagrin, laissa son mari s'occuper seul de l'enterrement.

C'est pourquoi le cercueil du petit Joseph fut mis dans un trou au cimetière d'Ivry, sans un bout de prière ni une goutte d'eau bénite, ce qui constituait, convenez-en, un notable échec pour la « congrégation » et un succès flatteur pour le « progrès des lumières », comme le fit remarquer un des invités, tailleur-concierge de profession, qui était un beau parleur.

***

Maintenant la lugubre cérémonie était terminée. A la sortie du cimetière, Tavernier, selon l'usage, offrit à tout le monde de se rafraîchir. Malgré le temps humide et bien que le jour baissât

— il était cinq heures du soir — on s'assit à la « terrasse » d'un mastroquet et l'on mangea quelques triangles de brie arrosés de vin blanc. Puis le tramway de Choisy-le-Roi vint à passer et fut envahi par toute la bande. Mais Noémi, qui ne pleurait plus, approcha son visage bouffi par les larmes de l'oreille de son mari et lui dit que la compagnie la fatiguait et qu'elle voulait revenir à pied, seule avec lui.

Ils s'en retournèrent donc à leur rue de la Glacière, à travers cette banlieue mélancolique où le gaz n'était pas encore allumé et que la tombée du crépuscule d'octobre attristait encore. Très las, ils marchaient côte à côte et, sans s'être rien dit, ils avaient cette même pensée que, tout à l'heure, à la porte de leur logement, ils n'entendraient pas le bruit des béquilles de leur petit Joseph, qui, naguère, quand ils rentraient l'un ou l'autre, les entendait toujours s'arrêter sur le palier et se hâtait de venir à leur rencontre.

Ils allaient, silencieusement, quand soudain Noémi, sans lever les yeux sur son compagnon, dit à demi-voix :

« Alors, tu as payé pour une concession de cinq ans?

— Qu'on renouvellera, pour sûr, répondit-il, jusqu'à ce que nous ayons assez d'économies pour faire construire un caveau.

— Et on va mettre une pierre?

— Avant huit jours... Le marbrier me l'a promis.

— Et qu'est-ce qu'il y aura dessus?

— Son nom, ses prénoms, son âge, à notre pauvre gosse, et après on inscrira : « Pleuré de ses père et mère. »

— Et c'est tout?

— Oui, qu'est-ce que tu veux de plus?

— Écoute, Tavernier, tu vas sans doute te fâcher, me dire que je ne suis qu'une femme, une pauvre tête... Mais je n'ai jamais eu de secret pour toi et tu me pardonneras ma franchise... Tu n'as pas voulu qu'on aille à l'église. C'est ton idée, et depuis que nous sommes mariés, je dis toujours comme toi, tu le sais bien... Pourtant tout à l'heure, quand tes amis eurent fini de jeter leurs immortelles rouges dans la fosse, il m'a semblé qu'il manquait quelque chose à l'enterrement de notre pauvre petit... Entre nous soit dit, c'est un drôle de choix que celui de cette fleur-là, l'immortelle, de la part de gens qui sont

persuadés que, quand on est mort, tout est bien fini, et pour toujours... Est-ce que ça te chiffonnerait beaucoup que sur la tombe de notre Joseph on mette une croix, on écrive : « Priez pour lui »?... Dis, Tavernier... Tes amis n'en sauraient rien... Joseph a été baptisé, après tout, et ma pauvre maman en a été assez contente, tu te rappelles?... Une croix, voyons... Il y en a une sur presque toutes les tombes, et, au bout du compte, tu n'es pas bien sûr qu'il n'y ait pas de bon Dieu... »

Elle s'arrêta, intimidée. L'homme eut alors un geste d'impatience.

« En voilà assez, Noémi. Tout ça c'est des idées de femme, du sentiment... Ce n'est pas que je me soucie de l'opinion des camarades, mais je ne veux pas de croix sur la tombe de notre Joseph!... S'il y avait un bon Dieu, comme tu dis, il serait juste, d'abord, et il ne nous aurait pas donné un enfant, un unique enfant, pour le faire souffrir sous nos yeux pendant dix ans et nous faire souffrir de ses souffrances... Tiens, la preuve qu'il n'existe pas, ton bon Dieu, la voilà! »

Ils firent encore quelques pas, sans dire un mot. Puis la femme reprit, toujours à voix basse :

« Tu as peut-être raison... Mais quand j'étais

à l'école, chez les Sœurs, on envisageait autrement les choses... L'aumônier... Si tu l'avais connu, ce brave homme-là, tu n'en voudrais pas tant aux curés... l'aumônier nous disait que si la vie était mal faite, c'est qu'elle n'était qu'une épreuve, qu'il y en avait une autre, toute de justice et de bonheur, et qui durerait toujours, mais qu'il fallait s'en rendre digne, et que le meilleur moyen, c'était encore d'accepter ses souffrances avec courage et de les offrir au bon Dieu, qui nous avait donné l'exemple en se laissant crucifier... Tu hausses les épaules... J'ai pourtant cru tout ça, dans mon enfance, et, avoue-le, ceux qui n'en doutent pas ont une fameuse force pour résister au malheur... Voyons, est-ce que ce ne serait pas bon pour nous deux d'être certains que notre Joseph, notre pauvre petit martyr, qui a été si doux, si patient, pendant son existence de malade, est aujourd'hui heureux et récompensé et que nous le serons un jour, comme lui et avec lui, parce que notre affreux chagrin d'à présent nous en rend dignes?... Tes amis ont beau dire, va, on ne trouvera pas mieux que cette espérance-là pour une pauvre femme comme moi qui a perdu son enfant... Aussi, tout à l'heure, au cimetière,

pendant que tes camarades jetaient leurs fleurs rouges sur le petit cercueil, tous ces souvenirs du temps où j'étais gamine me sont revenus par bouffées... Mais les hommes sont si entêtés... Tu ne veux pas de croix sur la tombe de Joseph?... Dis, Tavernier, vraiment, tu ne veux pas?... »

Le père, ému, baissait la tête; mais, depuis si longtemps, les faux amis du peuple avaient saturé son cœur de mensonge et d'orgueil! Encore une fois, il répondit sourdement :

« Non! »

***

Ils étaient arrivés devant leur maison. D'un pas lourd et fatigué, ils montèrent leurs quatre étages et s'arrêtèrent à la porte derrière laquelle, hélas! personne ne les attendait plus. Suivi par sa femme, l'homme entra, frotta une allumette, et la lampe à pétrole éclaira vivement la petite salle à manger.

C'était là que couchait Joseph, l'appartement n'ayant que deux pièces et les époux logeant

dans l'autre chambre. Dans un angle de cette salle à manger était donc le lit vide. Après la mise en bière, Noémi l'avait refait proprement, par souci de bonne ménagère. Puis, un peu avant le départ du convoi, pour offrir à une vieille voisine la seule chaise qui restât libre, Tavernier l'avait débarrassée des béquilles de l'infirme, qui traînaient là, et les avait jetées sur la couchette.

Dès que la lampe fut allumée, les regards du couple désolé allèrent instinctivement vers ce lit.

Sur la blancheur de la couverture, les deux petites béquilles noires dessinaient une croix.

« Tu vois... C'est lui qui nous la demande », s'écria la pauvre mère dans un grand sanglot.

Et tombant à genoux, se cachant la tête dans les mains, elle tâcha de se rappeler ses prières.

Le père, lui, resta debout; mais deux grosses larmes coulaient maintenant sur sa moustache rousse. Il avait beau se dire : « Les femmes sont folles... Pur effet du hasard... », il était troublé, lui, le libre-penseur, l'anticlérical, l'athée, et il eut même un frisson devant ce signe que semblait lui faire son enfant mort.

Il s'approcha de sa femme agenouillée, lui

toucha légèrement l'épaule et, d'une voix qui tremblait un peu, il lui dit avec douceur :

« Tu sais, Noémi... Pour la tombe de Joseph... fais ce que tu voudras... »

Octobre 1902.

UN DIMANCHE DE L'AVENT

La conférence, organisée par un groupe de collectivistes révolutionnaires, avait lieu dans la salle d'un de ces petits cafés-concerts comme il y en a dans tous les faubourgs de Paris. Le tenancier l'avait louée à bon marché pour cet après-midi de dimanche, car on ne donnait là que des représentations du soir, et bien que promu momentanément au rang de parlement populaire, le local n'avait guère changé d'aspect.

Dans la salle, c'était, comme à l'ordinaire, un public cruellement empilé, un nuage asphyxiant de fumée de tabac, une nauséabonde odeur de viande humaine. Sans doute, sur la scène, au lieu du pitre aux grimaces de sapajou et de la grosse dame scandaleusement dépoitraillée, on voyait

le président de la réunion — un chauve dont tous les cheveux semblaient avoir coulé dans la barbe — et une quinzaine de « comitards » assis autour de la sonnette et du verre d'eau; mais, sur des affiches de couleurs criardes, collées aux murs de l'établissement, les portraits du cabotin simiesque et de l'énorme personne aux appas gélatineux semblaient jeter un regard mécontent sur les nouveaux « artistes » qui encombraient leur théâtre. Il y avait aussi dans le piano fermé du chef d'orchestre, dans les pupitres abandonnés et dans la contre-basse solitaire, une muette protestation contre la présence insolite de tous ces politiciens dans l'humble temple d'Euterpe, comme eût dit un poète de l'école de Delille, au commencement du siècle dernier.

Entre nous, les portraits de chanteurs, et le piano, et les pupitres, et la contre-basse, n'avaient pas bien raison de prendre ainsi des airs dégoûtés; car pour le pauvre peuple, le café-concert et le club sont aussi mauvais l'un que l'autre, et la chanson stupide et obscène ne vaut pas mieux que le discours chargé de haine et d'envie.

Admirons ici le progrès. Sur cent faubouriens, il y en a peut-être quatre-vingt-dix-neuf à qui

l'idée d'écouter un cantique et un sermon ferait hausser les épaules. Nous avons remplacé le cantique et le sermon par les couplets orduriers du « beuglant » qui dépravent ces malheureux, et par les harangues furibondes du meeting qui les exaspèrent; et c'est là une des conquêtes de l'esprit moderne.

L'ordre du jour de cette réunion était « l'Avenir du Prolétariat », et, depuis l'ouverture de la séance, les orateurs avaient répandu sur l'assistance, à plein arrosoir, une ondée de clichés malsains et de dangereuses rengaines.

C'était toujours la même promesse d'une impossible égalité entre tous les hommes, la même prophétie annonçant un nouvel Age d'or, où l'État-providence assurerait le bonheur de chaque individu sans nuire à la collectivité, où la science aurait réformé la nature elle-même.

L'avènement de cette ère de justice intégrale et de prospérité absolue, dont personne, d'ailleurs, ne pouvait fixer même approximativement la date, était annoncé par les uns — les jobards — avec des physionomies d'extase et des airs d'illuminés, et par les autres — les farceurs — avec une éloquence de tréteaux et une verve de boniment. Mais

tous, à l'exaltation de cet avenir chimérique, joignaient une satire atroce des réalités du présent.

Sachant bien que leurs auditeurs, si crédules qu'ils fussent, ne se contenteraient pourtant pas tout à fait d'une absurde espérance, ils détournaient l'attention de cette foule souffrante et misérable en lui montrant, avec un geste de haine, le luxe et les jouissances des privilégiés, et, après l'avoir affamée d'un creux idéal, ils lui jetaient l'os d'une mauvaise passion à ronger.

***

Deux orateurs — et ceux-là n'étaient certes pas parmi les naïfs — furent surtout applaudis.

Le premier, un gros sanguin d'une quarantaine d'années, à la tignasse et à la barbe rouge carotte, réalisait, dans l'ensemble et dans tous les détails de sa personne, le type exemplaire du mufle.

Très débraillé, la main gauche dans la poche du veston, il ne cessait de brandir et d'abaisser son poing droit, comme pour enfoncer, avec ce mar-

teau, les arguments dans le cerveau des auditeurs. Son enrouement crapuleux, quotidiennement entretenu par les absinthes et les vermouths, convenait à sa harangue incorrecte et limoneuse, mais non sans force, dont les deux « leit-motiv » principaux étaient « l'infâme capital » et la « sueur du peuple. »

Ce tribun de bas étage — ancien métreur-vérificateur pour les travaux du bâtiment — jouissait dans le quartier d'une popularité suffisante pour avoir obtenu un siège de conseiller municipal, et les mauvaises langues racontaient que, récemment, dans une affaire d'expropriation, il avait touché un notable pot-de-vin, fragment de « l'infâme capital » offert par un syndicat de riches entrepreneurs dont la caisse devait précisément son embonpoint à la « sueur du peuple. »

Mais l'habile homme, faisant allusion, dans son discours, aux bruits fâcheux qui couraient sur son compte, confondit ses adversaires en les traitant de calotins et de jésuites, et donna une preuve éclatante de son intégrité en révélant que la femme du menuisier radical, son concurrent malheureux aux dernières élections, envoyait sa petite fille au catéchisme.

Cependant, après ce plaidoyer pour sa défense personnelle, l'orateur daigna se souvenir de l'objet de la réunion, « l'Avenir du Prolétariat », et conclut par une séduisante description du paradis collectiviste où, grâce au progrès du machinisme, la journée de travail serait réduite à vingt-cinq minutes et où tous les hommes, devenus bons comme du pain, sages comme des images, et ne s'inquiétant plus désormais d'accidents négligeables, tels que les passions, les infirmités, les maladies et la mort, goûteraient un bonheur sans mélange en lisant les journaux et en faisant des élections.

A ce grossier personnage succéda un orateur d'une tout autre qualité, dont le succès fut encore plus vif. Un gentleman, celui-là, sanglé dans une élégante jaquette, le monocle du snob sous le sourcil contracté, et portant la cravate lancée par M. Le Bargy dans son rôle le plus récent, — un mince et joli jeune homme au regard froid, à la figure pâle et sèche, et à qui sa chevelure frisée au petit fer et sa barbe blonde en pointe donnaient un faux air de mignon du roi Henri III.

Après avoir, pendant quelques années, étouffé des bâillements devant les potaches d'une « seconde » dans un lycée de province, ce normalien, non sans

mérite, mais dévoré d'ambition, s'était engagé dans la troupe des cabots politiques et y avait adopté l'emploi des Robespierre. Aussi soignait-il sa toilette comme « l'incorruptible », et la rigidité de ses faux-cols égalait celle de ses principes révolutionnaires. Il réussissait avec éclat dans le rôle, et le populo était particulièrement sensible à l'éloquence de ce pseudo-aristocrate, dont les phrases étaient polies comme ses ongles et brillantes comme ses bottines vernies.

N'oubliant pas, ce jour-là, qu'il parlait à des mangeurs de prêtres et des antimilitaristes, le jeune universitaire leur accommoda une salade de curés avec des gestes pleins de délicatesse et se moucha dans le drapeau tricolore avec la grâce d'un priseur d'autrefois. Ce futur député — qui sait? — ce futur ministre ne manquait pas d'esprit. Tout en gardant un masque impassible, il fit rire son public en couvrant de ridicule la patrie, la gloire, le mariage, la famille, en un mot tous les grotesques préjugés qui seront certainement abolis dans la société future.

Puis, redevenant soudain sérieux et même solennel, il se mit à vaticiner comme le précédent orateur, — hélas! oui — comme le mufle, et il

prophétisa, pour une époque indéterminée, bien entendu, le Grand Soir, que suivrait bientôt l'aurore de l'Éden social, d'un monde délicieux où, grâce aux bienfaits de la « solidarité », il y aurait de l'innocence, du bonheur et de la justice, comme s'il en pleuvait.

***

Or, dans cette réunion, dès le début de la séance, un curieux était entré, un homme au cœur plein de tendre pitié pour les petits et les déshérités, mais aussi plein de mépris, par conséquent, pour les charlatans qui les flagornent et exploitent leur ignorance et leur crédulité. Bien vite, il avait cessé de prêter son attention aux camelots qui se succédaient à cette tribune ou, pour parler plus exactement, devant le trou du souffleur. Il observait à présent, avec un intérêt attristé, les visages des auditeurs, à demi voilés par la fumée de tabac.

Impossible d'en douter! Tous ces pauvres gens étaient dupes de la même absurde et funeste espérance. Cette égalité dans la jouissance, à laquelle

la nature elle-même donne de si cruels démentis, ils la croyaient possible, les malheureux ! Vainement les bateleurs qui leur promettaient cet avenir chimérique avaient-ils la prudence de ne le leur faire entrevoir que dans le lointain confus des âges, toutes ces bouches béantes, tous ces yeux hypnotisés le voulaient, l'exigeaient, l'appelaient, et pour bientôt, pour demain, pour tout à l'heure... Quelle déception, quelle chute, quand, après cette soûlerie plus forte encore que celle de l'alcool, après ce rêve de fumeur d'opium, ils se réveilleraient, accablés par leur impuissance et condamnés pour la vie au travail et à la misère !

Mais c'était ainsi. Dans cet instant, enivrés par le verbe des tribuns menteurs, ils le croyaient tout proche, le bonheur universel, et la physionomie avide de cette foule n'exprimait qu'une sensation, l'attente !

*
* *

Écœuré de tristesse et de dégoût, le sincère ami des humbles qui se trouvait là ne put supporter plus longtemps ce spectacle. Il sortit de la salle et

poussa un soupir de soulagement, quand il fut dehors, dans la brume froide de décembre.

Comme il descendait le faubourg plein d'agitation et de tumulte, où se hâtaient les nombreux passants du dimanche, où les omnibus et les fiacres roulaient avec fracas, une église se trouva sur son chemin — oh ! une très pauvre église, sans tour ni clocher, une bâtisse banale et quelconque, à l'alignement du trottoir. Car, dans la banlieue anticléricale, où de grotesques édiles paradent dans de somptueuses mairies du style moderno-rastaquouère, le bon Dieu est, presque toujours, logé dans une grange.

L'homme entra et, tout d'abord, constata qu'il n'y avait pas grand monde aux vêpres. Une trentaine de femmes, quelques cornettes blanches de religieuses, voilà tout, et, dans la nef, les trois quarts des chaises restaient inoccupées. Mais, là-bas, derrière l'autel, un chœur de voix solennelles, accompagné par l'orgue, chantait la belle antienne de l'Avent :

Rorate, cœli, desuper
Et nubes pluant Justum.

Alors, le visiteur de cette pauvre paroisse tomba dans une profonde rêverie. Ce chant lui rappelait

la période de pénitence et de prière pendant laquelle l'Église se prépare à célébrer le mystère de Noël et la naissance du Dieu sauveur qui répandit sur le monde une rosée si féconde de justice et de bonté. Il se souvenait en même temps de l'expression d'ardent désir, de fiévreuse attente, qu'il avait vue tout à l'heure sur le visage de tous les prolétaires.

« Hélas! songeait-il, ce que ces insensés désirent et attendent si impatiemment, ce que les pitres politiques leur font espérer pour leurs arrière-neveux seulement, et au fond, tout au fond du brouillard de l'avenir, c'est tout simplement le bonheur parfait, et, afin de le conquérir, non pour eux, mais toujours pour les générations à naître, on les excite à des luttes affreuses, à des guerres fratricides. Or, ce bonheur parfait et nécessairement éternel — car il ne peut être parfait qu'à cette condition — voilà dix-neuf siècles qu'il leur fut promis pour le lendemain de leur mort, et même donné tout de suite, en ce monde, puisqu'ils pourraient y avoir la joie de le mériter en aimant leur prochain et le délicieux devoir d'être très bons en attendant d'être très heureux. Hélas! pourquoi ces pauvres gens

repoussent-ils aujourd'hui cette foi si douce qui répond à tous les besoins de l'âme humaine, qui satisfait son idéal de félicité absolue? Pourquoi se détournent-ils aujourd'hui avec horreur de cette école d'amour et de bonté, la plus sublime que l'univers ait connue et à laquelle ils doivent, sans s'en douter, par atavisme, par ambiance morale, ce qui reste en eux de pur et d'excellent? Pourquoi se pressent-ils si nombreux, non loin d'ici, dans ce bouge où ils s'enivrent de folie et de mensonge, et pourquoi est-elle presque vide, cette maison du Dieu des humbles, qui ne s'est fait homme que pour leur apporter l'espérance et la consolation? »

Mais, tandis que ce passant s'abandonnait à ses mélancoliques réflexions, l'orgue et le chœur continuaient le *Rorate*, la prière latine, vieille de plusieurs siècles, comme pour affirmer que la foi chrétienne est certaine de survivre à toutes les persécutions, de vaincre toutes les indifférences, et aussi pour redire, devant le triomphe de l'erreur et de l'iniquité, que, dans le mystère des nuées, s'amoncelle l'orage de la justice éternelle.

Novembre 1902.

LES DEUX COMMUNIONS

CONTE DE PAQUES

Il y a quarante ans, ce coin de banlieue, au nord de Paris, était frais et champêtre. On y venait, en été, le dimanche, canoter, dîner sur l'herbe, et la berge de la Seine, les prairies, l'île encadrée de saules s'égayaient de rires, de chansons, de chapeaux de paille, d'ombrelles et de robes claires. Mais, dans la semaine, c'était un village plein de bonhomie, tout comme un autre, avec sa vieille petite église au clocher gothique; et, sans les guinguettes du bord de l'eau et leurs tables désertes dont le vent de la rivière agitait les nappes blanches, on aurait pu se croire à vingt lieues de la capitale.

Aujourd'hui, la grande ville s'est étendue jusque-là et a transformé le gracieux pays de jadis en un banal et sinistre faubourg où grouillent le travail et la misère.

Plus de peupliers; des tuyaux de fabriques. Plus de maisons rustiques, où grimpent des roses et des clématites; des bâtisses de cinq étages, déjà lépreuses quoique neuves, avec, çà et là, un édredon rouge ou des draps qui sèchent sur une fenêtre. Le ciel — oui, le ciel! — a changé, car, même par les beaux jours, il est voilé, souillé, par la fumée des usines. Là circule, s'agite, travaille et souffre tout un peuple de prolétaires aigris, de malheureux sans espoir, à peine consolés par le vice qui les décime, par l'heure d'ivresse et d'oubli qu'ils vont chercher chez les nombreux marchands de vin, dans les assommoirs étincelants, dans tous les débits de poison d'où s'échappe un souffle fétide.

Le fleuve, lui aussi, est infecté. Jadis, pourtant, plus d'un peintre s'est assis là, sa boîte à couleurs sur les genoux, pour noter le reflet du coucher de soleil dans l'eau, et ce bouquet de saules, dernier vestige du paysage disparu, est un ancien modèle de Corot et de Daubigny. Mais la place

n'est plus tenable. A présent, un énorme égout se dégorge ici, dans la Seine, qui roule désormais des flots empestés. Dans l'extrême banlieue de Paris, qui, presque partout, est devenue triste et laide, ce faubourg est peut-être le plus repoussant par sa tristesse et par sa laideur.

Du décor d'autrefois, seule la vieille paroisse reste encore, mais elle semble aujourd'hui rapetissée et comme honteuse au milieu des maisons géantes qui la dominent, et dont son clocher, modeste et trapu, n'atteint pas le quatrième étage. Elle garde quand même sa physionomie rurale, son aspect paysan, la bonne vieille paroisse, et sur la frise de son portail poussent encore quelques touffes d'herbe et fleurissent même, dans la saison, des coquelicots et des joubarbes. Mais, dans cette rue puante et tumultueuse, où elle regarde se hâter les passants, rouler les camions, glisser les tramways, elle donne maintenant l'idée d'une villageoise, amenée dans une grande ville par un train de plaisir, et qui reste immobile et ahurie au milieu de la foule.

Il y a quelques années, un matin de Pâques, — ciel clair et temps vif, — je dus aller dans ce quartier lointain, que je n'avais pas revu depuis

ma jeunesse. Après m'être acquitté de l'affaire qui m'y avait appelé, je flânais un peu, m'étonnant de ne rien retrouver là de mes souvenirs, si ce n'est cette pauvre église. Je la regardais avec la sensation agréable et pourtant un peu mélancolique qu'on éprouve à reconnaître une ancienne connaissance parmi des visages nouveaux, dans une compagnie qu'on a négligée depuis longtemps, et je songeais, non sans tristesse, qu'il n'y avait que cette chétive église pour toute la population qui s'était agglomérée autour d'elle.

Bien que ce fût l'heure de la grand'messe, en ce moment la cloche se taisait, les deux battants de la porte — lourds vantaux de chêne garnis de gros clous — étaient fermés, et, à cette date de Pâques, en ce jour de triomphe et de joie pour tous les chrétiens, on eût dit que la maison du Seigneur était vide et abandonnée.

Au contraire, tout près de moi, sur le trottoir où je faisais halte, s'ouvrait un bar tout flambant neuf, et l'étain du comptoir, le cuivre des alambics, les étiquettes bariolées des bouteilles brillaient d'un éclat aveuglant, et des noms de liqueurs venimeuses — absinthe, vermouth, bitter, etc. — étincelaient, superbes et tentateurs, en

grosses lettres d'or, sur les glaces de la devanture.

Je n'étais là que depuis peu de minutes, et déjà, pourtant, j'avais pu constater que la splendide boutique qui, par sa porte grande ouverte, m'envoyait son haleine d'ivrogne, était très achalandée. A chaque instant, des hommes du peuple, isolément ou par petits groupes — et quelquefois, chose navrante à dire, des femmes — entraient là, tandis que d'autres en sortaient, s'essuyant la bouche du revers de la main, avec une petite flamme d'égarement dans les yeux. C'était tous de pauvres gens à la face ravagée par les fatigues du travail ou la flétrissure du vice. Très peu d'entre eux s'étaient endimanchés, avaient fait un brin de toilette, quoique ce fût jour de grande fête. Presque tous, même parmi les femmes, portaient leur livrée de labeur, et cela plutôt par manque de soin, par sans-gêne que par pauvreté, car tous avaient dans leurs poches de quoi se payer à boire; et ces blouses déchirées, ces vestons pleins de taches, ces robes sales, tous ces haillons offraient un contraste choquant et presque douloureux avec les peintures fraîches, les métaux bien astiqués, l'espèce de luxe tapageur et canaille de l'assommoir, du temple de l'alcool.

*
* *

Je m'affligeais devant ce spectacle, quand la cloche de l'église se mit à sonner à toute volée. La porte s'ouvrit largement. Je vis briller dans l'ombre, au fond de la nef, les gouttes d'or des cierges. La grand'messe de Pâques était dite, et les fidèles se répandaient dans la rue ensoleillée.

Hélas! il n'y en avait pas un bien grand nombre, et les hommes surtout étaient rares. Pourtant quelques pères de famille accompagnaient la femme et les enfants. Presque tout ce monde appartenait à la petite bourgeoisie. Quelques femmes seulement révélaient, dans leur costume, le goût inné, l'élégance instinctive de la Parisienne; mais on sentait, chez tous et chez toutes, même chez les plus humbles, même chez les bonnes vieilles à bonnet blanc, un effort, sinon de parure, du moins de bonne tenue et de propreté. Elle n'était pas bien longue, la ribambelle des fillettes de l'école libre — car on a laïcisé à outrance, dans ce quartier-là, — mais les mamans

avaient fait de leur mieux pour bichonner leurs gamines, et la brise d'avril faisait flotter les mantelets, les chevelures enfantines, les rubans de toutes couleurs, et palpiter aussi, avec des mouvements d'aile, les cornettes des Sœurs grises.

Le lugubre faubourg fut, en cet instant, égayé, purifié, en quelque sorte, par ces groupes qui s'éparpillaient et sur qui planait une atmosphère de joie et de sérénité. Toutes ces figures d'honnêtes gens avaient un air de fête. Ils étaient heureux à cause de la belle matinée et du triomphal et divin souvenir qu'ils venaient de célébrer, à cause du printemps revenu et du Christ ressuscité.

« Eh! Zidore, regarde-moi donc tous ces mangeurs de bon Dieu! »

La voix crapuleusement grasseyante qui venait de lancer ce blasphème imbécile était celle d'un voyou de vingt-deux ou vingt-trois ans qui, avec deux camarades, s'était arrêté à quelques pas de moi, au bord du trottoir, et qui regardait la sortie de la messe, les mains dans les poches, sa casquette de cycliste rejetée en arrière, la bouche béante, un bout de cigarette éteinte collé à sa lèvre inférieure.

Ses deux compagnons éclatèrent d'un rire ignoble, puis l'affreux jeune homme, qui m'avait l'air d'être déjà à moitié soûl, dit à travers son enrouement :

« Allons communier à notre tour... C'est ma tournée. J'offre une « bleue. »

Et ils entrèrent tous les trois dans le bar, à la file.

*
* *

Je restai là, méditant.

Oui, mangeurs de bon Dieu ! Tu l'as dit, pauvre brute ! Mais, avant de prendre part au repas mystique, de sentir se fondre en eux-mêmes cette hostie, cette parcelle de divinité, ces hommes et ces femmes, ces catholiques que tu crois avoir insultés, ont profondément scruté leur âme, sévèrement examiné leur conscience. Ils se sont repentis, ils ont demandé pardon de leurs fautes, ils ont promis, de tout leur cœur, de ne plus les commettre, et malgré la constante tentation et l'infirmité humaine, sache-le bien, après s'être

levés de la table sainte et en rentrant dans la vie, ils se sentaient tous un peu moins faibles et impurs, un peu meilleurs. Plusieurs d'entre eux, sois-en sûr, ont chassé pour longtemps l'essaim noir des mauvaises pensées qui tournoie sans cesse autour de nos fronts, et il en est un peut-être qui, à la veille du festin pascal, a reculé devant le gouffre d'un acte irréparable, d'un crime.

Mangeurs de bon Dieu ! Ah ! tes nouveaux éducateurs, misérable enfant, ne te diront jamais ce qu'a fait de bien et empêché de mal, depuis dix-neuf siècles, ce mince disque de froment pur où palpite la vie éternelle, et ils te cacheront toujours que, grâce à lui, tes ancêtres ont possédé, dans les temps les plus durs, la paix intérieure et l'espérance.

« Ni Dieu ni maître ! » crièrent au peuple ceux qui ont fait de lui leur chose et leur proie, et ils feignirent de le sacrer roi. Puis, pour dompter et conduire à leur guise le monstrueux monarque aux millions de têtes, ils le grisèrent d'orgueil. Mais, plusieurs fois déjà depuis cent ans, il s'est réveillé de son ivresse, il a senti qu'il n'était ni plus libre, ni plus heureux, il a abdiqué entre les mains d'un seul sa royauté dérisoire, il a fait un

effort pour revenir aux traditions de sa race, à ses anciennes croyances. Alors, voyant qu'il ne suffit pas de flatter le peuple pour en demeurer les maîtres, ses exploiteurs ont songé à l'abrutir par le mensonge et le vice. A force de calomnies, ils lui ont fait prendre en horreur cette église toujours prête à lui donner place au festin d'amour, à le nourrir du pain de consolation; puis, craignant que leurs dupes, après tant de promesses absurdes et jamais tenues, n'aient encore un accès de révolte et de colère, ils leur ont offert la communion mortelle, tendu le calice plein d'alcool !

Jeune insensé, qui viens d'outrager de paisibles chrétiens au passage, regarde l'affiche rouge qui flamboie sur cette muraille. J'y lis le nom d'un de ces hommes à qui tu t'imagines avoir confié ta part de pouvoir royal et que tu considères, dans ton stupide orgueil, comme ton serviteur. Rappelle-toi ses actes depuis vingt ans. C'est lui qui arracha de l'école où tu allais tout petit, l'image de ce Christ qui te bénissait sur sa croix, de ce Dieu, comme toi né dans le peuple, mort pour que les travailleurs et les pauvres comme toi puissent mériter par leurs vertus un ciel où tous seront égaux dans le repos et dans le bonheur éternels. C'est cet

ambitieux jouisseur et sans scrupules qui a rayé le nom de ce Dieu des premiers livres placés sous tes yeux d'enfant; c'est lui qui, en te persuadant que tu n'as pas d'âme immortelle et que tu n'es qu'une future charogne pour le cimetière, exaspéra tes sens et tes appétits, te satura d'envie et de haine et te conduisit vers ce vice qui te fait seul oublier ta misère.

Et, le mal que t'a fait cet homme, ne prétends pas qu'il l'ignore. Lui, si prompt à hurler à la tribune contre la religion et les prêtres, quand a-t-il dit un mot, donné un vote pour fermer un cabaret, un débit d'absinthe, pour surveiller les laboratoires où l'on distille de la démence et de la phtisie? Cette église en ruines au milieu de la ville poussée autour d'elle, cette pauvre église qu'environnent vingt boutiques d'empoisonneurs, voilà l'œuvre de ce criminel!

« Allons communier! », disais-tu tout à l'heure, en ricanant, à tes camarades. Hélas! tu ne croyais pas dire si vrai, toi qui insultes les mangeurs de bon Dieu! O déplorable enfant dont l'avenir m'épouvante, va communier devant ce comptoir diabolique, devant cet autel maudit! Va boire la folie et la mort!

***

Et, le cœur tremblant de pitié pour la foule toujours aveugle et ignorante, qu'on trompe, qu'on corrompt et qu'on désespère, je suis entré dans l'église et j'ai prié pour ce malheureux.

Mars 1902.

LE BON DIEU A BORD

CONTE POUR LA FÊTE-DIEU

Le goût des bains de mer ou, plus exactement, du séjour d'été sur les plages s'est tellement développé en France, et les chemins de fer donnent à tous tant de facilités pour le satisfaire, qu'il est permis de prévoir le temps — pas très éloigné — où notre littoral de l'Ouest présentera une succession ininterrompue de villas, d'hôtels et de casinos et où une seule façade de constructions s'étendra de Dunkerque à Saint-Jean-de-Luz. Ce boulevard maritime, pour ainsi parler, n'existe encore qu'à l'état fragmentaire, ayant pour solutions de continuité quelques falaises et quelques amoncellements de rochers; mais on peut supposer que les

explosifs viendront à bout, tôt ou tard, de ces obstacles naturels, et nos petits-neveux admireront certainement cette voie interminable, avec kiosques lumineux et tramways électriques, sur laquelle ils viendront, par centaines de mille, pendant les trois mois de belle saison, se rafraîchir au souffle du large !

Nous n'en sommes pas là, fort heureusement, selon moi, du moins, qui vois disparaître avec tant de regret le peu qui reste de la vieille France. Cependant, certaines stations de la côte normande, les plus voisines de Paris, sont déjà envahies et offrent aux regards de l'observateur le singulier spectacle de gens traditionnels et de très anciennes choses mêlés à des personnages de l'aspect le plus moderne et à des objets d'une invention tout à fait récente.

Nulle part peut-être ce contraste n'est plus remarquable qu'au Tréport, antique et célèbre port de pêche, fréquenté depuis longtemps déjà par les baigneurs aisés et où, de plus, chaque dimanche, un train de plaisir très rapide jette toute une cohue de petit monde parisien.

A côté de cette population de marins, dont les visages, boucanés par le vent et par l'embrun, ont

cette expression de gravité que leur imprime la pensée constante du péril, à côté de ces gens de mer qui, par la physionomie et par le costume, sont à peu près semblables à ceux dont Ango, le célèbre armateur de Dieppe et le fondateur de notre marine au XVIe siècle, composa ses premiers équipages, il est très intéressant de voir cette foule de petits bourgeois, d'ouvriers endimanchés, de grisettes économiquement déguisées en dames. Ils arrivent de la gare, éreintés par une nuit sans sommeil, alourdis par leurs paniers de provisions, ouvrant tout grands leurs yeux de badauds devant la mer et le pittoresque décor du bassin d'échouage et des bateaux, mais pourtant, par un amour-propre spécial aux Parisiens, ils ne veulent pas avoir l'air étonné et ne renoncent ni à leurs bruyants éclats de rire, ni à leurs appels gouailleurs, ni à aucune de leurs blagues faubouriennes.

C'est aussi un spectacle fort surprenant que celui de ces groupes de cyclistes pédalant sur leurs deux roues de fer, de ces automobiles emportées dans un infect nuage de poussière et jetant leurs réguliers hoquets, en un mot, de ces véhicules, dernier triomphe du machinisme, qui sont en train de supprimer presque les distances et de

changer les conditions de la vie, alors qu'on les voit glisser et s'enfuir sur le quai du vieux port, où se balancent doucement, avec des craquements sourds, ces solides et lourdes barques dont la forme antique et en quelque sorte vénérable n'a guère changé depuis l'époque où, manœuvrées par Jacques Cartier et ses intrépides compagnons, elles traversaient pour la première fois l'Atlantique et remontaient le Saint-Laurent.

Un dimanche de septembre, où le train de plaisir avait répandu dans le vieux Tréport sa foule périodique, je flânais sur la jetée, m'amusant à écouter au passage les observations plus ou moins saugrenues de tous ces citadins, quand le temps, qui menaçait depuis le matin, se gâta tout à fait. Le vent, déjà très vif, contre lequel les femmes défendaient leurs jupes et les hommes leurs chapeaux de paille, souffla décidément en tempête. Toute la mer blanchit sous une houle sinistre. Les lames se gonflèrent, devinrent énormes, et, en se brisant contre le musoir, jetèrent leurs panaches d'écume sur les promeneurs. Ils restaient là cependant, avec des rires et des cris, chaque fois que les inondait l'averse salée, retenus par la grandiose beauté du spectacle.

Il ne tarda pas à devenir effrayant.

La variation du temps avait été très brusque — comme il arrive trop souvent sur nos côtes — et aucun signal du sémaphore ne l'avait annoncée en temps utile. Aussi, plusieurs barques étaient-elles sorties, non pas pour traîner le filet ou le chalut, — les pêcheurs observent généralement le repos du dimanche, — mais pour promener, pendant une heure ou deux, les Parisiens du train de plaisir, qui avaient voulu se donner, en cette journée de vacances, toutes les sensations maritimes en bravant celle du mal de mer.

Par cette brise carabinée et dans le tumulte des vagues soudain furieuses, la rentrée au port de ces barques fut très dure et même dangereuse. Rudement secouées et ballottées, tantôt dressant leur beaupré vers le ciel sombre, tantôt plongeant de la proue, comme si elles allaient s'engloutir, elles revenaient, l'une après l'autre, ayant ramené la grande voile et le hunier et n'offrant plus qu'un bout de foc à la violence du vent d'Ouest. Comme elles étaient pleines de passagers tous mouillés jusqu'aux os et la plupart malades, la manœuvre était difficile, et les curieux massés sur le môle admiraient, au passage de chacune de ces barques,

l'adresse du barreur pour gouverner droit sur cette mer bouleversée et ne pas manquer l'entrée du chenal.

Toutes les barques accomplirent heureusement ce tour de force, sauf une, la dernière de la petite flottille. Elle devait avoir été plus éprouvée que les autres par le coup de mer, car son foc déchiré se tordait au vent comme une loque, et les quatre hommes de l'équipage, debout et pesant de toutes leurs forces sur les avirons, ramenaient péniblement leur cargaison de Parisiens en détresse.

Cependant le bateau retardataire restait en bonne voie, grâce aux efforts de ses rameurs, et il allait à son tour franchir la passe, quand une lame monstrueuse le prit par le travers, l'enleva avec une force irrésistible et courut se briser, avec lui sans doute et en l'enveloppant d'une explosion d'écume, contre la muraille de la jetée.

Tous les spectateurs poussèrent un cri d'épouvante, puis, aussitôt après, quand l'écume retomba, un long soupir de soulagement. Un heureux coup de barre du timonier, la présence d'esprit des hommes de tribord, dont les avirons brisés venaient de parer le choc, avaient empêché la catastrophe.

Le bateau — il s'appelait la *Jeanne-Marie* — était sauvé !

Comme l'accident n'avait pas eu, en somme, un dénouement tragique, l'émotion de la foule, après quelques bavardages, s'apaisa vite. Ces Parisiens sont si légers !

Le spectacle avait pris fin, d'ailleurs. Le bateau était rentré dans le port, et le môle, constamment balayé par les paquets de mer, n'était plus tenable pour les flâneurs. Tous revinrent donc vers la ville, en suivant l'étroite jetée, et, dans les fragments de conversation, saisis au passage, il n'était déjà plus question du danger couru par l'équipage et les passagers de la *Jeanne-Marie*.

Cependant, deux Tréportaises, deux femmes de marins, qui marchaient près de moi en faisant claquer leurs fins sabots de bois noir, parlaient encore de l'événement, et j'entendis la plus vieille dire à la plus jeune :

« Vois-tu, ma fille, j'avons pas eu peur. C't'année, il ne pouvait pas arriver malheu à Cauvin et à la *Jeanne-Marie*... Tu t'rappelles ben... Ce bateau-là a eu le bon Dieu à bord. »

Le bon Dieu à bord ! Il y avait dans cette phrase, on en conviendra, de quoi exciter l'imagination,

et, soulevant ma casquette blanche de plagiste, je demandai à la bonne femme ce qu'elle voulait dire. Mais ma question lui déplut sans doute, car, après m'avoir un instant regardé d'un air réfléchi, elle me répondit assez brutalement :

« Bah ! si je vous le disions, vous vous gausseriez de mé... Vous ne croyez à rin, vous, les Messieurs de Paris. »

Puis elle pressa le pas, entraînant sa compagne.

Cependant, ma curiosité devait être promptement satisfaite.

En continuant ma promenade et en montant la rampe qui conduit à l'église, délicieuse fleur de l'art gothique poussée à mi-côte de la falaise, je fis rencontre du second vicaire, qui revenait des Vêpres, et je demandai à ce jeune prêtre, de qui j'avais goûté plusieurs fois déjà la conversation pleine de charme, l'explication des paroles de la vieille femme.

« Le bon Dieu à bord, me répondit-il, c'est une ancienne et pieuse coutume de ce pays. A la Fête-Dieu, le sort désigne celui des bateaux sur lequel on dressera le reposoir, et on y installe, au pied du mât, un autel radieux de lumières et de fleurs. C'est un beau spectacle, je vous assure, monsieur,

Emile Adan del. J. Massard sc.

LE BON DIEU À BORD

Ah ! tous ces fronts inclinés
pour la benédiction du prêtre

quand la procession s'arrête le long du quai et quand M. le curé, entré dans la barque, bénit avec l'ostensoir tous ces braves gens de mer réunis sur les dalles du port, les hommes tête nue, les femmes à genoux et disant leur chapelet. On entonne le *Tantum ergo*. Nos chantres, grâce à mon confrère, le premier vicaire, qui est musicien, ne sont pas mauvais, et il y a de fort jolies voix parmi nos jeunes filles, les Enfants de Marie. Oh ! tous ces fronts inclinés sous la bénédiction du prêtre, cet hymne qui monte suavement vers le ciel, cette atmosphère de foi naïve... Il y a là vraiment une exquise minute d'émotion chrétienne... Bien entendu, tous nos marins considèrent comme un très grand honneur de recevoir la visite du Saint-Sacrement... De là, sans doute, vient l'idée de cette pauvre femme, que le bateau qui a eu le bon Dieu à son bord est, pour l'année au moins, exempt du péril de la mer.

— Cet usage, répondis-je, est, en effet, d'une poésie charmante. Que Chateaubriand ne l'ait pas connu, c'est dommage. Il eût écrit une belle page de plus dans son *Génie du Christianisme*... Si, tout à l'heure, la *Jeanne-Marie* ne s'est pas brisée contre la jetée, cela tient presque du

miracle, j'en conviens. Pourtant, ajoutai-je en souriant, faudrait-il se fier à la croyance tréportaise, les jours où le sémaphore hisse son plus inquiétant signal?...

— Oh! je vous en prie, interrompit le jeune prêtre, n'en dites pas davantage. Je sais bien que vous n'êtes pas, comme a dit cette brave femme, de ces messieurs de Paris qui ne croient à *rin*. Si la superstition de ces pauvres gens vous étonne un peu, avouez, au moins, qu'elle est tout à fait innocente et qu'elle ne peut offenser le Dieu dont les mystérieux desseins déchaînent et calment les tempêtes... Ne seraient-ils pas plus heureux, fit-il avec un accent mélancolique et en me montrant la foule des Parisiens, que, de ce lieu élevé, nous pouvions voir circuler sur le quai du Tréport — ne seraient-ils pas plus heureux, tous ces citadins incrédules, s'ils avaient, comme mes simples paroissiens, conservé la divine espérance? Je prie de tout mon cœur pour que, du moins, ceux-ci ne la perdent jamais, leur piété dût-elle demeurer un peu enfantine. Car Jésus-Christ, dont je suis l'humble ministre, est vraiment le Dieu des gens de mer, lui qui marchait sur le lac de Tibériade, apaisait d'un geste les flots en courroux, suscitait

les pêches miraculeuses, et qui a choisi d'abord de pauvres mariniers pour répandre à travers le monde sa loi de consolation et d'amour !... »

Il s'enflammait, il allait poursuivre sa harangue improvisée, mais, attendri par l'enthousiasme religieux du jeune vicaire, je me reprochais déjà ma méchante boutade.

Je lui touchai doucement le bras.

« Pardonnez-moi, lui dis-je, monsieur l'abbé. Il est difficile d'oublier tout à fait une longue vie de scepticisme... Vous avez raison, il n'y a que la foi qui sauve. Je la demande ardemment et sans cesse à Dieu dans mes prières. Oui, je crois, je veux croire, et je ne serai satisfait que le jour où je croirai avec la confiance et la simplicité de cœur de vos marins... Et j'y parviendrai, soyez tranquille... Car, vous savez, ajoutai-je en me frappant le cœur avec la main, le bon Dieu est à bord ! »

Décembre 1900.

UN DRAPEAU DE MOINS

CONTE POUR LE QUATORZE JUILLET

Comme c'était la veille du 14 Juillet, le père Muller, le vieil Alsacien, en rentrant pour se coucher dans sa chambre haute, ouvrit un placard et y prit un drapeau avec l'intention de pavoiser sa fenêtre pour le lendemain, comme il en avait l'habitude.

C'est un type qui tend à disparaître que celui du père Muller. Serrurier de son état, voilà trente ans qu'il travaille dans le même atelier, et bien qu'il ait atteint la soixantaine et qu'il soit forcé de se chausser le nez d'une solide paire de lunettes avant de s'installer à son établi, vous ne trouveriez pas un ajusteur plus adroit. Très sobre, sans

refuser, à l'occasion, un verre de vin, économe, mais ayant toujours une pièce de cent sous pour un camarade dans l'embarras, consciencieux jusqu'au scrupule devant sa besogne, il est estimé de tous les compagnons, même des beaux parleurs de meetings et de syndicats; et son patron actuel, gendre et successeur du précédent, — un fils à papa pourtant, un viveur, fort riche, qu'on voit moins souvent sur les chantiers que dans son automobile avec la petite Machin, des Folies-Marigny, — ne parle au père Muller qu'avec une nuance de respect.

On en trouve encore dans le peuple, de ces braves gens qui pratiquent sans le savoir de simples et fortes vertus.

Pour connaître le passé et la vie morale du père Muller, il suffit de visiter son humble logis, tout là-haut, au cinquième étage, dans une vieille maison de la Montagne Sainte-Geneviève. Voici d'abord, encadré avec soin, le brevet de sa médaille militaire, qu'il n'a pas volée, je vous prie de le croire, à la bataille du Mans, quand, rengagé comme artilleur pour le temps de la guerre, il a sauvé, en l'attelant sous les obus, une des pièces de sa batterie.

Sous un globe, à côté de la pendule, ce bouquet de fleurs d'oranger artificielles est bien flétri, car le pauvre homme est resté veuf après quelques années de bonheur, et s'il ne s'est pas remarié, c'est à cause de sa fillette, dont vous voyez sur la muraille la photographie en costume de première communiante.

Il l'a élevée, sa Victorine, il lui a gagné une dot, il l'a mariée à un camarade, à un bon sujet, qui, maintenant, est petit patron à Senlis et a déjà trois enfants. Le père Muller va les voir quelquefois, le dimanche, avec des cadeaux de grand-papa plein ses poches, et c'est là qu'il compte se retirer, mais le plus tard possible, quand il ne pourra plus travailler.

Jusque-là, il accepte sans se plaindre sa vie solitaire. Les soirs d'été, il fume sa pipe sur le quai, devant l'entrepôt des vins, dans la fraîcheur de la rivière. Quand le temps est mauvais, il allume sa lampe, met ses lunettes, lit consciencieusement le *Petit Journal* ou l'un des volumes — il y en a bien une cinquantaine — rangés sur son étagère.

Elle n'a pas été trop mal composée, quoique par le hasard ou à peu près, la bibliothèque du bonhomme. Il a acheté autrefois, par livraisons

illustrées, les *Girondins* de Lamartine et le *Consulat et l'Empire* de Thiers, car il est républicain et cocardier, puis les *Misérables* de Victor Hugo, qui lui ont inoculé leur socialisme sentimental. Voici les chansons de Pierre Dupont, qu'il chantait dans sa jeunesse; et il y a là aussi quelques livres qui lui viennent de sa famille, entre autres, le *Béranger* de son père à côté du livre de messe de sa femme et d'un vieux bouquin qui date de la grand'maman, un petit volume à la reliure déchirée, aux feuillets jaunis, mais auquel le vieil ouvrier a pris goût dans ces derniers temps et qui a pour titre : *Les Saints Évangiles.*

De ses lectures, de ses souvenirs, de son expérience et de ses songeries, le père Muller s'est fait une sorte de sagesse, et, ce soir, voilà que de tristes pensées l'assaillent devant son drapeau sorti du placard.

Oh! très modeste le drapeau. Acheté un franc quatre-vingt-dix, au bazar de l'Hôtel-de-Ville. En calicot, tout simplement, ayant en guise de hampe un bâton peint en bleu que surmonte le fer de lance en zinc doré. N'importe ! c'est toujours avec émotion que le père Muller le débarrasse de son enveloppe de vieux journaux.

Mais, cette fois-ci, en déployant les trois couleurs, le vétéran de l'armée de Chanzy, l'enfant de l'Alsace, le naïf républicain se sent le cœur tout chaviré; car, depuis plusieurs années, il n'est pas content de ce qui se passe, comme tous les braves gens.

***

« Le voilà pourtant, ce drapeau français, se dit le père Muller. C'est le même que, tout gamin, en arrivant de Colmar à Paris pour finir mon apprentissage, j'ai vu revenir d'Italie sous une averse de fleurs. J'étais grimpé sur un arbre du boulevard du Temple. C'était superbe!... Je l'aimais déjà, d'instinct, ce drapeau, et plus tard, pendant que j'ai servi au 9e d'artillerie, à Metz, il m'est devenu encore plus cher. Mais c'est surtout depuis 1870, après avoir souffert et combattu pour lui et l'avoir vu si malheureux, qu'il a eu ma tendresse et ma vénération. Un fils ne sait vraiment combien il aime sa mère qu'après l'avoir vue pleurer...

« Et puis, c'était maintenant le drapeau de la

République, et je m'en faisais une si belle idée, de la République! On ne choisirait, pour gouverner et faire les lois, que d'honnêtes gens et de bons patriotes. Le petit monde aurait moins de misère, la justice serait égale pour tous, et, bien entendu, dès que nos ongles seraient repoussés, on prendrait la revanche... Je faisais tous ces beaux rêves-là, les premières années, quand je pavoisais pour le 14 Juillet, et, en attachant le drapeau à ma fenêtre, j'espérais bien qu'un de nos petits soldats le planterait, un jour ou l'autre, en haut de la flèche de Strasbourg.

« Je suis resté dans cet état-là jusqu'à l'affaire Schnæbelé... Ah! si on avait marché, alors!... Mais il paraît que nous nous trompions sur le compte de ce Boulanger. Quand il a filé en Belgique, j'ai allumé le poêle avec son portrait en chromo, que j'avais épinglé sur le mur...

« Pourtant, à partir de ce temps-là, j'ai compris que les marchands de phrases et tous les politicards avaient fait leur deuil de ma pauvre Alsace et j'ai commencé à ouvrir l'œil sur cette clique-là... Et les horreurs ont commencé, le Panama, les anarchistes... Quand on a épargné les députés voleurs et, ce qui est encore plus violent, quand les stu-

pides électeurs les ont réélus, quand des fous furieux, avec leur saleté de dynamite, ont bombardé les passants, je me suis demandé ce que ça signifiait, cette République où les gros bonnets devenaient si canailles et où les malheureux devenaient si féroces, et il m'a semblé que les couleurs de mon drapeau avaient pâli...

« Cependant, j'essayais de me consoler, de me faire des illusions. Je me disais : Le pays est malade. Mais, bah ! il en a vu bien d'autres, il est solide, il s'en tirera... Puis nous avons eu quelques bons moments, la fête des marins russes, la visite du Tsar. C'est alors que j'ai pavoisé avec plaisir. On avait beau répéter que cette alliance n'était faite que pour le maintien de la paix, les chauvins comme moi sentaient se rallumer en eux une petite flamme d'espoir.

« A présent, elle est éteinte, et ça ne m'excite plus du tout, les revues et les voyages de gala... Depuis Fachoda, du reste, on connaît le fond du sac des gaillards qui nous gouvernent. L'honneur national, la fierté du pavillon, c'est le cadet de leurs soucis, aux convives de l'assiette au beurre... Des jouisseurs et des égoïstes, voilà tout...

*
* *

« J'ai cru pourtant que nous allions peut-être nous débarrasser d'eux, quand s'est déchaîné le cyclone de l'Affaire. La France s'était tout de même un peu réveillée, devant la frénésie des dreyfusards qui crachaient sur le drapeau, et, au 14 Juillet de 1899 et de 1900, je l'ai arboré avec enthousiasme. Paris surtout, Paris a eu vraiment alors quelques jours de bonne et patriotique colère.

Hélas! Ce n'était qu'un feu de paille... Ah! ils sont malins, ces pourris de parlementaires! Ils ont exilé Déroulède, amusé les badauds avec leur Exposition, convaincu les imbéciles que la République était en danger, et ils les ont lancés contre les curés qui n'en peuvent mais...

« Est-ce bête, cette guerre aux curés! Comme si jamais, dans aucun temps, dans aucun pays, on avait pu se passer de religion... Il semblerait que ces gens-là n'ont jamais perdu un être qu'ils aimaient et désiré le revoir un jour. Moi, depuis

qu'ils tourmentent ainsi les prêtres, ça me donne envie de retourner à la messe...

« D'ailleurs, tout va plus mal qu'avant, la nouvelle Chambre est plus ignoble que l'ancienne, et les idiots de bourgeois en sont à regretter Waldeck, qui, pour le moment, se ballade dans les mers du Nord et dîne avec Guillaume... Je parierais que, dans quelques mois d'ici, il reviendra au pouvoir, leur Waldeck-Rousseau, en se donnant des airs de sauveur, à peu près comme font les rôdeurs du bord de l'eau, qui flanquent un passant dans le bouillon pour le repêcher et toucher la prime...

« C'est donc ça, leur République! Il n'y a pas assez de gendarmes pour jeter dans la rue de pauvres religieuses, pareilles à ces bonnes Sœurs qui m'ont si bien élevé ma petite Victorine, quand je suis devenu veuf; mais la police se gardera bien d'arrêter les Humbert et les d'Aurignac, cette bande de voleurs qui d'abord, paraît-il, avait pour chef un ancien garde des sceaux. Voilà pour la justice... Quant à la morale, c'est encore pire. Il est défendu dans les écoles de parler du bon Dieu aux enfants; mais, en sortant de la classe, ils peuvent regarder tant qu'il leur plaira les

images obscènes autour du kiosque à journaux. Quelle dégoûtation !...

« Et personne ne se révolte; on ne grogne même plus, ou à peine. Devant la vacherie générale, les meilleurs patriotes eux-mêmes sont découragés.

« Ma fois, j'ai bien envie de ne pas pavoiser... C'est un crêpe de deuil qu'il faudrait plutôt mettre à mon drapeau, quand ce Jaurès, qui a traité Jeanne d'Arc de cabotine, a pu dire à la tribune que l'Alsace était allemande pour toujours... Allons, va te cacher, mon vieil ami; car, devant toutes les hontes et toutes les infamies d'à présent, on croirait vraiment que nous ne sommes plus en France ! »

*
* *

Et le père Muller, avant de serrer son drapeau, essuya deux grosses larmes qui mouillaient ses yeux avec le pan de calicot rouge.

Juillet 1902.

LA MESSE DU PATRIOTE

Pendant la période d'angoisses patriotiques que nous venons de traverser et qui, j'en ai bien peur, est loin d'être finie, j'ai vécu, pour ma part, dans un état d'esprit extrêmement douloureux.

Ce cauchemar m'a plusieurs fois oppressé dans mon sommeil : je luttais désespérément contre une pauvre folle qui voulait se tuer de sa propre main et je m'épuisais en efforts pour lui arracher son couteau. Quand je me réveillais, tout en sueur, en poussant un cri, je me rappelais avec horreur que des Français monstrueux ne cessent d'insulter l'armée, de cracher sur le drapeau, et je songeais avec une tristesse profonde que la créature en démence qui voulait se suicider, c'était, hélas ! ma chère patrie !

Depuis deux ans, je puis le dire, cette pensée empoisonna ma vie; car une France neutre et désarmée, telle que s'en contenteraient tant d'égoïstes et d'insensés, excités d'ailleurs par une bande d'étrangers et quelques scélérats, subirait promptement le sort de la Pologne. Certes, le danger, si grand qu'il soit, peut être conjuré. Beaucoup de braves gens se sont levés pour défendre la patrie française, exclusivement française. A la bonne besogne qu'ils ont déjà faite et qu'ils feront encore, je consacrerai, pour ma part, le peu qui me reste de forces. Chaque jour, je prie pour ma pauvre et bien-aimée France, et j'espère fermement que bientôt la grande nation se relèvera, par un de ces mouvements spontanés et irrésistibles, où l'on reconnaît le geste même de la Providence. Mais combien de durs moments aurons-nous à passer d'ici là? Qui sait si moi, de santé bien débile et déjà vieux, je serai encore de ce monde le jour où se relèvera mon pays? Qui sait si j'en verrai seulement poindre l'aurore?

On peut donc me croire, quand je dis que, depuis qu'ont éclaté nos funestes discordes, je suis vraiment malheureux. Mais aujourd'hui, je ne veux pas revenir une fois de plus sur ce triste sujet.

J'aurais le désir, au contraire, de me rappeler les seules heures très douces que j'ai vécues depuis deux ans, et, je le déclare tout de suite et bien haut, ce sont celles que j'ai consacrées à la prière, et surtout les instants ineffables que j'ai passés à l'église, les dimanches et les jours de fête, pendant que s'accomplissait l'antique et prodigieux drame de la Messe et que je sentais mon âme en présence de Dieu lui-même.

Ma conversion ou, plus exactement, mon retour à la pratique religieuse — car, depuis assez longtemps déjà, j'étais inquiet et tourmenté à cet égard — n'a pas encore trois ans de date. Mais, depuis lors, combien de fois n'ai-je pas remercié et béni la mémoire de mes parents, qui me donnèrent une éducation chrétienne. C'est par leur mérite, sans oublier, bien entendu, la grâce divine, que j'ai pu retrouver cette foi qui parfume et ennoblit mes dernières années.

J'étais encore incrédule, quand commença pour moi l'arrière-saison, et je sais combien elle est mélancolique. Elle doit devenir chaque jour plus sombre pour le vieillard sans croyance, qui s'en va vers la tombe, le front bas, regardant tomber à ses pieds les feuilles flétries. Mais pour le chrétien, la

mort est pleine d'espérance. Quand vient l'automne de la vie, il relève courageusement la tête; car, à travers les branches dépouillées, il voit mieux le Ciel.

C'est aussi la foi qui m'a commandé de me lancer dans la lutte, en ces heures de péril national; c'est elle qui me permet aujourd'hui, après une existence où je ne fus qu'un inutile et voluptueux poète, de finir en citoyen. Combien elle est grossière, l'erreur des incroyants qui disent avec dédain que le *fiat* du *Pater* est mortel pour l'énergie! A coup sûr, la volonté de Dieu est la justice souveraine, et nous devons accepter toutes les épreuves; car s'il nous les impose, c'est que nous les méritons. Mais il ne nous dispense pour cela d'accomplir aucun des devoirs dont il a mis le sentiment dans notre conscience.

Moins que d'autres sans doute, mais assez gravement tout de même, j'étais naguère atteint de cette coupable indifférence pour le bien public, trop fréquente, comme on sait, chez les artistes. En moi le chrétien s'est réveillé en même temps que le patriote.

La religion, quoi que prétendent ses ennemis pleins de mauvaise foi, ne défend à personne

d'aimer passionnément son pays, et par ce mot, j'entends la nation qu'ont fondée les aïeux aussi bien que le coin de terre où l'on naquit, la France et le clocher du village. Chez le citoyen qui fait son devoir, la foi religieuse, au contraire, double la force morale et l'esprit de sacrifice. Quand je me suis jeté dans la tempête politique, j'avais un solide point d'appui; car j'embrassais la Croix comme un marin étreint le mât brisé de sa barque en détresse. Et mon effort, je le jure, est tout à fait désintéressé. S'il le faut, pour délivrer mon pays des mauvais maîtres qui l'avilissent et qui le perdent, je suis prêt à tout sacrifier. Je n'ai dû encore renoncer, il est vrai, qu'à de médiocres trésors, qui m'étaient précieux cependant, à des amitiés chères, à des influences mondaines qui m'aidaient à faire quelque bien, à mon goût pour la retraite, à ma vie paisible. J'ai abandonné tout cela sans une hésitation, sans un regret. Que demain se déchaîne le cyclone d'anarchie et de terreur qui nous menace, et l'on me verra risquer sans peur ma liberté, ma vie. L'aurais-je fait, naguère, avant d'avoir fixé les yeux de mon âme sur les espérances éternelles? J'en doute, et je me sens désormais, pour le devoir civique, une force que je ne me connaissais pas.

Parmi les agitations de la vie nouvelle que je mène depuis quelque temps, je n'ai donc goûté quelque douceur que dans les heures pieuses. Plus que jamais j'admire la sage discipline de l'Église, qui rythme la pensée du chrétien par le retour constant de la prière; elle revient deux fois par jour, ainsi que la marée, et couvre de son flot salubre cette plage impure et vaseuse, l'âme du pécheur. Mais la merveille du culte catholique, c'est le repos dominical, c'est la messe, c'est la halte du voyageur fatigué sous les palmes fraîches d'une oasis idéale, ce sont ces rêves de paix et d'espérance au murmure des sources vives de la foi !

J'arrive à la paroisse pour la messe basse qui suit presque immédiatement la grand'messe. Celle-ci vient à peine de finir. L'atmosphère de l'église est encore émue de l'harmonieux tonnerre des grandes orgues; j'y vois flotter et j'y respire les dernières vapeurs de l'encens. Je suis forcé d'avouer ici une de mes infirmités. Si beaux que soient les chants de la liturgie, ils gênent chez moi le recueillement. J'ai besoin de silence pour prier.

A genoux, donc, à genoux, pauvre pénitent ! Ferme les yeux, cache ton visage dans tes mains et

reste immobile. Oublie, s'il se peut, que ton corps existe, ton misérable corps qui a tant péché. Souviens-toi que tu es ici, d'abord pour demander pardon de ta longue vie passée loin de Dieu, et de tant d'impureté, d'égoïsme et d'orgueil ! Frappe-toi la poitrine, et, avec l'officiant qui vient de monter à l'autel, dis en toute sincérité le *Misereatur* et *Indulgentiam*.

Quelle force, quel solide bâton pour la route que cet examen de tous ses actes, de toutes ses paroles, de toutes ses pensées, auquel se livre sans cesse le chrétien ! Mais cette enquête sur lui-même, combien elle devient plus scrupuleuse et plus sévère, quand il la fait pendant l'auguste sacrifice, dans l'attente du miracle, alors que tremble, entre les doigts du prêtre, cette hostie fragile qui sera tout à l'heure le corps réel et présent de Jésus-Christ !

Ici l'indulgence de l'homme pour lui-même n'est plus permise; les lâchetés, les capitulations de la conscience sont impossibles. Dieu est là; son regard pénètre jusqu'aux plus secrets mystères de l'âme. Qui donc oserait mentir devant lui ?

Hélas ! Depuis de bien longs jours, je vis en pleine lutte. Pour une bonne cause, certes, pour le salut de mon pays ! Mais c'est la bataille, âpre,

violente, acharnée, et je n'ai pas le droit de me le dissimuler, elle a été pour moi l'occasion de commettre de graves et innombrables fautes, non seulement contre la charité, mais aussi contre la simple justice. Que de jugements trop passionnés et trop rigoureux j'ai portés! Que de paroles cruelles j'ai dites! Non, je n'invoquerai pas comme excuse l'échauffement du combat et les outrages dont m'ont accablé mes adversaires. Selon votre loi, mon Dieu, je leur avais d'avance pardonné, et je n'y avais pas grand mérite; car l'un des bienfaits de mon retour vers vous, c'est que je suis devenu à peu près insensible aux outrages des hommes.

Non, rien n'atténue mes torts. Je les avoue humblement et les soumets au tribunal de votre miséricorde. Mais je le fais avec confiance; car, vous le savez, ô Père tout-puissant, c'est une impulsion filiale qui m'a jeté dans cette mêlée, et je n'ai pu voir de sang-froid meurtrir devant mes yeux la pauvre France, ma patrie et ma mère!

O mon Dieu, c'est pour elle maintenant que je vous prie! Non, c'est impossible, vous n'abandonnerez pas ce noble pays, qui a tant fait jadis pour votre gloire, qui a mérité d'être appelé votre soldat, et dont, aujourd'hui, toutes les églises

et toutes les cathédrales tendent vers vous leurs flèches et leurs tours comme des bras suppliants! Oubliez, oubliez, dans votre clémence infinie, qu'elle a trop longtemps subi ces maîtres impies qui persécutent vos prêtres, chassent vos servantes du lit des mourants et effacent votre saint nom du livre de l'écolier. Car elle est lasse, à présent, de leur tyrannie; vous la voyez frémir sous le joug des sectaires athées, et elle comprend enfin que ces hommes de destruction et de néant, frappés d'on ne sait quelle folie furieuse, veulent briser son épée — l'épée de saint Louis et des Croisades! — et jettent ses étendards dans la boue où bientôt peut-être ils seront foulés par la botte d'un conquérant.

Mon Dieu, ayez pitié de la France, de votre France, vous qui, pour son salut, avez suscité Geneviève et armé Jeanne d'Arc du glaive d'un de vos archanges! Sauvez-la en cette heure douloureuse, où ses malheurs l'éclairent sur ses fautes, où elle rêve de les réparer, où l'on sent palpiter en elle une renaissance de la foi et où un grand nombre de ses fils repentants — dont je suis l'un des plus humbles — détruisent, à force de s'y agenouiller, l'herbe des solitudes qui poussait au pied de la Croix abandonnée!

... Mais une sonnette vient de retentir. Le prêtre va consacrer l'hostie. J'interromps mon oraison patriotique. Je ne veux plus penser à présent qu'à la tragédie du Calvaire... Je ne veux plus que souffrir, autant que possible, avec le divin Crucifié et le supplier de m'admettre un jour auprès de lui dans l'éternelle lumière. Car, même toi, chère et douce France, tu n'es, pour le chrétien, qu'un lieu d'exil, dans lequel il attend le Paradis, la patrie suprême, la patrie universelle!

Et quand l'office est terminé et qu'après une dernière prière pour mes morts chéris et pour tous ceux que j'aime, je sors de l'église et descends les marches du parvis, je remercie encore une fois le Dieu de bonté, qui m'accorde la grâce d'achever ma vie en bon chrétien et en bon Français, de mêler sans cesse ces deux sentiments dans mon cœur et de regarder le Ciel à travers les glorieuses déchirures du drapeau.

Octobre 1899.

POUR LES ÉTRENNES DE 1902

Ce concours de jouets, dont on a tant parlé ces jours-ci, réveille en moi les plus lointains souvenirs de mon enfance et je m'y abandonne avec grand plaisir.

Heureux âge, où l'imagination est si vive et si forte et où, déjà cocardier, chauvin précoce, militariste pas plus haut que ça, j'éprouvais l'orgueil d'un colonel passant en revue son régiment, quand j'avais rangé mes soldats de plomb en bataille, et la fierté d'un officier de marine sur le point de prendre la mer, quand j'arrivais au bord du bassin du Luxembourg et que, sur l'eau à peine ridée par une brise légère, je déposais mon petit navire à voiles, armé, s'il vous plaît, de quatre pièces de canon à peu près grosses comme des cigarettes !

Le vieux monsieur que je suis devenu n'a plus aujourd'hui que des distractions moroses. Il assiste, en faisant un peu la moue, à la préparation de la cuisine électorale, qui n'est pas beaucoup plus appétissante que celle des sorcières de Macbeth, et, l'autre jour, en sortant d'un conciliabule de futurs candidats, il s'est surpris à murmurer la fameuse définition de l'enfer par sainte Thérèse : « C'est un lieu où il pue et où l'on n'aime point. »

Quelle misère est la nôtre d'en être réduits à combattre le parlementarisme avec ses armes spéciales, c'est-à-dire avec de petites intrigues et de mesquines combinaisons !

Pour me venger des soucis que me donne la politique, j'ai eu l'envie de prendre part, moi aussi, au concours de jouets, et j'en ai inventé un dont je suis assez content. Vous vous rappelez ces boîtes d'où sort brusquement un diable épouvantable avec des cornes menaçantes. Eh bien, je donnais à ma boîte la forme de la tribune du Palais-Bourbon, et de là, tout à coup, quand on poussait le ressort, jaillissait un général en uniforme, avec des moustaches terribles et un grand sabre. Ne croyez-vous pas que ce jouet symbolique

aurait eu quelque succès dans les baraques en planches du Jour de l'An?

Mais, après réflexion, je me suis rappelé que le Directoire actuel, aussi pourri que l'ancien, n'est pas plus libéral. Puisqu'il interdit les amusantes chansons de Dominique Bonneau, l'Ange Pitou d'à présent, il aurait certainement fait saisir mon joujou comme séditieux, et les pauvres camelots eussent été ruinés et, probablement, « passés à tabac », par-dessus le marché. J'ai donc renoncé à mon idée, non sans regret.

*
* *

Ce qui me console un peu, c'est la pensée que notre cher gouvernement aura bien de la peine, quoi qu'il fasse, à inventer et à propager des jouets de « défense républicaine », comme il doit en avoir certainement le désir; car l'enfance est, d'instinct, nationaliste.

L'autre jour, dans un square, j'ai vu une bande de petits bonshommes qui jouaient à la manifestation. C'était à qui voulait « faire Déroulède ».

L'an dernier, les radicaux à tous crins d'un conseil municipal de province — celui de Saint-Étienne, si je ne me trompe, — décidèrent qu'on bannirait, des cadeaux faits aux enfants des écoles, tous les jouets capables de développer en eux l'infâme militarisme, tels que képis à galons, épaulettes d'or, sabres, fusils, trompettes, tambours, etc.

Je suis persuadé d'abord que les pauvres mioches ont été désolés. Le gamin français n'a pas changé depuis Charlet; il est toujours prêt à se coiffer d'un bonnet de police en papier et à faire l'exercice avec un bâton en guise de fusil au commandement d'un invalide assis sur un banc au soleil.

Ce qui me préoccupe, c'est de savoir par quoi les conseillers stéphanois ont remplacé les jouets militaires. Auraient-ils, par hasard, affublé les pauvres gosses du tablier de peau maçonnique et de la ferblanterie des loges?

Je suppose d'ailleurs qu'on a supprimé depuis longtemps, là-bas, la croix d'honneur en fer-blanc qu'on épinglait jadis sur la veste de l'écolier qui avait le mieux écrit sa dictée ou récité sa leçon. Mais que peut-on bien lui donner à la place de ce

hochet guerrier ? Un « baromètre » ou une écharpe de sénateur ou de député, peut-être. Selon moi, il faudrait ajouter à cette récompense une pièce de cinquante centimes, pour préparer ainsi l'enfant à la vie publique, et lui faire comprendre que cet insigne confère le droit d'exiger et de recevoir des pots-de-vin.

Décidément, non. Ils ne seront pas commodes à imaginer, les vrais joujoux de « défense républicaine », qui puissent inculquer aux Français de l'avenir, dès leur premier âge, le sentiment de la suprématie du pouvoir civil et les persuader solidement que le pékin passe toujours avant le militaire.

***

Vous verrez que, au Jour de l'An prochain, on rencontrera encore plus d'une maman toute fière de tenir par la main son petit garçon déguisé en lieutenant de dragons, avec un casque, ou même en simple zouave, avec un turban, et qu'aucune de ces femmes peu « intellectuelles » n'aura l'idée

de promener son enfant avec la toque, la robe et l'épitoge du magistrat ou du professeur.

Comment espérer, après cela, que la jeunesse comprenne, d'ici à longtemps, combien il est plus honorable de faire proscrire de braves gens par la Haute-Cour que de risquer niaisement sa vie sur un champ de bataille, et combien un docteur ès lettres ou un agrégé, qui propose de jeter le drapeau français aux ordures, est supérieur à une brute à képi et à épaulettes qui se fait tuer pour lui?

Ah! le préjugé n'est pas vaincu. Le galon, le panache, le pantalon rouge ne sont point passés de mode. C'est absurde, c'est déplorable, mais c'est ainsi.

Voulez-vous parier que, chez les marchands, on va vendre encore, cette année, une quantité de boîtes de soldats en bois ou en métal? Et croyez-vous que, si c'était des boîtes d'instituteurs primaires en plomb ou des députés radicaux-socialistes en sapin peinturluré, il y aurait beaucoup d'amateurs?

J'en suis navré pour le général André, mais l'armée a encore quelque prestige, au moins parmi la marmaille.

Dans un autre ordre d'idées, mais toujours au point de vue de la « défense républicaine » et de la société future, je constate aussi qu'il n'y a pas la moindre trace de féminisme dans les jouets destinés aux petites filles.

On ne voit dans les vitrines que poupées de toutes sortes, depuis la belle dame parée des fanfreluches à la dernière mode jusqu'au bébé emmailloté de dentelles. On y trouve aussi de petites cuisines, avec casseroles minuscules, poêles à frire, naines et mignonnes rôtissoires, qui semblent faites pour préparer le dîner de la reine Mab.

Évidemment, de pareils joujoux ne peuvent inspirer à nos fillettes qu'un idéal inférieur, que le désir médiocre de faire un peu de toilette, de soigner des enfants et de s'occuper du ménage. Comme éducation féminine, c'est tout simplement le programme du bonhomme Chrysale.

Pas la moindre concession aux idées modernes. Aucun fabricant de jouets n'a eu la pensée de revêtir quelques-unes de ces poupées de la robe d'avocat ou de mettre sur leur nez émaillé les lunettes du bas-bleu; aucun n'a songé à offrir aux docteresses de l'avenir, au lieu d'une réduc-

tion de cuisine, une salle de dissection en miniature avec un gentil petit cadavre en carton peint.

***

Je dénonce cette tendance aux rédactrices de la *Fronde*. Ces jouets ne peuvent développer chez les petites filles que des instincts réactionnaires, tels que celui de se parer pour plaire au sexe laid et trouver un mari, celui de retenir au logis leur seigneur et maître en lui fricotant de bons petits plats et surtout celui d'avoir un beau poupon à chérir et à dorloter.

Que nous sommes encore loin du phalanstère collectiviste, de l'égalité absolue des deux sexes, de l'union libre et de l'élevage en commun de tous les enfants, aux frais de l'État, dans un prytanée pareil à celui dont le citoyen Robin fit naguère, à Cempuis, l'édifiante expérience !

J'ignore quels résultats a donnés le concours de jouets récemment provoqué par un désir officiel; mais ce qui est manifeste, ce qui saute aux yeux,

c'est que les joujoux traditionnels et pour ainsi dire classiques ont conservé tout leur charme pour l'enfant; c'est que le petit garçon se plaît plus que jamais à jouer au soldat et que la petite fille aime toujours jouer à la maman.

Il devait en être ainsi déjà, j'en suis convaincu, dans les siècles préhistoriques; car, en dépit des grandes phrases sur le progrès, le fond de l'homme ne change guère. Le bambin de l'âge de la pierre taillée agitait sans doute avec fierté une petite hache en silex, et la gamine troglodyte berçait probablement, dans une attitude maternelle, quelque informe morceau de bois.

Ces instincts antiques persistent dans la génération que nous voyons grandir. Réjouissons-nous-en, car rien n'est plus vénérable. Voilà un éclatant démenti aux malsaines et chimériques doctrines de décadence dont on nous assomme, et nous avons ici la preuve que l'amour de la patrie et le sentiment de la famille ne périront pas de si tôt.

Pour les prochaines étrennes, on inventera, je n'en doute pas, de jolis et ingénieux joujoux. Mais, si vous voulez faire vraiment plaisir à vos petits amis des deux sexes, n'oubliez pas de leur donner

aussi quelques-uns de ces jouets qui sont vieux comme le monde et qui aident à le peupler d'hommes de courage et de bonnes mères, c'est-à-dire des armes et des poupées.

Décembre 1901.

AU CIMETIÈRE

JOUR DES MORTS DE 1901

Pour le vieux Parisien, qui a le chagrin sans cesse renouvelé de voir sa ville natale se transformer, ce qui change le moins rapidement, c'est encore les cimetières.

Dans la rue que j'habite depuis trente ans, trois maisons de rapport à la dernière mode, avec ascenseur, électricité et tout le confort moderne, occupent aujourd'hui la place du vieil hôtel à demi ruiné et du long mur au-dessus duquel débordaient les arbres du jardin; et, par les chaudes soirées de juin, je ne respire plus, en rentrant au logis, le capiteux parfum des fleurs d'acacia.

Mais il est resté le même, au cimetière Montparnasse, le modeste tombeau où, dans un délai qui ne sera sans doute pas bien long, je reposerai auprès des miens.

Quand j'avais vingt ans, ce côté de la banlieue parisienne était presque champêtre. Dans la rue de la Gaîté, où se succèdent, aujourd'hui, les cafés-concerts et les assommoirs, il y avait d'agrestes guinguettes à tonnelles, et Plaisance, qui est aujourd'hui un quartier tout grouillant de peuple, était à peine bâti et plein de terrains vagues. On trouvait par là, bien avant d'arriver aux fortifications, des pièces de betteraves et de pommes de terre, même quelques champs de blé. J'ai tâché de fixer la physionomie navrée de ces campagnes suburbaines dans mes vers de jeunesse; ils doivent être incompréhensibles pour les jeunes lecteurs, s'ils en ont. Un monumental tramway électrique à deux étages glisse aujourd'hui à travers la foule, là où jadis j'ai cueilli des bleuets.

C'est seulement au cimetière Montparnasse que je retrouve un peu de mes anciennes sensations. Il ne renferme plus dans ses murs que des concessions à perpétuité; car, depuis longtemps, les pauvres gens de la rive gauche sont enterrés beau-

coup plus loin, au delà des remparts, à Ivry ou à Bagneux. Cet exil n'est épargné qu'aux cadavres possédant, à Montparnasse, un immeuble de quelques mètres. Je suis dans ce cas; c'est même ma seule façon d'être propriétaire.

Donc, quand je vais visiter le tombeau de ma famille, je retrouve ce coin de cimetière tel qu'il était il y a trente ans. Les arbres ont grandi, voilà tout.

***

Très souvent, dans Paris, je ne reconnais plus une rue, même tout un quartier. La pioche du démolisseur et la truelle du maçon ont changé le décor devant lequel ma mémoire évoquait mes rêves et mes sentiments du passé. Mais, à Montparnasse, près de l'ancien moulin tapissé de lierre, tout est resté de même. Chose mélancolique ! Il n'y a plus que ce lieu funèbre où je puisse me rajeunir un peu par le souvenir.

L'autre jour, après avoir prié devant la pierre qui recouvre mes chers morts, je suivais à pas

lents une des allées du vieux cimetière. Je m'y étais attardé et j'allais en sortir un des derniers.

C'était par un soir d'octobre, brumeux et très calme. A travers le réseau noir des branches presque entièrement nues, je voyais le soleil tout rond, large et rouge, pareil à un disque de cuivre, descendre majestueusement. A ma droite et à ma gauche, les tombes grises se dressaient dans la ouate légère et vaguement bleue du brouillard. Pas un souffle d'air. De temps en temps, d'un des tilleuls de l'allée, une feuille d'or, une des dernières, se détachait comme par lassitude, tombait en tournoyant et se posait sans bruit sur le sol déjà jonché d'une épaisse dépouille. J'ai rarement vécu de plus solennelles minutes.

Tout en marchant, l'esprit traversé de pensées sévères, je lisais machinalement les inscriptions des tombeaux qui bordaient le chemin. Tous contenaient une famille ou un individu privilégié par la fortune ou par le rang social. La plupart des épitaphes évoquaient des existences honorablement ou même brillamment remplies. Bien que les dates de décès fussent toutes assez reculées — les plus récentes remontaient à vingt-cinq ou trente ans — plusieurs des noms gravés là n'étaient pas

encore tombés dans l'oubli; quelques-uns étaient restés fameux. On est indulgent devant les tombes. Je voulais croire que tous ces morts avaient été, dans leurs carrières variées et à des titres divers, des hommes de mérite et de devoir, de bons et utiles citoyens.

Alors... Qu'est-ce qui fit naître en moi ce sentiment soudain? L'ambiance funèbre du lieu? Un accès de la fatigue de vivre qui parfois m'accable? Une recrudescence du dégoût qui me poursuit dans le temps de honte où nous sommes? Je ne sais. Mais mon cœur fut noyé de tristesse et j'éprouvai un sentiment d'envie — oui, d'envie! — pour tous ces morts qui n'avaient pas vécu les dernières années du XIXe siècle.

***

Celui-ci, par exemple, un conseiller à la cour de Paris. Dans ma jeunesse, au quartier Latin, quand son nom était prononcé par hasard, au milieu de nos folles causeries d'étudiants, la physionomie des stagiaires, nos camarades, devenait tout à coup

respectueuse. Car, par sa vie simple et pure, par sa profonde science, par son intégrité absolue, par son attitude pleine d'indépendance et de dignité devant le pouvoir, cet homme représentait le type exemplaire du magistrat. « Mort en 1872. » Oui, je me rappelle. Pendant le siège, on me l'a montré au bastion, bien qu'il fût déjà septuagénaire, et je vois encore ce sec et grand vieillard, au profil aquilin sous le képi, appuyant la baïonnette de son fusil contre son épaule et tirant de la poche de sa vareuse un livre qu'on m'a dit être un Sénèque et qu'il lisait tout en faisant sa faction. Ah! il est parti à temps pour l'autre monde, avant l' « épuration ». Il n'a pas vu la magistrature, à force de complaisances, de lâchetés, de forfaitures, devenir peu à peu la partie la plus méprisée du corps social. Qu'aurait-il pensé de ces laquais en robe rouge ou noire, toujours prêts à répondre au coup de sonnette d'un distillateur véreux devenu garde des sceaux, grâce à l'admirable jeu des institutions parlementaires?

Et celui-là, un admirable soldat d'Afrique, de Crimée et d'Italie. « Mort en 1860 », des suites d'une blessure reçue à Solférino. Il n'avait pas encore cinquante ans. Mais ne vous plaignez pas,

mon général, que pour vous on ait si vite battu le rappel là-haut. Vous avez cru jusqu'à la fin que la France était toujours la grande, la victorieuse nation. Vous avez ignoré la défaite et ses hideuses conséquences. Que diriez-vous de ce spectacle extraordinaire : toute la nation en armes, depuis trente ans, mais avec le ferme propos de ses gouvernants de ne jamais venger l'outrage reçu et de maintenir la paix à tout prix? Qu'auriez-vous pensé du fameux mot sur les provinces perdues : « Y penser toujours, n'en parler jamais »? Que le silence est le frère de l'oubli, hélas! Quant à l'armée que les maîtres du jour tâchent maintenant de nous confectionner, je crois que vous n'auriez pu y songer sans être menacé d'un coup d'apoplexie. Vous qui avez gagné votre cinquième galon à l'assaut de Malakoff, savez-vous comment on avance, à cette heure? En subissant les grotesques épreuves de la franc-maçonnerie et en dénonçant les camarades qui vont à la messe. Félicitez-vous d'être mort, mon général. De votre temps, vous aviez de vieux drapeaux déchirés par les balles. Les nôtres sont tout neufs, mais souillés par les crachats des sans-patrie.

*
* *

J'allais ainsi, faisant une réflexion analogue devant chaque tombeau.

Voici celui d'un vicaire de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, mort à vingt-huit ans, en 1867. Pauvre jeune homme! Mais tant mieux pour lui, après tout. S'il avait vieilli dans le ministère, il eût tant souffert de voir diminuer sans cesse le nombre des baptêmes et des premières communions, et, s'il était devenu curé dans la banlieue, le citoyen maire eût sans doute dressé procès-verbal contre sa soutane.

Ce vieux professeur a bien fait de s'en aller, lui aussi. J'imagine que, comme mes modestes et bons maîtres du lycée Saint-Louis, il se contentait de faire son cours le mieux possible et de n'enseigner à ses élèves que de nobles pensées et de généreux sentiments. Cette stupeur lui fut épargnée d'entendre ses jeunes collègues, pervertis par l'orgueil intellectuel, ricaner au seul mot de patrie et se passionner pour un traître.

Cette jeune femme, morte à la fleur de l'âge et pleurée par son époux et ses enfants, aurait peut-être connu les amertumes du divorce et d'une famille déchirée; et cet important fonctionnaire, dont l'épitaphe naïvement vaniteuse rappelle le haut grade dans la Légion d'honneur, n'aurait pas été satisfait, devant les distributions de rubans rouges à la basse canaille de la politique. Enfin j'étais obsédé par cette idée que tous les Français qui dormaient là avaient vécu dans des temps meilleurs, où leur pays était plus fier, qu'ils étaient partis avant la honte et la décadence — et, de tout mon cœur, je les enviais.

Mais l'un d'eux, plus que tous les autres, me parut heureux d'être mort. C'était une vieille barbe de la démocratie qui conspirait déjà sous la Restauration, un célèbre professeur de barricades, sincère, convaincu, qui croyait fermement déraciner un abus à chaque pavé qu'il déchaussait et tuer une injustice à chaque coup de son fusil d'émeutier. La moitié de sa vie s'était écoulée en prison et en exil. Maître de Paris, ou à peu près, pendant une demi-journée, en 1848, il était forçat à Lambèse, après le coup d'État. Pour sa foi, pour sa chimère, il avait subi toutes les persécutions.

Pourtant, à la fin, après je ne sais plus quelle amnistie, il était rentré en France, très pauvre, à demi fou, mais plein d'honneur et les mains pures.

Oui, celui-là surtout avait eu raison de mourir opportunément, en 1869. Qu'est-ce que sa probité aurait pensé du Panama, et son patriotisme de l'affaire Dreyfus? Dors en paix, vieux républicain, dans ton idéal de justice et de liberté!

***

Telles étaient mes tristes et douloureuses pensées, l'autre jour, en regardant tomber les feuilles mortes de la Toussaint. Je murmurais le mot de Luther dans le cimetière de Worms : *Invideo quia quiescunt*, et je courbais ma tête découragée en songeant à la lâcheté de tous, à la ruine lente de la patrie. Mais, tout à coup, je m'aperçus que la Croix se dressait encore sur presque tous les monuments, que presque toutes les inscriptions funèbres se terminaient par une invitation à la prière.

Arrière, mauvais conseils du désespoir! C'est

peut-être pour demain, le fait imprévu qui nous sauvera, l'événement extraordinaire que les esprits aveuglés de notre temps attribueront au hasard, mais qui ne se produira que sur un ordre de la Providence. « Priez pour nous », me crient tous ces morts. Certes, mais il est une moribonde qu'il ne faut pas oublier. Prions pour la France !

Novembre 1901.

SENSATIONS D'ENFANCE

I

AU MUSÉE DU LOUVRE

La pédagogie moderne a mis à la mode les « leçons de choses ». On place maintenant sous les yeux de l'écolier une image représentant un bœuf, et on lui dit : « Voilà un bœuf ». Bien souvent, j'imagine, le petit bonhomme doit soupçonner déjà l'existence de ce ruminant, et, dans tous les cas, il est destiné à faire, tôt ou tard, la rencontre d'une bête à cornes. D'ailleurs, cette fantaisie scolaire est tout à fait inoffensive.

De mon temps, on ne montrait pas tant de belles choses dans les écoles enfantines. Tout au plus y

voyait-on, pendues à la muraille, deux ou trois cartes de géographie, jaunies et enfumées, avec l'inévitable tableau des poids et mesures. Dieu! qu'il m'a ennuyé, jadis, ce tableau des poids et mesures! Mon petit cerveau répugnait à tout ce qui touche, de loin ou de près, au calcul ou aux mathématiques, et j'avais déjà de l'imagination. Le kilogramme, suivi du demi-kilogramme et de ses autres divisions de plus en plus petites, m'apparaissait comme un père de famille avec sa femme et ses enfants marchant derrière lui en file indienne. Mais j'ai eu beau contempler, durant de longues années, chaque jour, et plusieurs heures de suite, ce monotone tableau, ne m'interrogez pas sur le système métrique; je serais capable de vous répondre quelque énormité. Beaucoup de gens, j'en suis persuadé, ne sont pas plus forts que moi. Il m'a fallu devenir propriétaire — je ne le suis plus — d'un petit domaine pour comprendre au juste ce que c'est qu'un hectare. Il est, j'en conviens, des mesures très connues, très populaires, celle des liquides, par exemple. Mais c'est surtout par une expérience acquise chez le marchand de vin que la plupart des ivrognes ont une idée exacte du litre.

Cependant j'ai reçu, dans mon enfance, de délicieuses « leçons de choses », qui ont eu, je crois, une influence décisive sur la formation de mon esprit et sur ma destinée intellectuelle. Un très favorable hasard a permis que, tout petit, je vécusse dans une très fréquente intimité avec de nombreux et admirables chefs-d'œuvre. Dès que j'eus atteint l'âge où, dans le petit monde de Paris, auquel appartenaient mes parents, on laisse sortir un gamin seul, c'est-à-dire à partir de douze ans environ, j'ai passé presque toutes mes après-midi du jeudi — jour de congé pour les externes libres — au Musée du Louvre.

J'y allais rejoindre mes deux sœurs, qui étaient de grandes demoiselles et qui, toutes deux, faisaient de la peinture. Notre excellente mère les avait conduites et installées là dès le matin, et l'on m'envoyait les retrouver pour revenir avec elles à la maison, pour leur être un porte-respect, la pauvre maman étant retenue au logis par les soins du ménage. Je connaissais parfaitement la topographie, pourtant assez compliquée, des escaliers et des salles. Je savais le chemin du Salon Carré où ma sœur aînée copiait la *Belle Jardinière* et où je reconnaissais de loin son chapeau attaché à l'un

des montants de son chevalet, et j'aurais pu me diriger, les yeux fermés, dans la galerie des Antiques, où la cadette, assise sur un haut tabouret et son carton sur les genoux, exécutait un fusain d'après l'*Enfant à l'oie*.

Cette visite hebdomadaire au Louvre me plaisait beaucoup. Non que je veuille vous faire accroire que j'étais un petit prodige et que j'ai eu le sentiment des arts dès ma première culotte. Vous pensez bien qu'un jeune gaillard, qui finissait d'user sa veste de première communion, n'avait pas de parti pris en matière d'esthétique et ne pouvait encore goûter la suavité de la ligne dans un Raphaël ou la magie du clair-obscur dans un Rembrandt. Non, mais j'éprouvais certainement, — et j'en ai le très intense souvenir, — en pénétrant dans ce noble palais, en traversant ces vastes salles aux murs couverts d'images peintes, une émotion confuse, mais profonde.

Je cherche à l'analyser aujourd'hui.

A coup sûr, il y avait d'abord de la timidité. Me voyez-vous, moi, tout petit, né d'humbles gens, ayant vécu jusque-là dans d'étroits et tristes logis, et devinez-vous ma surprise respectueuse devant cette demeure royale, devant ces apparte-

ments grandioses, devant toutes ces splendeurs? Je crois bien que le gardien à tricorne et à livrée verte et galonnée d'or, qui se promenait les mains derrière le dos ou qui roupillait sur sa banquette, me médusait aussi quelque peu. Je m'imaginais qu'il me regardait de travers, qu'il se demandait ce que venait faire là ce bout d'homme. Les parquets, vernis à s'y mirer et glissants comme un ruisseau à Noël, augmentaient encore ma confusion. J'avais peur de tomber, et par les temps de boue, mes souliers me faisaient honte, bien que, docile à l'ordre de l'écriteau, je les eusse frottés et essuyés soigneusement sur l'épais et imposant paillasson, au bas de l'escalier de Henri II.

Mais non, ce n'était pas seulement de la timidité que je ressentais; car, alors, mon trouble eût été pénible, et bien au contraire, il avait son charme et sa douceur. Tous ces tableaux devant qui je passais et qui planaient, en quelque sorte, sur moi, ces tableaux si divers et sur qui le temps avait néanmoins répandu un ton général, un air de famille, une harmonie fraternelle, sollicitaient mes avides regards, entraient paisiblement et prenaient pour toujours leur place dans ma mémoire

jeune et fraîche. Je les connaissais déjà; ils me devenaient amis et familiers. Inconsciemment, j'admirais toutes ces œuvres, dont je ne pouvais juger, sans doute, l'inégal mérite, mais qui toutes étaient revêtues de la majesté des choses anciennes, me baignaient de leur atmosphère sereine et solennelle, et déposaient, dans mon âme enfantine, les précieux germes du goût et de l'amour de la beauté.

Je me redonne aujourd'hui, par le souvenir, cette sensation lointaine. C'était une joie des yeux, un épanouissement du cerveau. Il s'y mêlait aussi du respect, un peu comme lorsqu'on entre dans une vieille cathédrale, mais sans l'impression de froid, le léger frisson devant le mystère. Oui, je retrouve la sensation même, avec le gros souffle des bouches de chaleur, en hiver, le silence des grandes salles presque désertes, où travaillent, assidus et absorbés, quelques peintres, et cette odeur écœurante d'huile grasse — je l'aime depuis lors — qui sort des boîtes ouvertes, près des copistes.

Me voici, enfant nerveux, un peu visionnaire, instinctivement ému par tout ce passé. Il me semble que tous les personnages des tableaux

fixent les yeux sur moi, surtout les portraits, les sombres portraits, où se devine à peine le costume, où éclatent seulement une fraise, une collerette, l'éclair d'un bijou, un gant sur un pommeau d'épée; les ténébreux portraits, d'où jaillissent, au milieu de la toile, une face vivante, des yeux qui regardent, des narines qui respirent, une bouche qui va parler.

Mon cœur bat. Trop d'inconnu m'environne. Trop de curiosités m'assaillent. Je sens s'amonceler autour de mon front toutes les histoires de toutes les nations à tous les âges du monde, et l'Olympe, et la Bible, et l'Évangile. Les apparitions se succèdent. La Beauté nue triomphe. Jésus pend sur la croix. La pyramide des mourants de la *Méduse* s'érige sur des flots tragiques. Dans de somptueuses architectures, au centre du festin, un homme en robe de brocart joue du violoncelle. Et la Kermesse tourne, ivre-morte ; et les gondoles dorées appareillent pour Cythère; et le Bœuf éventré saigne; et la Joconde sourit !

Et tout cela est vrai, pourtant, a été fait d'après le modèle, a vécu, et, par la magie du pinceau, vit encore !

. . . . . .

Il est quatre heures. Au bout de la galerie sonore, un gardien crie : « On va fermer. » Je m'en vais avec mes sœurs. Le petit garçon, qui sautille devant elles, le long des quais, et s'amuse du spectacle de la rivière, a l'insouciance et la mobilité de son âge; il ne pense déjà plus aux féeries du Musée.

Mais, s'il est devenu plus tard un poète, s'il a essayé, à son tour, — avec des mots et des rythmes, — de fixer un peu de la nature et un peu de la vie, qui sait s'il ne le doit pas à ses premières songeries devant les tableaux du Louvre, quand il regardait distraitement défiler auprès de lui de longs et glorieux siècles d'art?

Mars 1894.

II

L'INSTINCT MILITAIRE

Faisant allusion à mon goût si vif pour l'armée et pour le soldat, un de mes confrères, qui m'offrait, l'autre jour, un livre sur un vieux héros du premier Empire, l'orna de cet *ex-dono* : « A l'Académicien qui suit les régiments. » La dédicace flatte mes passions et m'est agréable. Par malheur, j'en suis indigne. Hélas ! je n'ai plus mes jambes de quinze ans et ne puis régler longtemps ma marche sur le rythme des tambours ou sur le pas redoublé joué par la bande martiale des musiciens. Bien vite, je perds de vue le cuivre éclatant des ophicléides; les pelotons, l'un après l'autre, me dépassent, et je vois enfin s'éloigner les derniers sacs sur le dos des hommes de l'arrière-garde.

Quand j'étais petit, ah ! par exemple, c'était une autre paire de manches, et j'emboîtais le pas à la compagnie des sapeurs, — des sapeurs d'autrefois, en bonnet à poil, en large tablier de cuir jaune, la hache sur l'épaule, et barbus comme des fleuves d'allégorie. Car, alors, un régiment n'était pas, comme aujourd'hui, un troupeau d'adolescents vêtus de capotes d'hôpital. Soit dit sans les offenser, nos chers petits soldats. Ils ont, dans les veines, notre vieux sang de bataille, et je suis sûr qu'ils valent leurs anciens. Ce sont des cœurs bien français qui battent sous leurs uniformes économiques.

Qu'on me permette pourtant de regretter la pompe militaire de jadis. Qu'est-ce que c'est qu'une musique sans chapeau chinois ? Et le tambour-major ! Qu'a-t-on fait du tambour-major ? Sans doute, c'est encore un assez bel homme, et, grâces aux dieux ! on lui a laissé sa canne. Mais que sont devenus les galons qui lui montaient jusqu'à l'épaule, et son poitrail d'or, et l'énorme colback au plumet gigantesque, qui l'obligeait à baisser la tête pour passer sous la porte Saint-Denis.

Non, ce n'est pas parce que j'étais alors haut

comme une botte que le tambour-major me paraissait un géant. Je parierais qu'on a maintenant moins d'exigence pour la taille.

Qu'il était beau ! Même en peinture. Car c'était souvent son image qui servait d'enseigne aux bureaux de remplacement militaire. Encore un de mes plus émouvants souvenirs d'enfance, ces tableaux des « marchands d'hommes ». Avec eux a disparu un détail amusant et pittoresque de la rue à Paris. Il y en avait de superbes, représentant un petit fantassin, un « Marie-Louise », en habit étriqué et en guêtres hautes, qui plantait le drapeau sur un bastion conquis, ou bien encore le Grand Empereur, le Petit Caporal, décorant de sa main un grenadier.

O folle tête d'enfant ! Grelot où sonnait la gloriole ! Être soldat ! Oh ! si j'avais eu l'âge !... Et ces grossières images me grisaient, me versaient l'héroïsme, comme la harangue et les verres de vin d'un sergent racoleur du vieux temps, sur le quai de la Ferraille.

Tout cela, voyez-vous, parce que j'étais né et que j'avais grandi à l'ombre du dôme des Invalides.

Mon père, homme de flânerie et de rêve, aimait

les longues promenades dans les quartiers solitaires. Nous partions, ma petite main dans la sienne, et, d'instinct, il allait vers les espaces mélancoliques, vers le Champ de Mars ou l'Esplanade, qui étaient proches de chez nous. Sur les boulevards — alors presque déserts et encore champêtres — qui rayonnent autour de l'École militaire, nous rencontrions, de temps en temps, un couple de pioupious ou quelque vieux débris des anciennes guerres, en casquette à cocarde, qui claudicait sur sa béquille et promenait ses glorieux rhumatismes sous les vieux ormes. Parfois, le vent nous apportait, du côté des casernes voisines, un sourd roulement de tambour ou la courte et grêle sonnerie d'une trompette. Nous passions devant des cabarets — maisons basses, aux murs couleur lie de vin et flanquées d'un maigre jardin à tonnelle — qui s'appelaient le « Grand Vainqueur » ou la « Buvette d'Austerlitz ». Près de la porte, était collée une affiche enluminée, « Bonne bière de Mars », où l'on voyait deux Vieux de la Vieille, un lancier rouge et un voltigeur, attablés devant une bouteille de grès dont le jet de mousse formait arcade et retombait de lui-même dans un verre. C'était la traduction

naïve d'un couplet de Béranger, que j'avais entendu fredonner par mon père :

> Non, l'Amitié qu'on regrette
> N'a pas quitté nos climats ;
> Je la trouve à la guinguette,
> Assise entre deux soldats.

Tout, dans cette banlieue triste et grandiose, évoquait des idées militaires. Au bout de ces avenues, aux arbres alignés comme des fantassins à la parade, se dressait le dôme de Mansard, le monstrueux casque d'or.

Quand il y avait, au Champ de Mars, exercice à feu, nous allions par là, attirés par le crépitement de la mousqueterie. On ne permettait pas d'approcher; mais je voyais manœuvrer de loin les régiments, comme si se fussent animés, pour mon plaisir d'enfant, mes soldats de plomb, mon infanterie lilliputienne. Les colonnes défilaient, se rompaient par sections pour se reformer aussitôt, et, brusquement, s'alignaient en bataille, avec une symétrie mécanique. Et c'était alors des feux de pelotons, des décharges rauques, rappelant le bruit d'une soie déchirée, qui me faisaient sauter le cœur. Soudain, tout changeait. La troupe se

massait en carré. Une voix très lointaine commandait : « Feu à volonté »... J'entends encore les coups secs de la fusillade, je vois luire les brefs éclairs dans la fumée blonde; et bientôt le nuage devient tellement épais qu'on distingue à peine les pantalons rouges.

C'était délicieux! Dans mes promenades avec mon père, à la moindre détonation, je le tirais par le bras et, d'une voix suppliante : « Papa, allons vite, je t'en prie!... On fait la petite guerre!... »

Lorsque le Champ de Mars était désert, nos pas se dirigeaient d'eux-mêmes vers l'Esplanade. Là, sur la plate-forme, au delà du fossé monumental, les canons triomphaux arrondissaient leurs bouches ténébreuses. Tout de suite, le désir me prenait de les voir de près, de les toucher. Nous franchissions la belle grille, — car mon excellent père cédait à tous mes caprices — et je m'approchais, tout ému, des vieux trophées.

Ils étaient alors muets, endormis, les monstres de guerre; mais je savais bien qu'ils vivaient, qu'ils se réveillaient quelquefois; car, aux jours de fête, leurs rudes aboiements faisaient trembler les vitres, à la maison. J'en avais donc un peu peur, au fond, mais ils m'attiraient, me fascinaient,

comme, dans les cauchemars, ces bêtes effrayantes, fantastiques, qu'on ne peut s'empêcher de regarder. Je les connaissais tous, les énormes, ceux du dey d'Alger, qui gisent sur le sol comme les ruines d'une colonnade, et les mortiers, accroupis dans une pose de crapaud, et la longue et fine pièce dont l'airain s'enroule en forme torse, et celle sur laquelle rampe une chimère, et les deux plus magnifiques, — des austro-espagnols, je crois, — où sont gravés d'orgueilleux blasons et sur qui s'effarent des aigles héraldiques.

Un invalide à jambe de bois, avec deux canons de drap rouge sur sa manche et le coupe-choux au bout d'une buffleterie, montait la garde derrière les lourdes culasses. Mais, sur un signe de mon père, le vieil artilleur souriait au gamin et le laissait grimper sur les affûts. Et j'avais alors cette joie — oui, cette joie ! — de palper le bronze, glacé par le vent du nord ou attiédi par le soleil d'été.

... Je n'étais qu'un enfant, et tous les enfants rêvent d'être soldat. Il n'y avait chez moi aucun phénomène d'atavisme, et, dans ma pacifique famille, je ne voyais pas, suspendu à la muraille, « quelque vieux sabre paternel », comme dit Victor Hugo. Je n'ai rien d'un homme d'action, et

aujourd'hui, en y réfléchissant, je crois même que j'aurais fait un médiocre troupier. Cependant j'ai conservé le goût des choses de l'armée et, quand un régiment passe, malgré mes cinquante-deux ans, je marque le pas, pendant un moment, à la batterie des tambours. Ce n'est là que l'impulsion naturelle de ma race, l'instinct commun à tous les Français.

Eh bien, je suis heureux de le retrouver en moi et de me souvenir qu'il y a toujours existé.

A l'heure qu'il est, bien que formidablement armés, nous protestons sans cesse de notre horreur de la guerre, et quiconque parle de gloire militaire est dédaigneusement traité de chauvin. Prenons-y garde. Il ne faudrait pas que ce besoin de paix, très légitime d'ailleurs, nous émasculât et détruisît à la longue notre tempérament guerrier, notre première vertu nationale. Le sang versé, c'est affreux ! Mais l'histoire est là pour nous rappeler que tous les édifices, sous lesquels tâche de s'abriter la société des hommes, n'ont pas eu d'autre ciment.

Maintenons la paix tant que nous pourrons, soit, mais laissons nos enfants jouer aux soldats.

Mars 1894.

AU SON DES CLOCHES

C'est dans une petite ville de la presqu'île normande, où tout le monde, quand il n'a pas plu depuis trois jours, se met à gémir, à cause des herbages; — une petite ville de l'Ouest, où, d'ordinaire, les nuages, chassés et bouleversés par le vent marin, courent si bas qu'on croirait qu'ils vont se déchirer aux flèches des églises; — une petite ville sombre et cléricale, dont le touriste peut parcourir, pendant une heure, les rues désertes sans y rencontrer d'autres passants qu'un prêtre qui se hâte vers l'évêché et deux ou trois couples de religieuses; — une petite ville absolument rurale, qui, seulement le mercredi, jour de marché, s'emplit du tapage et du grouillement des cultivateurs en blouse, des paysannes en robe

noire et en bonnet blanc, des bestiaux et des charrettes; — une petite ville comme il y en a beaucoup, où le Parisien de passage, après avoir donné dix minutes d'admiration à la cathédrale (gothique rayonnant), ne sait plus que faire de son corps, va déjeuner à l'auberge, et dégoûté par le cidre fade et les biscuits à la poussière, demande l'*Indicateur* pour y chercher l'heure du plus prochain départ; — mais, tout de même, une bonne petite ville, dont émane un charme très pénétrant de paix et d'intimité, où l'on aimerait à être né et où l'on sent qu'on aurait doucement, longuement savouré les mois et les années, avec, dans le cœur ou dans le cerveau, un sentiment profond ou un beau rêve.

Baoum !... Boum !... Braoum !... Boum !... Baoum !... Brabaoum !...

Aujourd'hui, jour de la Pentecôte, les cloches de la cathédrale sonnent à toute volée et appellent, pour la troisième fois, les fidèles à la grand'messe, qui doit commencer à dix heures précises. Mais dans la dévote petite ville, on est très exact aux offices, et déjà l'église est pleine. Déjà les longues files de gamins conduits par les Frères, les ribambelles de petites filles guidées par les Sœurs, les

bourgeois endimanchés, les dames à eucologe et les béguines à rosaire ont défilé sous le double couvert des tilleuls de la place et ont disparu sous le porche ogival. Les rares et derniers retardataires s'espacent. La petite ville, où les boutiques sont fermées, est plus tranquille et plus solitaire que jamais, et les cloches — boum!... baoum!... — sonnent dans le désert.

Mais quel beau temps!...

Si cela dure encore une quinzaine, ce sera un désastre, et les veaux seront à vil prix, en juin, à la Saint-Jean. Plus d'un propriétaire rural, inquiet de la prochaine foire, plus d'une bonne dame possédant des pâturages aux environs et chez qui le fermier est venu, l'autre jour, faire des jérémiades sur la sécheresse, avaient ce gros souci, tout à l'heure, en entrant à l'église et en prenant l'eau bénite.

N'importe, c'est délicieux, cette matinée de printemps, ce vent tiède et léger, ce feuillage tendre des tilleuls, cet azur rajeuni, où glissent de grands nuages d'argent, avec une lenteur triomphale!

Les cloches elles-mêmes paraissent contentes; et la grosse, celle qu'on voit se remuer lourdement dans le clocher de droite, derrière les pierres

ajourées, n'a jamais bourdonné plus joyeusement... Baoum !... Boum !... Brabaoum ! Et les corneilles, troublées par tout ce vacarme, là-haut, dans leurs nids, les corneilles, noires sur le ciel bleu, volent et tournent autour des deux flèches grises et se demandent si cela ne va pas bientôt finir.

La Pentecôte est fête chômée. Toutes les boutiques — sauf une — sont hermétiquement closes, sur la place, devant la cathédrale; et l'on ne reconnaît celle du chapelier qu'à son enseigne, un énorme tricorne peint en rouge; celle de l'armurier qu'à ses deux mousquets gigantesques; celle du charcutier qu'à ses longs chapelets de saucisses de bois. Le maréchal ferrant lui-même, — bien que radical et libre-penseur, — a fermé les deux battants de sa porte ronde, auréolée de fers à cheval, et l'on n'entend pas, comme les autres dimanches matin, le fracas de son enclume lutter avec le tintamarre des cloches. Aussi, victorieuses et débarrassées de cette concurrence, elles s'en donnent de toute leur force et — baoum !... boum ! braoum !... — versent leurs ondes sonores sur la solitude de la petite ville.

Pourquoi donc, seul, l'horloger du coin n'a-t-il pas fermé boutique ?

Oh ! une très humble, très étroite et très mesquine boutique, comme il n'y en a plus que dans les lointaines provinces, presque une échoppe, basse de plafond, où, pour entrer, il faut descendre une marche. Et quels pauvres trésors, derrière la vitrine ! Des alliances, des cœurs et des croix d'or, des chaînes d'argent, les bijoux de camelote pour les campagnards. Et voilà plus de dix ans qu'elle est à vendre, la belle pièce de l'étalage, une horrible pendule en marbre couleur de fromage d'Italie, surmontée d'un Marius, en zinc doré, méditant sur les ruines de Carthage.

Pourquoi n'a-t-il pas clos ses volets, le petit horloger? Il ne travaille cependant pas, aujourd'hui; il n'a même jamais assez de travail, le pauvre garçon, pour se refuser le repos des dimanches et fêtes. Pour le moment, sa besogne est faite et, mélancoliquement appuyé au chambranle de sa porte, il pourrait entendre — sans ces bruyantes cloches — derrière lui, dans sa boutique, palpiter, palpiter toutes les montres — lourds oignons d'or, massives toquantes d'argent — que les paysans lui ont données à régler, mercredi dernier, et qui attendent, suspendues aux clous de la muraille, le jour du prochain marché.

Si le petit Blaisot n'a pas mis encore ses contrevents, s'il reste debout sur le seuil de son échoppe, l'air si chétif et mal d'aplomb sur sa jambe de pied-bot, c'est qu'il attend là une des seules bonnes minutes de sa vie, son heureuse minute de tous les dimanches, c'est qu'il veut voir Mlle de Gardemer qui passera tout à l'heure devant lui pour aller à la grand'messe.

Baoum!... Braoum!...

La musique des cloches et la radieuse matinée lui rappellent d'autres dimanches de printemps, aussi purs, aussi doux que celui-ci, et le plus lointain de tous, lorsque, petit gars du catéchisme de persévérance, il vit pour la première fois, à l'église, Geneviève de Gardemer, parmi les élèves des Servantes de Marie, les dames du couvent aristocratique où le minuscule faubourg Saint-Germain de la petite ville fait élever ses filles, Geneviève de Gardemer qui lui apparaissait belle comme une Sainte Vierge.

Il était alors apprenti chez son père, dans la même petite boutique; il était le fils d'un pauvre artisan, il était laid et estropié. Mlle de Gardemer était la plus noble parmi ses compagnes. Il comprenait bien que jamais cette jeune fille — elle

avait quelques années de plus que lui — ne pourrait le connaître ni lui adresser la parole, que toujours elle passerait à côté de lui, sans le voir. Il le savait, et il trouvait cela tout naturel.

Mais, enfant maladif, inhabile à tous les jeux, isolé, rêveur, et que son père surprenait sans cesse lisant dans quelque coin, il n'imaginait rien de meilleur que de regarder cette belle demoiselle, dont le profil était si suave, quand elle baissait les yeux sur son livre de prières.

Du temps passa. Elle quitta le couvent, assista désormais aux offices devant un prie-Dieu marqué à son nom, à côté de son père, maigre bonhomme qui ressemblait à Charles X; et le petit Blaisot, perdu loin d'elle dans la foule, ne pouvant plus la regarder de près, négligea ses devoirs religieux, se contenta et prit la chère habitude de la voir passer devant la boutique, à l'heure de la grand'messe. Et ce fut toute la joie du malingre adolescent, cet instant si fugitif d'admiration, où se mêlait du respect, de la tendresse et tant de rêve!

Il devint orphelin, hérita de l'humble établissement, connut la lente et douloureuse jeunesse des timides et des disgraciés. Point d'amourettes. Les filles se moquaient du boiteux. Il aurait pu se

marier. Avec qui ? Quelque grossière paysanne. Il préféra rester seul, travailla pour gagner son pain, tout juste, vécut comme en songe, se grisa et s'anesthésia d'énormes lectures nocturnes, n'ayant, au fond, de raison d'être que l'espoir et que le souvenir de cette minute du dimanche, où la noble demoiselle passait, au bras du vieux gentilhomme, sous les tilleuls.

Un Gardemer avait été tué devant Damiette, à côté du roi saint Louis. Mlle Geneviève n'avait point de dot et était trop fière pour se mésallier. Elle non plus ne se maria pas. Son père mourut, quand déjà elle n'était plus jeune. Et, désormais, le petit horloger la vit passer, suivie d'une rustique servante qui portait les deux missels.

Et ce fut ainsi pendant de longues années.

Boum!... Baoum!... Les cloches redoublent d'efforts et répandent, avec une sorte d'exaspération, leurs nappes d'harmonie dans ce magnifique, dans ce glorieux ciel de Pentecôte. Dépêchez-vous, dépêchez-vous, les fidèles en retard, le prêtre a déjà dit l'introït.

Enfin, — là-bas, sous les branches taillées, — voici Mlle de Gardemer, suivie de sa paysanne en coiffe normande.

C'est une vieille fille tout à fait, à présent, que Mlle Geneviève. Svelte jadis, elle est maigre aujourd'hui. Son profil, son suave et délicat profil, s'est accentué, desséché; et elle est en deuil pour toujours.

On en rencontre beaucoup, des femmes en noir comme celle-ci, dans les bas-côtés des églises, s'agenouillant et marmonnant une prière devant tous les autels, plantant et allumant un bout de cire sur le triangle des cierges.

Elle se hâte, elle passe, rapide, sans jeter un regard du côté de ce pauvre homme qu'elle n'a jamais vu, qu'elle ne verra jamais, et elle entre dans la cathédrale.

Mais le petit Blaisot ne sait pas qu'elle a vieilli, le petit Blaisot la voit toujours aussi belle qu'autrefois. Il l'a reçu, le choc d'exquise émotion qu'il a espéré pendant toute une semaine et dont il se souviendra pendant toute une autre semaine. Il reste encore un moment sur le seuil de sa porte, s'appuyant de l'épaule au chambranle et tout de guingois sur son gros soulier.

Cependant, il y a une nuance de tristesse dans son bonheur. Devant cet éclatant soleil, ces fraîches verdures, devant les deux flèches de

pierre qui s'élancent dans l'azur limpide, il éprouve une confuse nostalgie, il songe vaguement à tant de printemps passés, perdus. Et, comme, enfin, les cloches se sont tues, — voyez, les corneilles rassurées se perchent dans les trèfles à jour des clochers, — le petit Blaisot entend maintenant, derrière lui, dans l'étroite boutique, les montres suspendues à la muraille, qui palpitent, palpitent, pour lui rappeler que la vie s'écoule, qui palpitent, palpitent, moins vite pourtant que son cœur.

Mai 1896.

LES GRENADIERS A PIED

DE LA VIEILLE GARDE

L'auteur de cette page a écrit un jour que, devant les souvenirs de l'épopée napoléonienne, il sentait se hérisser d'enthousiasme « le bonnet à poil qu'il a dans le cœur ». Cette métaphore chauvine et cocardière lui a valu plus d'un sarcasme, en notre triste époque où tant de gens croient de bon ton de se faire une âme internationale et cosmopolite et de se déclarer citoyens du monde, apparemment pour se dispenser d'aimer leur patrie. Par compensation, il peut se féliciter aujourd'hui d'avoir gardé ce bonnet à poil intime, puisque l'occasion lui est offerte de louer une fois de plus les grenadiers à pied de la garde impé-

riale, qui, Ajax inconnus, Diomèdes obscurs du plus fabuleux des poèmes militaires, donnèrent à cette coiffure guerrière un prestige impérissable.

Avec leurs camarades, les grenadiers à cheval, dont les escadrons, représentant un millier de sabres à peine, comptaient dans leurs rangs trois cents chevaliers de la Légion d'honneur, les deux régiments de grenadiers à pied de la garde étaient composés de sous-officiers pris dans les troupes de ligne, tous robustes, de haute taille et parfaitement notés par leurs supérieurs. Tous, en ce temps de guerres continuelles, s'étaient fait remarquer par leur endurance à la fatigue, leur austère esprit de discipline, leur impassible bravoure. Beaucoup d'entre eux, tout à fait illettrés, et dont l'avancement devait forcément s'arrêter au grade de caporal, tout au plus de sergent, étaient des hommes mûrs, de vieux soldats, et portaient deux, quelquefois trois brisques en haut de la manche. Tel factionnaire qui, à Moscou, montait la garde devant le Kremlin, avait jadis gravé son nom, avec la pointe de sa baïonnette, sur la pierre des pyramides d'Égypte. Ce corps des grenadiers de la garde, c'était donc le résultat du choix le

plus sévère, de la sélection la plus scrupuleuse, c'était la fleur de l'élite.

Aussi le Maître des batailles ménageait-il ce trésor militaire, et tout particulièrement ses grenadiers, avec une prudence avare. La garde impériale,

> La garde, espoir suprême et suprême pensée,

comme dit le poète, ne fut pas ou fut à peine engagée à Austerlitz, à Iéna, et dans toutes ces fameuses journées où la fortune des armes semblait obéir avec une si prompte docilité au génie de l'Empereur.

Très souvent, jusqu'en 1812, les bulletins de la Grande-Armée se terminent par ces mots : « La garde n'a pas donné », et annoncent ainsi à la France et au monde que la victoire a été facile. Les intrépides vétérans, gardés en réserve tandis que les troupes de ligne prenaient contact avec l'ennemi, souffraient de cette inaction, et plus d'une fois ils s'en plaignirent par des murmures. C'est moins contre les fatigues des longues marches à travers l'Europe que par dépit d'assister, l'arme au pied, aux exploits de leurs camarades, que les « grognards » ont grogné. Mais, soldats

exemplaires, ils étaient avant tout obéissants, et, d'un geste de sa petite main, l'Empereur avait bien vite apaisé le frémissement d'impatience qui courait dans leurs rangs.

D'ailleurs, même quand ils ne combattirent pas, leur seule présence contribua certainement à la victoire. L'ennemi savait qu'ils étaient là, les invincibles, et la moindre de leurs manœuvres, le plus léger de leurs déplacements inquiétaient le général russe ou autrichien. Avec sa lorgnette, il pouvait voir, sur une colline lointaine, les lignes redoutables des bonnets à poil, distinguer même, parmi ce moutonnement noir, un point d'or, qui était l'aigle du drapeau, et, à la pensée que l'armée française gardait intacte cette ressource, cette force, que ce rempart de héros était là-bas, impassible, inébranlable, le feld-maréchal ou l'archiduc était d'avance découragé.

Sans doute, quand vinrent les mauvais jours, les grenadiers à pied de la garde furent de toutes les batailles. Le corps subit des pertes énormes, sema de cadavres les neiges de la Russie. Mais il semblait que cette si précieuse réserve de discipline et de courage fût inépuisable. Bien des fois renouvelée, l'incomparable phalange ne perdit

jamais ses martiales vertus. Jusqu'au dernier jour, les Vieux de la Vieille n'eurent qu'à paraître pour arrêter l'effort de l'ennemi victorieux, et, même à Waterloo, dans le dernier carré, l'aigle de cuivre de la lourde coiffure qui creusait sur leur front des rides sévères garda le reflet du soleil d'Austerlitz.

Les grenadiers à pied furent, avec les chasseurs à cheval de la garde qu'on appelle aussi les guides, ceux des soldats de Napoléon qu'il chargea spécialement de veiller sur sa personne, et l'on sait qu'il portait tour à tour l'habit d'uniforme de ces deux corps. Quand il montait à cheval, il était toujours accompagné d'une escorte de chasseurs, et, autour de la tente où, penché sur une carte géographique, il préparait sa bataille du lendemain, toujours des grenadiers se tenaient en sentinelle.

Dans l'iconographie napoléonienne, — une des plus considérables qui existent, — chaque fois que l'immortelle figure n'est pas représentée seule, on retrouve non loin d'elle le colback des cavaliers ou le bonnet à poil des fantassins. Quand on nous le montre, l'Infatigable, dans un de ses rares moments de repos, marchant à pas lents, les mains derrière le dos, devant les faisceaux de fusils, ou sommeillant, à califourchon sur une chaise,

devant un feu de bivouac, les grenadiers sont toujours là. Dans cette image, il a faim, et c'est un grenadier qui lui présente une pomme de terre cuite sous la cendre, en lui disant :

« Mon empereur, c'est la plus cuite. »

Dans cette autre, il a soif, et c'est encore un grenadier qui lui prête sa gourde, avec ces mots où frémit de la tendresse :

« Bois, mon empereur. »

Ces deux estampes célèbres, l'une de Raffet, l'autre de Charlet, nous rappellent l'intimité singulière dans laquelle vivait l'Empereur avec ses grenadiers. Ce tutoiement n'a pas été inventé par la fantaisie de l'artiste. Non seulement Napoléon le tolérait dans la bouche de ses vétérans, mais il en était heureux, y trouvant une preuve de leur sentiment passionné pour lui.

« Sois tranquille... Nous allons te donner une belle victoire », lui disaient-ils, dans la nuit mémorable avant Austerlitz, quand il visita leur campement.

Ainsi Bonaparte, ce « soldat heureux », devenu le maître tout-puissant en Europe, Bonaparte, qui avait soumis sa cour à l'étiquette la plus rigoureuse et qui exigeait de ses vieux compagnons de

guerre, faits par lui princes et ducs, les formules de respect en usage sous l'ancienne monarchie, souriait à la familiarité militaire de ses grenadiers. Les maréchaux couverts de gloire, dont quelques-uns l'avaient connu jadis portant l'uniforme râpé d'un pauvre sous-lieutenant d'artillerie, n'osaient lui adresser la parole qu'en prodiguant les « Sire » et les « Votre Majesté »; mais il se laissait tutoyer avec plaisir par les vieilles moustaches de sa garde. Même avec un de ses amis intimes, tels que Lannes ou Duroc, il ne s'abandonnait que dans le tête-à-tête. Dès qu'il y avait des témoins, il entendait être traité par eux comme l'Empereur et Roi, sacré par un pape et dont un froncement de sourcils faisait trembler les monarques du vieux continent. Avec ses grenadiers, au contraire, il tenait à conserver ce ton d'héroïque bonhomie, ce sans-gêne entre frères d'armes, et à rester toujours pour eux le Petit Caporal de Lodi.

Ici, Napoléon nous révèle une fois de plus son génie et sa profonde connaissance du cœur humain. De ses lieutenants, il avait besoin d'être obéi avant tout, et il leur imposait l'autorité et la hiérarchie dans toute leur rigueur; mais de ses soldats, il voulait être aimé jusqu'à la folie, jus-

qu'au sacrifice. Or, on n'aime ainsi que son égal ou un être qu'on reconnaît d'une essence supérieure à la sienne. Par ce tutoiement, où persistait un souvenir de la Révolution, les grenadiers de la garde lui parlaient à la fois comme à un camarade et comme à un demi-dieu. De là leur dévouement absolu, et tel grognard, qui lui avait adressé une fois le « tu » jacobin, était prêt à mourir pour lui en criant :

« Vive l'Empereur! »

Les esprits chagrins s'indignent que Napoléon ait fanatisé tant d'hommes au profit de son ambition monstrueuse et de ses rêves immenses. Pour notre part, nous ne nous en sentons pas le courage. Comment oublier que, sans l'épopée impériale, — unique dans l'histoire du monde, — la France ne serait pas la France et ne posséderait pas un inépuisable trésor de gloire, acquis, hélas! par le sang de tant de héros et par les larmes de tant de mères?

On aurait insuffisamment fait l'éloge des grenadiers de la garde, après avoir vanté seulement leur imposante et calme bravoure sur le champ de bataille. L'observation de l'inflexible discipline dont ils avaient l'habitude, le respect de l'uni-

forme qu'ils portaient avaient développé leur moralité et fait naître en eux de véritables vertus. En temps de paix, leur excellente tenue, leur politesse envers les bourgeois étaient données en exemple à toute l'armée. Jamais ils ne troublaient l'ordre public. Loin de là, ils apaisaient souvent des querelles entre « pékins ». Un grenadier, pris pour arbitre dans une question de duel, n'avait qu'un mot à dire pour la résoudre, et, presque toujours, il arrangeait l'affaire. L'avis d'un de ces hommes à qui l'Empereur avait fait la martiale caresse de tirer l'oreille, avait force de loi en matière de point d'honneur.

L'ivrognerie était rare dans ces régiments d'élite, le vol y était inconnu.

« Si j'avais de l'or plein un fourgon, disait Dorsenne, leur général, je le mettrais dans une chambrée de mes grenadiers; il y serait plus en sûreté que dans un coffre-fort. »

Avant le passage de la Bérésina, les équipages de l'Empereur, où se trouvait son trésor particulier, faillirent être pris par les Cosaques. M. Beaudeuf, payeur de la garde, craignant que le caisson plein d'or ne pût franchir le fleuve, distribua aux grenadiers les deux millions qu'il contenait. Sur l'autre

rive, la somme entière se retrouva, sauf soixante-dix napoléons, l'homme à qui on les avait confiés s'étant noyé.

A Dieu ne plaise que nous protestions contre la fameuse « suprématie du pouvoir civil » dont on nous rebat sans cesse les oreilles. *Cedant arma togæ*, c'est entendu. Je me permets seulement de poser cette question : Si l'on distribuait une pareille somme entre un certain nombre de politiciens pris au hasard, la restitueraient-ils avec autant de fidélité que les pauvres grenadiers de la retraite de Russie?

Au type du grenadier de la garde, qui symbolise en quelque sorte toute la Grande-Armée, il manquait la suprême et touchante beauté du malheur; les terribles revers de la fin de l'Empire la lui donnèrent.

Certes il était beau, quand il entrait dans une capitale conquise, en grande tenue, l'arme sur l'épaule, avec son régiment précédé d'un tambour-major tout chamarré et faisant tournoyer une canne éblouissante. Mais, dans la boue et sous les pluies du mois de février 1814, lorsque, crotté, éreinté, protégeant du pan de sa capote la batterie du fusil, il suit son Empereur sur les

routes de la Champagne, avec une confiance inébranlable dans son génie et un espoir obstiné de la victoire ; quand, pour la première fois de sa vie, aux adieux de Fontainebleau, il sent une larme couler sur son mâle visage; quand il monte la garde à l'île d'Elbe; quand il débarque au golfe Juan, certain de suivre, de clocher en clocher, le vol de l'aigle jusqu'aux tours de Notre-Dame; quand enfin, à Waterloo, dans le bataillon sacré, il brûle sa dernière cartouche, le Vieux de la Vieille devient sublime.

Alors le peuple, qui déjà l'aimait tant à cause de sa gloire, se met à le chérir avec encore plus de tendresse à cause de ses souffrances.

L'imagerie répand par milliers cette figure d'ancien troupier, vieux avant l'âge, au front à demi dépouillé, reconnaissable à ses courts favoris en crosse de pistolet et à sa grosse moustache mélancolique. Ici il apparaît, soldat laboureur, s'appuyant des deux mains sur sa bêche et rêvant sans doute au captif de Sainte-Hélène, et là, coiffé d'un vieux bonnet de police et assis à la porte d'un cabaret, il enseigne l'exercice du peloton aux gamins de l'école, tout en se souvenant des grandes guerres.

Tout de suite après la chute de l'aigle foudroyé, le Vieux de la Vieille a ses poètes, non seulement en France, mais dans l'Europe entière, et Henri Heine le chante en même temps que Béranger. Celui-ci surtout le rend populaire. Il l'évoque, près du berceau de ses petits-fils à qui il souhaite une mort glorieuse, ou bien, seul dans sa chaumière, couvrant de larmes et de baisers son drapeau proscrit, ou bien encore, dans la pathétique chanson du *Vieux caporal*, marchant au supplice, la pipe à la bouche, et ordonnant de ne pas pleurer aux jeunes camarades qui vont lui mettre douze balles dans le corps. Deux des plus grands esprits du siècle rivalisent de génie littéraire pour exalter le soldat de l'Empereur. Dans une grange, à la veillée, Balzac lui fait raconter la prodigieuse épopée, et Victor Hugo invente une de ses plus saisissantes images pour nous montrer Napoléon, après une victoire, quand il décorait ses grenadiers et quand,

> Mêlant son âme avec leur âme
> Et touchant leur poitrine avec son doigt de flamme,
> Il leur faisait jaillir cette étoile du cœur.

Héros anonymes de notre Iliade, la patrie est heureuse de n'avoir pas été ingrate envers

vous. Elle vous a revêtus d'une gloire immortelle.

Le dernier grenadier de la garde est mort depuis longtemps, après avoir été l'honneur et l'orgueil de son village natal. La tristesse du vieux soldat fut adoucie par la pensée que le corps du grand Empereur, son idole, était revenu de son lointain exil et reposait sous le dôme des Invalides. Puis le siècle a fini, bien lugubrement, pour la France; elle fut accablée par des défaites qu'elle n'a pas vengées, et, aujourd'hui, nos vétérans sont tous des vaincus. Mais, dans les tristesses du présent, nous nous consolons un peu par le souvenir des gloires impériales, de cette légende à peine centenaire et cependant déjà tellement invraisemblable et fabuleuse que, si les livres imprimés n'existaient pas, elle se transformerait sans doute, dans les profondeurs de l'avenir, en une mythologie astronomique, où Napoléon serait le soleil, où ses douze maréchaux figureraient les douze signes du zodiaque, et où la Grande-Armée aurait pour symbole la poussière d'étoiles du firmament.

DEUX DISCOURS

DEUX DISCOURS

LE DEVOIR DES JEUNES

DISCOURS PRONONCÉ A L'ÉCOLE MASSILLON, LE 27 JUIN 1900

Messieurs,

C'est d'abord un très grand honneur que me font les savants maîtres de l'École Massillon, en m'invitant à présider cette fête, mais c'est surtout une preuve éclatante de leur indulgence et de leur bonté.

Ramené vers la foi par la souffrance sur le soir de ma vie, je suis accueilli par les prêtres de l'Évangile comme l'enfant prodigue, c'est-à-dire beaucoup mieux que je ne le mérite. J'en suis vrai-

ment tout confus. Tard venu dans l'assemblée des fidèles, il me semble que je ne devrais y occuper que la plus humble place, au bas de l'église, parmi les servantes qui disent leur chapelet et les vieux pauvres agenouillés sur la pierre; et tout au contraire, voilà qu'aujourd'hui, dans cette fête chrétienne, on m'offre un fauteuil de président.

Si je l'accepte, sachez bien que c'est surtout pour dire publiquement et de haut la joie toujours nouvelle, la joie de chaque jour et de chaque instant que j'éprouve, après ma vie qui ne fut guère malfaisante sans doute, mais où je suis tombé si souvent dans les pièges tendus par les sens et par l'orgueil, à marcher aujourd'hui sur le chemin de la vérité, à répéter, dans toute la confiance de mon cœur, les prières de mon enfance et à tâcher de finir, en un mot, comme un bon chrétien.

Vous, Messieurs, vous ne vous êtes jamais écartés de ce chemin droit, et jusqu'au bout vous le suivrez. L'éducation que vous avez reçue dans cette pieuse maison, la direction morale que viennent encore y chercher ceux d'entre vous qui ont atteint l'âge viril, en sont la sûre garantie. Ces devoirs du croyant dans la société moderne, auxquels je consacre toute ma bonne volonté pour

le peu de temps qui me reste à vivre, vous aurez sans doute une longue existence à leur dévouer. Laissez-moi vous en féliciter, et permettez que je contemple un instant la carrière qui s'ouvre devant vous.

Vous y entrez en des heures bien sombres où nos ennemis semblent triomphants, où la coalition des athées et des sectaires, ayant le gouvernement pour complice, poursuit son rêve de déchristianiser la France, où ces hommes, esclaves, malgré leur démence, d'on ne sait quelle obscure logique, entreprennent de détruire à la fois l'idée de Dieu et l'idée de patrie.

Ils nous montrent dans un lointain, très lointain avenir, un univers chimérique, sans églises et sans frontières, où tous les hommes, ayant pris apparemment leur parti de la douleur et de la mort, et obéissant — par quelle étrange métamorphose de leur nature? — à une morale sans crainte et sans espérance, seront devenus, on ne sait comment, tous bons, justes et fraternels. La science, assurent-ils, accomplira ce prodige, bien que, jusqu'à présent, la microbiologie n'ait encore découvert aucun *sérum* contre les passions, ni la lumière électrique jeté la moindre lueur sur les

mystères de l'âme. C'est dans l'attente de cet impossible Age d'Or, c'est pour la réalisation de cet absurde idéal, que ces aliénés veulent démolir les autels et jeter bas les drapeaux.

« Plus de prière ! plus de vie future ! » clament ces misérables insensés, alors que le combat pour le pain est toujours plus acharné, et qu'elle est si triste et si morne, l'aridité des cœurs désertés par les espérances éternelles. « Plus d'armée ! plus de devoir militaire ! » osent-ils crier encore, au moment même où nous assistons, dans la plus injuste des guerres, au cynique triomphe de la force, et cela aux yeux de l'Europe déshonorée pour avoir souffert cette lâcheté, et aux yeux aussi de la pauvre France qui, si elle laissait briser ses armes, pourrait voir, un jour, ses fils devenir soldats allemands comme les fils des héroïques paysans du Transvaal deviendront bientôt, hélas ! des soldats anglais !

Voilà l'affligeant et hideux spectacle que vous avez devant vous. Cette croix, à l'ombre de laquelle vous avez grandi, cette croix où l'image d'un Dieu mort pour les hommes vous a enseigné la loi d'amour, la loi de la charité envers autrui et du sacrifice de soi-même, cette croix que vous

baiserez dans votre dernier soupir, on prétend la renverser! Ce drapeau, héritier de quinze siècles de luttes et de gloires, ce drapeau, qui vous rappelle par ses trois couleurs le ciel de la patrie, la pureté de l'honneur français et le sang versé par les aïeux, nos tyrans du jour le laissent traîner dans la boue! Voilà, jeunes gens qui m'écoutez, l'œuvre maudite et les artisans du mal que vous avez à combattre par la parole et par l'action.

Vous le ferez, j'en suis sûr, avec courage, et vous triompherez, j'en ai le ferme espoir; car toujours les persécutions préparent et assurent la victoire de la foi, et déjà nous reconnaissons, autour de nous, les signes évidents d'une renaissance chrétienne. Vous défendrez les droits essentiels qu'on ose menacer aujourd'hui, le droit qu'ont les religieux de vivre en commun pour prier et pour faire le bien, le droit qu'a le père de famille d'élever ses enfants dans sa croyance, le droit qu'a l'écrivain de publier et répandre toute la vérité; — et, pour la garde du drapeau, je compte sur l'instinct de la race militaire qui palpite en vous, sur vos énergiques résolutions de Français et de soldats.

Cela, c'est votre devoir urgent, immédiat, mais

vous devez encore, vous devez surtout songer à l'avenir; car il est bien sombre et bien inquiétant, et il nous réserve sans doute de terribles jours, si les privilégiés de ce monde ne se décident pas à rompre avec leurs coupables habitudes d'indifférence et d'égoïsme, et s'obstinent à fermer les yeux et à se boucher les oreilles devant la tempête sociale, qui est prochaine, imminente, dont nous voyons les nuages s'amonceler, dont nous entendons le grondement et dont il me semble déjà, pour ma part, sentir le souffle ardent sur mon visage.

Le peuple, surtout le peuple des villes, chez qui l'on a détruit l'espoir en une autre vie et qui, dans celle-ci, voit sans cesse reculer la réalisation des excessives promesses faites à sa misère, le peuple souffre plus que jamais; il est, on peut l'affirmer, à bout de patience, et ce n'est pas à vos cœurs pleins de charité qu'il est besoin de redire ce qu'il y a de légitime dans ses plaintes et dans ses revendications. En ce moment, le bruit de l'énorme fête qui se développe sur les bords de la Seine couvre le murmure des malheureux; mais, bientôt, quand le décor éteint et silencieux de la grande kermesse tombera en ruines sous les

froides pluies d'hiver, vous l'entendrez de nouveau, le murmure effrayant, et vous y distinguerez sans doute des cris de menace et de colère. Il y a là un péril, et il ne pourra être conjuré pacifiquement que si les heureux de la vie comprennent enfin que l'heure a sonné des justes concessions et des généreux sacrifices et s'ils se tournent vers le peuple avec un geste fraternel.

C'est par vous, jeunes catholiques, qui appartenez à l'élite de l'intelligence et du cœur, que je voudrais voir donner l'exemple de ce noble mouvement. Oui, je voudrais vous voir aller les premiers vers le peuple, lui parler cordialement, l'interroger sur ses souffrances et ses besoins, et lui apprendre à vous connaître et à vous aimer.

Malgré les calomnies répandues contre nous par les sectaires de l'impiété, vous triompheriez aisément des premières résistances, j'en suis sûr, vous sauriez faire pénétrer dans les cœurs simples vos paroles de paix et de sympathie, et le peuple ne tarderait pas à reconnaître que les vrais, les seuls socialistes sont les élèves du Maître qui nous a ordonné avant tout de nous aimer les uns les autres.

Quelle admirable mission, quel touchant apos-

tolat vous entreprendriez, si chacun de vous, groupant autour de lui quelques prolétaires, leur apportait, non pas des aumônes dont souvent leur fierté s'offense, mais un secours intellectuel et moral, étudiait avec eux leurs intérêts, les aidait, amicalement et sans arrière-pensée de domination, à fonder et à perfectionner leurs œuvres d'association et d'épargne, et devenait — oh ! jamais leur chef — mais seulement leur conseiller et leur guide ! Il n'aurait même pas besoin de parler le premier à ses humbles amis de la foi qu'on leur a ravie ; car eux-mêmes reconnaîtraient bientôt que le Dieu de l'Évangile, le Dieu qui inspire de tels actes, est vraiment leur Dieu, le Dieu des petits et des souffrants, en un mot le Dieu du peuple !...

Laissez-moi, mes jeunes amis, laissez le vieux poète qui vous parle s'arrêter sur ce beau rêve ! Laissez-lui espérer que c'est par la jeunesse chrétienne que sera fait ce premier pas vers la fin des haines, vers la fusion des classes, vers la paix sociale, et que plusieurs d'entre vous vont partir pour ce voyage à travers le monde du travail et de la misère, en emportant dans leur cœur le trésor de charité du bon Samaritain !

LA LIBERTÉ DE L'ENSEIGNEMENT

DISCOURS PRONONCÉ
A L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE LA SOCIÉTÉ D'ÉDUCATION
ET D'ENSEIGNEMENT, LE 15 JUIN 1902

Éminence, *
Mesdames,
Messieurs,

Autrefois, avant l'époque où l'on crut nécessaire d'écrire officiellement le mot « liberté » sur toutes les murailles, n'importe qui pouvait ouvrir une école; mais, chose étrange, à partir du jour où ces trois syllabes magiques flamboyèrent sur les édifices, on restreignit de plus en plus le droit d'enseigner. Quarante ans après, Montalembert et

* Le cardinal-archevêque de Paris présidait cette assemblée.

Lacordaire, coupables d'avoir voulu apprendre à lire et à écrire à des enfants du peuple, étaient traduits en justice et, jusqu'en 1850, des esprits que nous sommes habitués à considérer comme libéraux, les Guizot, les Cousin, les Villemain, défendirent passionnément et maintinrent le monopole exclusif de l'État en matière d'enseignement. Une loi plus raisonnable et plus juste fut enfin votée et rendit aux établissements pédagogiques la bonne règle de la libre concurrence et de la féconde émulation. Cependant, un demi-siècle s'étant encore écoulé, voici que cette loi est aujourd'hui menacée, et qu'on prétend détruire, dans toutes ses conséquences, une liberté dont on jouissait avant la Révolution. C'est là, paraît-il, ce qu'on appelle le progrès, je dirai même que c'est le comble du progrès.

Ces variations étranges devant le plus simple des droits, celui qu'a un père de choisir les éducateurs de ses enfants, et finalement la négation même de ce droit et l'impossibilité de l'exercer dans laquelle sera mis, demain peut-être, ce chef de famille, inspireront, je le crois, aux historiens de l'avenir, un jugement sévère sur la société actuelle; car ils y trouveront la preuve, qu'après tant d'écrits

et de discours où le mot « liberté » revient comme une sorte de *leit-motiv*, après tant de troubles, d'actes de violence, de guerres civiles, suscités en son nom, après même tant d'échafauds dressés, tant de sang répandu pour elle, nous n'en avons conçu qu'une notion très imparfaite, et surtout que jamais, pour ainsi dire, nous n'en avons adopté les mœurs.

Cette faillite — ce n'est pas la seule — des promesses qui nous enivrèrent à l'aube du siècle dernier, aurait dû nous rendre plus sages, à l'heure de son déclin. Oui, nous aurions dû nous dire qu'après cette période de cent ans, si agitée, si tumultueuse, si grande, certes, à bien des égards, et pendant laquelle le génie de l'homme a fait des conquêtes inouïes sur la matière, nous n'étions pas moins tourmentés qu'auparavant par le mystère de notre destinée, que nous n'avions vu fléchir aucune des lois qui régissent la vie, que nous ne nous sentions, en définitive, ni plus heureux, ni meilleurs. Bien au contraire, il semble qu'éblouis par les prestiges scientifiques, la plupart de nos contemporains soient devenus aveugles aux vérités qui donnaient la paix de l'âme à leurs aïeux et, pendant tout le cours du XIXe siècle, nous avons

assisté à la révolte de l'orgueil intellectuel contre Dieu, à la lutte absurde et fratricide de la science contre la foi !

Mais la science sans Dieu n'est pas, ne peut pas être, ne sera jamais victorieuse. En vain, l'astronome nous montre au firmament des milliards de mondes; il ne nous dit pas s'il en est un où nous revivrons un jour dans la lumière et la joie éternelles. Au fond de tous les bouillons de culture de son laboratoire, le chimiste ne trouvera pas un *sérum* contre le doute et la tristesse. On a purgé de la peste cette grande capitale en l'embellissant de frais jardins et de larges boulevards, mais on n'en a pas chassé la haine et l'envie qui entretiennent la discorde entre les citoyens. Quelle force utile et bienfaisante n'aurons-nous pas entre les mains quand, par exemple, nous nous serons rendus maîtres des explosifs? Mais, jusqu'à présent, nous n'avons su que les mettre au service de la guerre et du crime. C'est sans doute après le bonheur, mais sans aucune chance de l'atteindre, que nous courons, furieusement emportés par nos express et nos automobiles, et les clairs de lune de tout un été que nous concentrons dans l'ampoule d'Édison n'ont pas encore

rendu moins obscur un seul des problèmes qui sollicitent l'âme humaine.

Loin de nous la pensée d'être injuste envers notre temps et de refuser notre admiration à ce qu'il a d'admirable; mais il nous faut pourtant reconnaître qu'elle a justement échoué, la tentative du calendrier révolutionnaire, qui avait la prétention d'inaugurer une ère nouvelle, et que c'est avec raison que nous nous obstinons à compter les années depuis l'avènement de Jésus-Christ.

Certes, nous assistons à des spectacles extraordinaires; mais l'époque où naquit l'enfant de Bethléem a vu de bien autres prodiges ; elle a été témoin de faits surnaturels, elle a entendu des paroles divines. Que valent toutes les inventions scientifiques dont la société moderne est si fière, mais qui, en somme, ne changent rien au cœur humain, auprès des actes accomplis et des mots prononcés, il y a dix-neuf cents ans, par le Messie devant quelques pauvres gens de Galilée, auprès des miracles et des paroles qui ont semé et fait croître sur le monde de si abondantes moissons de justice et de bonté!

Souffrir avec résignation et mourir avec espérance, voilà la science suprême, voilà le grand

secret qui nous fut révélé sur le Calvaire, et il est autrement indispensable à notre bonheur que l'acétylène ou le phonographe. La science orgueilleuse et bornée des incrédules s'acharne en vain contre la Croix ; on peut les mettre au défi de confectionner une cartouche de dynamite capable de détruire ces deux fragiles pièces de bois, ce gibet sacré par la mort d'un Dieu.

Renverser la Croix, effacer, dans les jeunes consciences, toute trace de la doctrine évangélique, « déchristianiser » la France, comme ils disent dans leur jargon, telle est pourtant la pensée des puissants du jour, et, malgré tant de généreuses résistances, tant d'énergiques protestations, malgré tant de belles œuvres comme celle dont l'intérêt nous rassemble ici, c'est avec épouvante que nous constatons chaque jour, dans l'enseignement officiel, les progrès de l'athéisme.

Visitez un village, n'importe lequel, pris au hasard dans beaucoup de provinces de France. Souvent vous y trouverez, grâce à la libéralité de quelques bons chrétiens, une école de petites filles, et vous apercevrez, dans cet humble logis, les blanches cornettes de deux ou trois religieuses.

Rarement vous découvrirez un établissement semblable pour les garçons. Mais, à la place d'honneur, près de la maison de ville, admirez la laideur symétrique de ces deux édifices tout battants neufs. C'est la grande œuvre du régime, c'est le groupe scolaire.

Ici demeure, ne vous y trompez pas, un fonctionnaire très considérable, le guide et le conseiller du suffrage universel dans cette commune, l'agent plein de zèle de M. le Préfet, pendant les périodes électorales, souvent aussi le délégué de la loge maçonnique de la ville voisine, l'instituteur, en un mot, chargé d'enseigner aux petits campagnards l'impiété gratuite et obligatoire. Il s'en défend, bien entendu, et répète la formule hypocrite du programme : « L'école doit être neutre en matière de religion ». Mais entrez dans la salle d'études. C'est pour affirmer cette neutralité, sans doute, qu'on a remplacé sur la muraille le Crucifix par la table de Pythagore, le premier précepte de la morale pratique étant de savoir que deux et deux font quatre. Ouvrez quelques-uns des livres classiques qui traînent sur les bancs, ce *Manuel civique*, par exemple, et admirez ces deux vignettes qui représentent un village avant et après la Révolution.

Avant 89, quelques chaumières en ruines, ensevelies sous la neige. Après 89, un site enchanteur, avec du soleil, du feuillage et des petits oiseaux. Ce qui invite à conclure que l'ancien régime fut un éternel hiver, et que l'ère nouvelle est un printemps qui n'en finit plus. Feuilletez encore, s'il vous plaît, ce recueil de morceaux choisis; les vers les plus célèbres de nos poètes y furent estropiés par un cuistre quelconque afin d'en bannir le mot Dieu. C'est ainsi qu'on entend la neutralité dans l'enseignement primaire.

Elle est mieux observée jusqu'à présent, je le veux bien, dans l'enseignement secondaire. Il y a, dans ce lycée, une chapelle et un aumônier. Les élèves des petites classes y sont préparés à leur première communion et, le croiriez-vous, les grands garçons de la classe de philosophie, à qui leur professeur inocule le kantisme, ou peut-être même les féroces doctrines de Nietzsche, peuvent, si bon leur semble, aller à la messe. Admirable tolérance! direz-vous. Non pas, mais seulement rivalité avec le collège tenu par des religieux ou par des prêtres. Qu'on ferme demain cette maison séditieuse et, soyez-en certains, les hauts mandarins de la rue

de Grenelle s'assembleront en toute hâte pour modifier les programmes. L'instruction religieuse en sera rayée comme le fut naguère la fabrication des vers latins, et le catéchisme ira rejoindre, parmi les livres tombés en désuétude, le *Jardin des Racines grecques*.

Or cet état, pourtant si précaire, de l'enseignement religieux dans les écoles du gouvernement, excite encore la haine des sectaires impies à qui l'ignorance et l'aveuglement du plus grand nombre a, malheureusement, confié les pouvoirs publics. Des lois iniques sont déjà votées, d'autres lois plus abominables encore s'élaborent en ce moment pour ruiner et détruire toutes les écoles que protège la Croix et d'où sort un murmure de prières. Malgré tous les efforts faits pour lui dénoncer ce crime prochain, cet imminent péril, le pays, hier même consulté, n'a répondu que par un tumulte confus où s'entendent mal les mots de blâme et les cris d'alarme. Il n'y a pas à nous le dissimuler : l'avenir est très inquiétant, très sombre, et nous sommes à la veille de nouvelles persécutions.

Disons-le bien vite et haut. Devant l'orage qui s'amoncelle, nous ne sentons fléchir ni notre courage ni notre espérance. C'est le propre de la

société chrétienne de prendre des forces et de grandir dans l'épreuve et dans la douleur, car elles sont, aux yeux de Dieu, une expiation pour les pécheurs et, pour les fidèles, un mérite. Aussi rien ne nous intimidera, dans cette bonne lutte, rien ne nous fera reculer. Nous nous dresserons en toute occasion et sans cesse devant le despotisme jacobin pour lui crier : « Liberté ! », pour revendiquer notre droit sacré de confesser et d'enseigner notre foi. Les tyrans nous feront taire un moment peut-être, par la force. Qu'importe ! Muets et bâillonnés, nous nous rappellerons la force inébranlable du catholicisme et la pérennité de son Église, toujours debout après dix-neuf siècles de persécutions et d'hérésies, et cette heure de silence ne nous ferait pas douter du triomphe final de la vérité, pas plus qu'un nuage qui passe ne fait douter du soleil !

Ne nous exagérons pas, d'ailleurs, les dangers qui nous menacent. Quatre millions de suffrages viennent d'affirmer la liberté de conscience et la liberté d'enseignement. Il y a là de quoi faire réfléchir nos ennemis. Et n'oublions pas que les hommes seuls sont électeurs. Nous serions aujourd'hui délivrés des sectaires, si les femmes avaient

voté, assurément. C'est sur elles — quand même toutes nos écoles seraient fermées, quand même tous les ordres enseignants seraient en exil — que reposerait l'espoir de la France chrétienne, et elles constitueraient encore, à cet égard, une force immense. Si, sur le déclin de ma vie, je suis devenu un chrétien, oh! certes, très médiocre, très imparfait, mais ayant le courage de sa foi, c'est parce que ma vénérée mère a mêlé le nom de Jésus et de Marie à mes premiers balbutiements.

Elles sont innombrables en France, les mères chrétiennes, et, même dans le peuple des travailleurs, malgré tout ce qu'ont fait les ennemis de Dieu pour pervertir son cœur et sa raison; et laissez-moi vous dire, en terminant, la touchante chose que j'ai vue, tout récemment, dans un faubourg.

Une femme d'aspect misérable, tête nue, presque en haillons, marchait devant moi, portant sur son bras un tout jeune enfant, quand vint à passer un convoi funèbre; les femmes se signaient, suivant l'usage, et les hommes soulevaient leur chapeau ou leur casquette. Mais cette humble femme ne se signa pas; elle fit bien mieux. Elle s'arrêta un instant au bord du trottoir et, guidant

avec douceur la petite menotte du nouveau-né, elle lui fit faire le signe de la croix.

N'est-ce pas, Mesdames, qu'on peut avoir confiance, malgré tout, dans l'avenir chrétien d'un pays où les plus pauvres mères apprennent à leurs enfants le geste sacré?

FIN DU TOME NEUVIÈME

TABLE

DU TOME NEUVIÈME

LA BONNE SOUFFRANCE

	Pages.
PRÉFACE	5
Cloches et Lilas	21
Guignol	30
Le Pain Cher	39
Le Fleuve	49
Adieux à une Maison	59
Missionnaires	69
Au-dessus du Nuage	79
Souvenir filial	88
Pour Celle qui priait	96
Noël Impérial (1811)	104
La Meilleure Année	113
Un Dialogue des Morts	121
Saint Vincent de Paul	133
La Fête de Jeanne d'Arc	142
Les Cendres	152
Renaissance Chrétienne	161
L'Enfance et la Prière	171
Confidence et Confession	181

CONTES POUR LES JOURS DE FÊTE

Pages

Trois Contes de Noël 193
I. Les Fiancés de Noël 193
II. Les quarante Sous du Baron 213
III. Le Tableau d'Église 226
Un Enterrement civil (conte pour la Toussaint) 252
Un dimanche de l'Avent 267
Les deux Communions (conte de Pâques) 279
Le bon Dieu à bord (conte pour la Fête-Dieu) 291
Un Drapeau de moins (conte pour le 14 Juillet) 302
La Messe du Patriote 312
Pour les Étrennes de 1902 322
Au Cimetière (jour des Morts de 1901) 332
Sensations d'Enfance 343
I. Au Musée du Louvre 343
II. L'Instinct Militaire 351
Au son des Cloches 359
Les Grenadiers à pied de la Vieille Garde 369

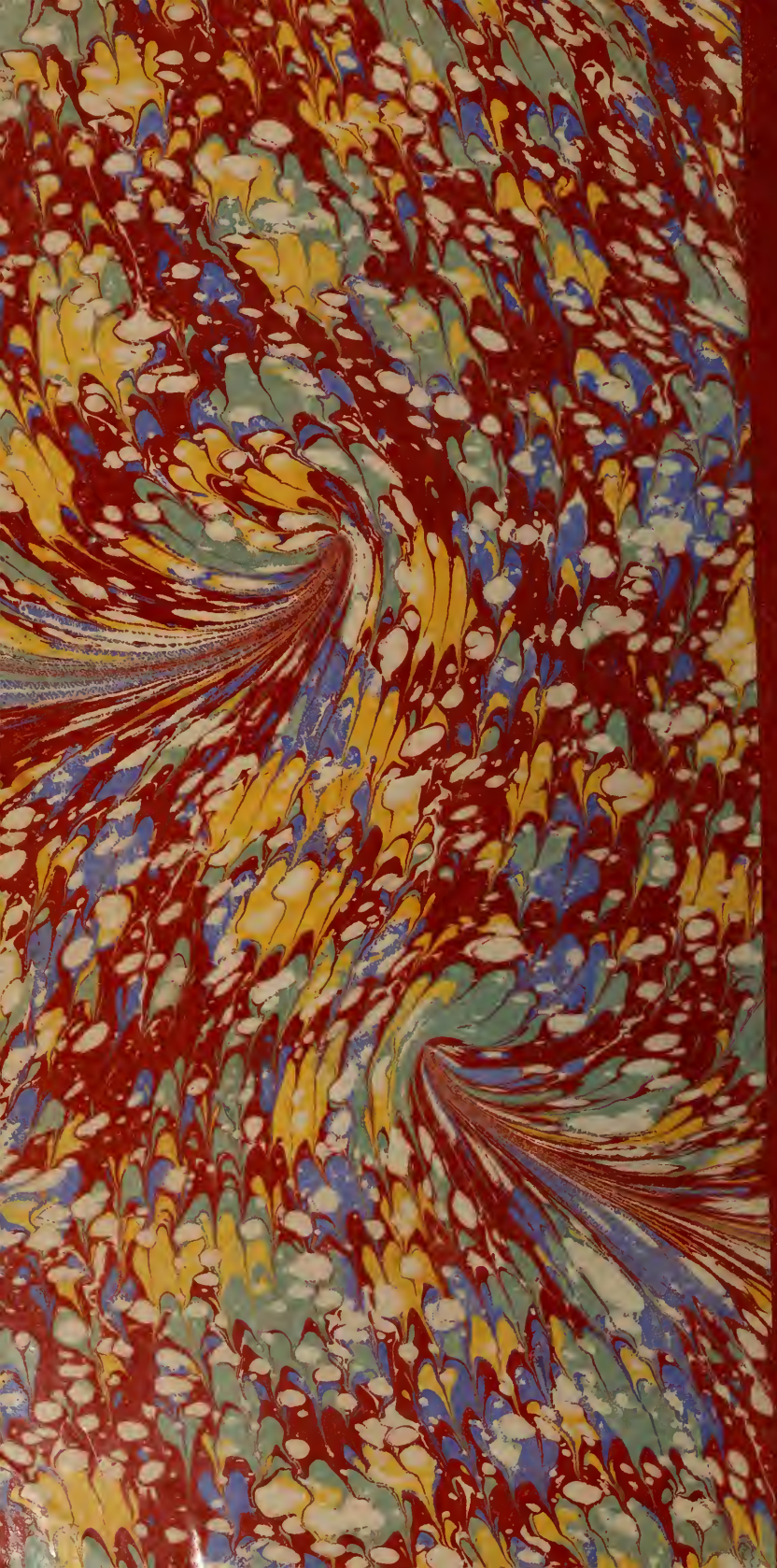
DEUX DISCOURS

Le Devoir des Jeunes 385
La Liberté de l'Enseignement 393

FIN DE LA TABLE DU TOME NEUVIÈME

6400. — L.-Imprimeries réunies, B, rue Saint-Benoît, 7. — MOTTEROZ, direct.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

a39003 002548377b
PQ 2211 .C3A15 1890 V9
COPPEE, FRANCOIS
PROSE